he pour souffrir en paix ceux qui s'op-
ent à moi & qui me combattent. Je
onnois bien maintenant que celui-là
v[illegible]blement sage qui demeure im-
bile à tout ce que les hommes disent
ui, & qui ne préte point l'oreille aux
orces & aux enchantemens de ces sy-
es, qui tuent en caressant. Condui-
moi, mon Dieu, par cette voye;
que c'est le seul moyen de marcher
jours en paix & en assurance selon
re sainte volonté.

ORAISON.

[illegible]Onservez, Seigneur, votre Eglise
par une assistance continuelle de
re misericorde : & parce que l'hom-
étant foible tombe à chaque pas, si
s ne le soutenez ; faites, s'il vous
, que votre divin secours nous re-
ans cesse tout ce qui nous peut nui-
& nous porte vers tout ce qui nous
t servir pour notre salut. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXVIII.

*rifer tout ce que les hommes disent de
ous; être patient lorsqu'on nous ca-
lomnie; ne craindre que Dieu.*

Ue tu es aveugle, ô mon ame, de
t'inquiéter si facilement, lorsqu'on
toi des pensées desavantageuses, &
on en parle d'une maniere offençante;
s tu pas encore persuadée que telle
chose

vertu & ta perfectio
dans quelque ferve
dans quelque sent
Dieu.

Voici donc, mon
siste cette véritable
re, qui est propre à
crifiant ton cœur à l
ne cherchant point
les petites choses,
ni dans le temps, r
tu dois regarder d
biens & les maux ;
à Dieu également c
les autres, parce q
Helas ! si j'avois un
j'avois assez de cou
auroit retiré de moi
timens de sa grace,
souffrir, bien loin d
si je ne meritois pas
maux, je lui rendro
mages, j'admirero
gesse infinie, & ce
j'aurois acquis une
té, & Dieu ne tard
à rentrer dans mon
sentir de nouveau l
& de sa presence, m
rir un état si sublime
entierement de moi
mon Dieu, que j'ai
cette faveur, donn
parvenir, donnez-
me porte à la desire

MANUEL
DES PULMONIQUES,
OU
TRAITÉ COMPLET
DES MALADIES DE LA POITRINE,

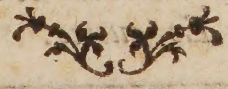
Où l'on trouve la Théorie la plus naturelle, les Règles de Pratique les plus ſimples & les plus ſûres pour combattre les Maladies de cette cavité.

ON Y A JOINT

*Une nouvelle Méthode de reconnoître ces mêmes Maladies par la percuſſion du Thorax, traduite du latin d'*AVENBRUGGER.

Par M. DE ROZIÈRE DE LA CHASSAGNE, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, de la Société Royale des Sciences de la même Ville, & Aſſocié étranger de l'Académie de Clermont-Ferrand, &c.

O quantùm difficile eſt curare Morbos Pulmonum ! ô quantò difficiliùs eoſdem cognoſcere, & de iis certum dare præſagium ! BAGLIVI *Prax. Med.* l. 1. c. 9 p. 35



A PARIS,
Chez HUMAIRE, Libraire, rue du Marché-Pallu, vis-à-vis la Vierge de l'Hôtel-Dieu, près le Petit Châtelet.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

On trouve chez le même Libraire nombre de livres de Médecine & de Chirurgie.

Traité des Vapeurs & des Pertes de ſang 1 vol. in-12.

Traité de la Digeſtion dans lequel on expoſe, ſelon les loix de la plus ſaine Phyſique, le méchaniſme de cette importante fonction, avec une méthode de remédier aux différentes fonctions qui peuvent la troubler, autoriſée par la raiſon & l'expérience, in-12 2 vol.

Avis aux gens de Lettres ſur leur ſanté, par M. Tiſſot, in-12.

Traité de toutes les eſpèces de colique 1 vol. in-12.

Secret utiles & éprouvés dans la pratique de la Médecine & de la Chirurgie pour conſerver la ſanté & prolonger la vie, avec un appendix ſur les maladies des Chevaux, & le Manuel des Médecins, tirés des Ouvrages d'Hippocrate & de Celſe; Ouvrage utile à tous Chirurgiens, Curés & habitans de la campagne.

Et autres.



PRÉFACE.

BEAUCOUP d'Auteurs ont écrit ſur les Maladies de la Poitrine; mais peu, j'oſe le dire, en ont parlé d'après l'expérience. Quelques-uns ont bâti des ſyſtêmes dans le ſilence de leur cabinet, loin du lit des malades; d'autres ſe ſont opiniâtrément attachés à ſuivre une routine aveugle; à la lueur de quelques ſuccès dûs au hazard, preſque tous ont, pour ainſi dire, enſeveli leur doctrine dans un fratras de théorie & de raiſonnemens inintelligibles.

Perſuadé que les hypothèſes les plus ingénieuſes ne jettent aucun jour dans la pratique de la Médecine, & qu'elles ne ſervent qu'à égarer les jeunes Praticiens, quand elles n'ont pas l'expérience pour baſe, je n'ai écrit que d'après celle-ci. La théorie que j'établis, eſt celle des Obſervateurs les plus exacts

& les plus éclairés: celle que j'ai vu s'accorder avec les faits. La lecture des Auteurs m'a fait connoître combien il eſt dangereux de ſe livrer aux écarts de l'imagination de courir après des opinions ſouvent erronées, & plus ſouvent, encore plus funeſtes aux malades. Nous voyons en effet que les Médecins les plus raiſonneurs, ſont ceux qui guériſſent le moins. *Tyrones mei*, s'écrioit Baglivi, *eſtote cauti & prudentes in iis curandis* (*morbis pectoris*) *nec facilem promittite curationem, ut nebulones faciunt qui* HYPPOCRATEM *non legunt.*

Chacun dit aujourdhui qu'il faut ſuivre la nature dans ſa marche & ſeconder ſes efforts. Ces ſentimens ſont louables; ils doivent être ceux de tous les Médecins. Mais par une fatalité inconcevable, ceux-mêmes qui font le plus ſonner ce grand mot de *Nature*, oublient preſque tou-

jours dans la pratique, ce qu'ils répétent dans leur discours. Est-il un Médecin qui paroisse plus compter sur les efforts de la Nature que Sydenham ? En est-il un plus agissant ? Combien de Médecins modernes sont aussi peu d'accord avec eux-mêmes !

Il semble cependant que nous touchions à l'heureuse époque où l'on sera enfin convaincu de la futilité de tous ces verbiages artistement présentés, qui jusqu'ici ont retardé les progrès de l'art. L'esprit d'observation commence à se répandre, & nous promet la révolution la plus heureuse.

On a donné dans les plus dangereux excès touchant le traitement des maladies inflammatoires de la poitrine. Vanhelmont & ses sectateurs brûloient leurs malades avec les sudorifiques. Nous avons à Sydenham l'obligation d'avoir banni cette méthode meurtrière, mais en la re-

jettant, il en a introduit une autre non moins pernicieuſe, celle des ſaignées, des rafraîchiſſans. Ce dernier abus n'eſt malheureuſement que trop accrédité.

L'uſage des huileux dans les maladies inflammatoires m'a paru mériter auſſi une attention particulière. Je les ai employés ſur la foi des Auteurs, & les ai vus employer aſſez ſouvent pour me convaincre qu'on en obtient rarement de bons effets. Je ne dis pas cependant qu'ils ſoient toujours nuiſibles; mais ils ſont tout au moins inutiles, & ne peuvent agir que ſur les premières voyes; c'eſt ſur cette vérité qu'on doit régler leur uſage.

Ayant appris qu'un Médecin Allemand avoit publié une Methode nouvelle de s'aſſurer de l'exiſtence & du ſiège des Maladies de Poitrine, en frappant cette cavité, je me ſuis procuré cet ouvrage dont on trouvera la tra-

duction, à la fin de ce volume. Qu'on ne s'imagine pas cependant que je donne de plein vol dans la doctrine de cet Auteur; elle me paroît un moyen de plus qu'on peut employer, ſans riſque. Doit-on laiſſer quelque choſe en arrière pour s'inſtruire des maladies dont le diagnoſtic eſt quelquefois ſi difficile & ſi obſcur?

Je ne dis rien ni pour ni contre cette méthode. Je ne l'ai point éprouvée, & il n'y a guères que les Médecins des Hôpitaux qui ayent la faculté d'en faire un eſſai ſuivi. Je m'eſtimerai heureux, ſi le Public me fait gré de mon zèle, plus heureux encore ſi j'ai été le premier à annoncer aux Médecins de ma patrie une découverte utile.

M. Avenbrugger n'a cependant pas tout le mérite de l'invention de la méthode dont je parle ici. Elle eſt conſignée dans le livre divin des Prénotions de Cos.

Hyppocrate en avoit fait uſage dans le cours de ſa pratique. * *In quibus multus editur ſtrepitus*, dit le Pere de la Médecine, *ii minus puris habent, quàm quibus paulò difficilior ineſt reſpiratio, iique melius colorati videntur. Quibus vero nullus intus fit ſtrepitus, difficultas tamen ſpirandi vehemens adeſt, & liveſcunt ungues, ii pure pleni ſunt, ac perniciosè habent* (*a*).

Nous avons l'obligation à M. Avenbrugger d'avoir fait revivre une méthode ſans doute importante, puiſqu'Hypppocrate l'avoit employée. L'Obſervateur Allemand participe auſſi à la gloire du Praticien de Cos.

* Le procédé d'Hyppocrate pour s'aſſurer du ſon de la poitrine n'eſt pas le même que celui de M. Avenbrugger. Le premier ſecouoit les malades en les prenant par l'aiſſelle. Celui-ci ſe contente de frapper le thorax. Ce changement qu'il y a fait paroît avantageux ; il rend cette méthode plus douce & moins périlleuſe. Au reſte de quelque maniere que ſe faſſe la ſuccuſſion, on ſent bien que cela ne doit apporter aucune différence dans le réſultat.

(*a*) Prænot. coac. 423.. ſæſ.

TABLE
du Traité des Maladies de la Poitrine.

TABLE

Des Observations contenues dans la nouvelle Méthode de reconnoître les Maladies internes de la Poitrine.

OBSERVATION XII.

OBSERVATION XIII.

OBSERVATION XIV.

Fin de la Table.



TRAITÉ DES MALADIES DE LA POITRINE.

DE LA PLEURÉSIE.

APRÈS les fievres, il n'eſt pas de maladies qui ſe préſentent plus fréquemment dans la pratique, que les maladies inflammatoires de la poitrine: & l'on a remarqué que la Pleuréſie & la Péripneumonie ſont la dixieme partie de celles des Hôpitaux (*a*); il ſeroit à ſouhaiter que les Médecins s'appliquaſſent à chercher la proportion reſpective de celles qui affligent le genre humain.

(*a*) Cette obſervation a été faite à Nîmes en 1757 par M. Razoux.

La Pleuréſie eſt du petit nombre des maladies que l'on peut définir. Les ſ.mptômes qui l'accompagnent, ou plutôt qui la conſtituent, ſont ſi conſtans, que tous les Auteurs en ont fait mention. Elle ſe connoît par la fievre, la dureté du pouls, la difficulté de reſpirer, la toux & une douleur aiguë au côté.

On s'accorde généralement à dire que la Pleuréſie eſt une inflammation de la plevre qui revêt l'intérieur des côtes. Mais nous ne ſaurions approuver cette définition; 1°. parce qu'elle n'eſt pas plus claire que ce qu'on définit; & 2°. parce que le ſiege qu'on aſſigne à la Pleuréſie n'eſt pas conſtant, comme nous le dirons plus bas.

Il eſt néanmoins important de remarquer, d'après Aretée (*b*), que pour que le concours des ſymptômes que nous venons d'expoſer caractériſe une vraie Pleuréſie, il faut qu'ils dépendent de la même cauſe; car ſi un malade ſe plaignoit d'une douleur au côté, qui ſeroit l'effet d'un travail violent, & longtems continué, s'il avoit une toux catharrale, & une fievre aiguë produite par

(*b*) Lib. I. cap. I.

la piquure d'un tendon ; ce malade, il eſt vrai, réuniroit tous les ſignes d'une Pleuréſie ; malgré cela, quelqu'un oſeroit-il prononcer que c'en eſt une ? Nous ne le penſons pas, parce que dans l'hypothèſe préſente, il eſt évident que ces ſignes ſont produits par des cauſes diverſes, & abſolument indépendantes les unes des autres.

Comme le point de côté peut ſe faire ſentir dans pluſieurs endroits de la poitrine, on a multiplié les diviſions de la Pleuréſie. Duret ſurtout (*c*), qui les a tirées de la diſtribution des veines par leſquelles il croyoit que la fluxion ou l'engorgement inflammatoire étoient formés. Sans nous arrêter davantage à l'hypothèſe de ce grand homme, dont on ſent aſſez la futilité, nous penſons, d'après un ſavant perſonnage de Montpellier (*d*), qu'on ne doit admettre d'eſpeces d'une même maladie, qu'autant qu'elles peuvent faire varier le traitement.

La premiere & la plus eſſentielle diviſion de la Pleuréſie, eſt en vraie & en

---

(*c*) Comment. in Coac.
(*d*) M. Barthés.

fauſſe : de tout tems on a ſenti la néceſſité de cette diviſion, & l'on s'eſt appliqué à en tracer les caractères diſtinctifs.

On entend par Pleuréſie *vraie*, celle qui a ſon ſiége dans la plevre ; la *fauſſe* eſt celle dans laquelle les muſcles intercoſtaux ſont affectés. Dans celle-ci, il n'y a jamais de crachats ; la douleur augmente par la preſſion extérieure, & par le changement de ſituation ; le malade ne peut pas ſe coucher ſur le côté affecté, ou ne le fait qu'avec peine. Dans la Pleuréſie *vraie* au contraire, on a beau appuyer ſur l'endroit de la douleur, on ne l'aggrave point. On trouve le plus ſouvent les malades couchés ſur le côté affecté ; la raiſon en eſt ſenſible : dans cette ſituation, le poumon ſe trouvant ſoutenu par les côtes, ne cauſe aucune diſtraction des parties enflammées. Il eſt encore ordinaire de voir les malades ſe plaindre d'une tenſion qui s'étend depuis le diaphragme juſqu'aux clavicules, la plevre occupant tout cet eſpace.

Voilà les caractères les plus tranchans qui différencient ces deux eſpeces de Pleuréſies. Il en eſt d'autres qu'on trouve dans les ouvrages des Auteurs claſſiques, & peu ſouvent au lit des malades : ils ſont tirés 1°, de l'état du pouls.

On prétend que lorſqu'il y a fauſſe Pleuréſie, le pouls eſt mou, ſans aucune roideur. Qu'il nous ſoit permis de nous inſcrire en faux contre cette aſſertion, fondés ſur une expérience journaliere, & que chacun peut aiſément répéter. Nous oſons aſſurer que l'artère eſt dure & tendue, & qu'il n'eſt pas poſſible, à n'en juger que par la ſeule roideur du pouls, de diſtinguer la vraie Pleuréſie, de celle qui ne l'eſt pas.

2°. De l'intenſité de la fievre & de la douleur, qui ſont moindres dans la Pleuréſie fauſſe. Nous ne diſconviendrons point que cela ne s'obſerve même aſſez ſouvent; mais ce ſeroit une erreur dangéreuſe de croire que cela eſt conſtant. Il n'eſt pas rare de rencontrer des *fauſſes* Pleuréſies, qui, par la gravité des ſymptômes, reſſemblent exactement aux *vraies*.

Les Auteurs ſemblent avoir borné le ſiége de la fauſſe Pleuréſie aux muſcles intercoſtaux; mais ils ſe ſont trompés. Combien de coups d'épée ſuivis d'accidens pleurétiques, ſans que les muſcles ſoient intéreſſés. Huxham (*e*) a très-bien

(*e*) Traité des Fievres. Diſſert. ſur les Pleuréſ. & les Péripn.

remarqué qu'elle pouvoit être une ſuite de la léſion des muſcles de la reſpiration : on peut même ajouter, de ceux qui ne ſont qu'auxiliaires. M. Mery (*f*) rapporte qu'un jeune homme fut attaqué d'une très-grande difficulté de reſpirer, & d'une fievre aiguë, à la ſuite d'une bleſſure du tendon du grand pectoral.

Les Anciens, *qui ſavoient bien obſerver*, ont encore diviſé la Pleuréſie en *humide* & en *ſéche*. L'humide eſt accompagnée de crachats. Dans la ſéche au contraire, il n'y en a point. Celle-ci eſt toujours d'un mauvais caractère ; elle enleve dans peu le malade, qui meurt ſuffoqué, ou ne ſe termine que lentement.

La diſtinction de la Pleuréſie en *eſſentielle* & en *ſymptomatique*, eſt de la plus grande utilité dans la pratique. Il n'eſt perſonne qui ne voye que celle qui vient à la ſuite des fievres intermittentes, des crudités, ou des vers dans les premieres voies, doit être traitée différemment de celle qui ne reconnoît pour cauſe qu'une inflammation pure & ſimple.

L'inflammation du foie, ſurtout de la

(*f*) Mém. de l'Acad. des Sciences, année 1713.

partie convexe de ce viſcère, ſe revêt ſouvent des apparences de la Pleuréſie. Ce cas exige, de la part du Médecin, une attention d'autant plus ſcrupuleuſe, qu'il ſeroit dangereux de confondre ces deux maladies. Alexandre de Tralles, cet Auteur ſi exact dans le Diagnoſtic, n'a pas oublié de nous en donner les marques diſtinctives, lorſque le foie eſt enflammé. Il s'étoit apperçu que la douleur n'étoit pas pulſatile, ni le pouls ſi dur, & que le viſage perdoit ſa couleur & ſa beauté. Bianchi (g) a beaucoup ajoûté à cette deſcription; mais il n'eſt pas d'accord en tous points avec Alexandre de Tralles. Voici celle qu'il en donne; nous eſpérons que les Lecteurs ne seront pas fâchés de la trouver ici. « Cette eſpece, dit-il, eſt ſemblable à la » vraie Pleuréſie par la fievre, la diffi- » culté de reſpirer, la dureté du pouls, » la toux, & les crachats qui ſouvent » ſont enſanglantés; mais elle en differe » par la douleur, qui eſt toujours ſituée » au côté droit de la poitrine; par une » rougeur plus marquée de la joue gau- » che, & une légere teinte jaune qu'on

(g) Hiſtoria Hepatica Spec. 6.

» apperçoit à la peau, aux yeux, à la
» langue, aux urines & aux excrémens;
» la bouche est séche & amere, la bile
» se manifeste dans les crachats, avec le
» sang, la douleur descend jusqu'aux
» fausses côtes, & semble se fixer à l'hy-
» pocondre droit, sur lequel une pression
» légère cause un sentiment de douleur
» assez vif. »

Les vents & les excrémens retenus dans les intestins peuvent en imposer encore pour la vraie Pleurésie: & une méprise au sujet de cette espece, seroit d'une conséquence pernicieuse. Les histériques, les hypocondriaques, ceux dont les digestions se font mal, les gens de lettres & les ouvriers sédentaires, y sont très-exposés. La douleur paroît s'étendre de la poitrine jusqu'au dos. Les attaches du diaphragme offrent la raison de ce phénomène; la respiration est gênée, & les malades sont tourmentés d'une toux petite, fréquente & séche.

Il ne faut pas croire cependant, que dans le cas dont il est question, les vents se trouvent répandus indistinctement dans tout le canal intestinal: l'ouverture des cadavres a démontré qu'ils n'occupoient que la grande courbure du

colon voiſin du diaphragme ; on conçoit aiſément qu'ils doivent en gêner l'action & les mouvemens. D'ailleurs, en empêchant le libre paſſage du ſang à travers les veines de l'abdomen, il en fait refluer une plus grande quantité dans les poumons & la plevre. Je ne connois pas d'Auteur qui ait parlé de ces Pleuréſies venteuſes avant Fréderic Hofman (*h*). Baglivi, & après lui Huxham & Pringle (*i*), ſont les ſeuls, ſi je ne me trompe, qui en aient fait mention. Ce dernier a même porté plus loin ſes recherches. Il a obſervé que ſouvent la fievre n'étoit pas de la partie, que le pouls n'étoit point dur, ni le ſang coeneux. Pour ce qui regarde la méthode curative, nous indiquerons en paſſant que les ſaignées ne conviennent pas. Les carminatifs relâchans, appliqués avec des linges chauds ſur la partie affectée, apportent du ſoulagement. Les véſicatoires ſont efficaces, ſelon M. Pringle : vraiſemblablement comme antiſpaſmodiques. Les bains paroiſſent devoir être ſuivis d'un heureux ſuccès. Le Médecin que nous venons de

(*h*) Conſult. Medic. tom. 1. pag. 450.
(*i*) Malad. des Armées, tom. 1. pag. 219.

citer n'en dit rien : il y a apparence qu'il ne les a pas éprouvés. Les lavemens & les purgatifs conviennent encore beaucoup. Hippocrate & Huxham ont souvent vu ces douleurs pleurétiques se dissiper après avoir pris quelques lavemens ou poussé quelques selles.

Il ne faut pas croire que les symptômes ci-dessus énoncés, dont le concours est nécessaire pour constituer la pleurésie, paroissent dans le même tems ; ce n'est que successivement qu'ils se développent, & à des intervalles plus ou moins considérables, selon que la maladie a plus ou moins de violence, & que le sujet est plus ou moins vigoureux.

En général toutes les maladies aiguës débutent à peu près de la même maniere. La fievre, les frissons, une lassitude universelle, en sont les avant-coureurs ordinaires. Ce n'est le plus souvent que vers le troisieme jour que ces maladies prennent la marche qui leur est particuliere.

La dureté du pouls, que tous les Auteurs s'accordent unanimement à regarder comme un signe pathognomonique de la Pleurésie, peut ne pas s'y trouver. M. de Haen (*k*) en rapporte un exemple.

(*k*) Rat. Med. tom. 5.

Le siége de la Pleurésie n'est pas encore irrévocablement déterminé. Depuis Hippocrate jusqu'à nous, les plus grands Médecins ont été partagés là dessus. *Arétée*, *Galien*, *Paul d'Egine*, *Alexandre de Tralles*, *&c.* pensent qu'il faut le placer dans la plevre costalle. Ce sentiment est celui du plus grand nombre ; mais il s'en faut bien qu'il soit généralement adopté. Cælius Aurelianus (*l*) nous a transmis les noms de plusieurs Médecins qui regardoient la membrane externe du poumon, & le parenchime même de ce viscère, comme les seuls organes attaqués dans la Pleurésie. Hippocrate ne s'est point décidé ; dans ce conflict d'opinions, il a cru que la neutralité étoit le parti le plus sage ; & si dans ses ouvrages il se rencontre des textes qui semblent prouver qu'il favorisoit un sentiment préférablement à l'autre, qu'on se donne la peine de feuilleter un peu plus, & l'on en trouvera bientôt d'autres opposés aux premiers : d'où il semble que ce Pere de la Médecine avoit été alternativement entraîné dans les deux opinions, & qu'il a fini par suspendre son

(*l*) Morbor. Acut. lib. 2. cap. 16.

jugement : exemple bien propre à faire rougir ceux qui, par caprice & ſans réflexion, adoptent ou rejettent les ſentimens ou les découvertes de leurs contemporains (*m*).

Hofman (*n*) a cru que la ſurface extérieure du poumon étoit affectée dans la Pleuréſie, & que ſi l'inflammation gagnoit un peu plus en avant, il en réſulteroit une péripneumonie. Triller embraſſe la même opinion (*o*). Petrus Servius, Médecin de Rome, a fait dans cette ville trois cens ouvertures de cadavres, auxquels il a conſtamment trouvé les poumons viciés, tandis que la plevre n'avoit reçu que peu ou point d'atteinte.

Ces obſervations, toutes concluantes qu'elles paroiſſent au premier abord, perdent beaucoup de leur force, ſi on conſidere que la Pleuréſie ne marche que très-rarement ſans la Péripneumonie ; d'où il ſuit que ces léſions graves du pou-

---

(*m*) Un Médecin très connu, qui a bien voulu examiner cet Ouvrage, m'a fait obſerver que les contradictions que j'attribue ici à Hippocrate, prouvoient plutôt que tous les Ouvrages qui paſſent pour être de lui, n'en ſont pas en effet.

(*n*) Medicin. Ration. Syſtem. Tom. 4. Part. 1. Sect. 2. Cap. 6.

(*o*) Comment. de Pleuritidæ.

mon pouvoient bien n'être qu'un effet, tandis que la premiere ſource du mal ſe trouvoit dans la plevre, ou même dans le tiſſu cellulaire qui la fixe à toute la ſurface interne de la poitrine; car on ſçait (*p*) que ce tiſſu eſt ſouveut le ſiége des inflammations les plus rébelles. Haller, à qui ſes expériences ont appris que la plevre eſt inſenſible, ne place pas le ſiége de la Pleuréſie dans cette membrane. Il a été ſuivi par ſes ſectateurs, dont quelques-uns ont enchéri ſur lui (*q*).

Il ne manque pas de faits qui prouvent le ſentiment de ceux qui ſoutiennent que la plevre eſt le ſiége de la Pleuréſie. Cælius Aurelianus (*r*) cite en preuve ſes propres obſervations; il a eu occaſion de trouver dans les cadavres des Pleurétiques, la plevre noirâtre & gangrenée. Diemerbroek (*s*) a ouvert, en préſence d'une nombreuſe aſſemblée, une femme morte d'une Pleuréſie ſuppurée. La plevre étoit enflammée depuis les clavicules, juſqu'au diaphragme; il s'étoit formé

(*p*) Wanſwieten tom. 1. §. 375.
(*q*) Tralles de opio.
(*r*) Loco ſupra citato.
(*s*) Anatom. lib. 2. cap. 13.

un abſcès qui avoit percé entre la quatrieme & la cinquieme côte ; le poumon n'avoit contracté aucune adhérence avec cette membrane, & il étoit dans l'état le plus ſain. La pratique a démontré pluſieurs fois la même choſe à l'Auteur que nous venons de citer. Harderus (*t*) a ſouvent trouvé des traces d'inflammation dans la plevre. Morgagni rapporte dans ſon excellent Ouvrage (*u*), des obſervations qui confirment celles de Diemerbrock & d'Harderus. Il eſt vrai auſſi, & nous ne le diſſimulerons pas, qu'il en rapporte d'entierement oppoſées, & en plus grand nombre. Il y a des Médecins qui ont penſé que l'inflammation de la plevre ne pouvoit cauſer la mort : l'obſervation de Diemerbroek, dont nous avons déjà parlé, prouve incoteſtablement le contraire : celles de Baillon & de Riviere viennent à l'appui de celle-ci.

De tous ces faits rapprochés, il en découle cette conſéquence, que le ſiége de la Pleuréſie varie dans les différens

(*t*) Apiarium obſervat.

(*u*) De ſedibus & cauſis morb. per anatom. indagatis.

ſujets, ou qu'au moins il n'eſt pas encore bien déterminé. Heureuſement l'humanité ne perd rien à cela, & il eſt vraiſemblable que l'éclairciſſement de cette queſtion n'apporteroit aucun changement avantageux dans le traitement de cette maladie.

L'obſtruction de la plevre eſt généralement regardée comme la cauſe prochaine de la Pleuréſie. On eſt perſuadé qu'elle ne ſauroit exiſter ſans avoir été précédée par un engorgement des vaiſſeaux de cette membrane. Ces idées d'obſtruction & d'épaiſiſſement, que les Méchaniciens ont introduit dans la Médecine, ont ſans doute des avantages réels, & nous ne nions point qu'elles ne ſoient vraies juſqu'à un certain point; mais on les a beaucoup trop généraliſées. C'eſt une fureur commune aux partiſans des ſyſtêmes, de vouloir les adopter à tous les cas particuliers. Nous n'admettons point avec eux que l'obſtruction de la plevre ſoit abſolument néceſſaire pour la production de la Pleuréſie: l'expérience répugne à cette théorie. En effet, comment expliquer par-là les Pleuréſies bruſques qu'occaſionnent certaines matieres âcres portées dans les

poumons avec l'air que l'on reſpire, ou quelques poiſons pris à trop forte doſe? Telle eſt, par exemple, la Pleuréſie ou la Péripneumonie qu'on voit quelquefois ſurvenir dans l'adminiſtration imprudente du ſublimé corroſif. Nous avons eu occaſion d'obſerver cette eſpece (*x*): la promptitude avec laquelle elle ſe montre, ne permet pas de penſer qu'elle ait été précédée d'un engorgement. N'eſt-il pas plus naturel de préſumer qu'en conſéquence de l'irritation que ces corps âcres auront cauſé dans la poitrine, la nature, ou, ſi l'on veut, le principe vital, aura envoyé dans ces parties une plus grande quantité de ſang, avec une vîteſſe plus conſidérable? Ce qui ſeul ſuffit pour exciter une maladie inflammatoire des plus violentes.

Quelques exemples bien ſimples vont donner une idée complette de ce méchaniſme. Perſonne n'ignore que lorſqu'on preſſe l'oreille de quelqu'un, elle devient rouge & s'enflamme; on y ſent de la douleur & de la chaleur. On ſçait auſſi qu'il ſuffit de s'implanter une écharde

(*x*) Elle a été l'objet d'un Mémoire que j'ai préſenté à la Société Royale des Sciences de Montpellier.

dans

dans le doigt, pour qu'il s'y forme dans peu une inflammation suivie quelquefois d'accidens terribles. La pudeur ne détermine-t-elle pas subitement le sang vers le visage? Dira-t-on que dans tous ces cas il y avoit une obstruction préexistente?

Hippocrate & Galien pensoient que la Pleurésie étoit causée par un arrêt de différentes humeurs dans la plevre, & par une putréfaction de ces mêmes humeurs. Cette putréfaction leur paroissoit indispensable pour expliquer la maniere dont la fievre étoit excitée. Ils croyoient que les vapeurs putrides qui s'en exhaloient, alloient irriter le cœur, & le déterminoient à une contraction plus vive & plus fréquente.

L'irréconciliable ennemi de l'Ecole, Vanhelmont (*y*), a substitué à l'engorgement, ce qu'il appelle *acidum hostile.* Son action sur la plevre est, dit-il, semblable à celle d'une épine qui seroit enfoncée dans cette membrane. Il crispe les vaisseaux, & produit ainsi l'inflammation. Ce systême a le défaut de celui que nous venons de critiquer; il péche,

(*y*) Cap. plevra furens.

parce que Vanhelmont a voulu le donner comme général ; il auroit mieux fait de le restraindre aux cas où une sérosité âcre, fixée sur la poitrine, est la cause de la Pleurésie : ces cas ne sont pas rares : Hippocrate (*a*), Baglivi (*b*), Mocha (*c*), Branchi (*d*), Volgangi (*e*), les ont observés.

Nous ne croyons pas que l'*acidum hostile* de Vanhelmont mérite le ridicule que lui ont voulu donner Triller (*f*) & M. Wanswieten (*g*). Il est vrai que si par son *acidum hostile*, Vanhelmont avoit entendu parler des acides, il se seroit trompé. Ses remedes, au lieu de disposer aux maladies inflammatoires, sont au contraire très-propres à les guérir, & l'on en fait tous les jours un usage avantageux. Mais il est plus vraisemblable que par ces mots, il n'a prétendu exprimer qu'une matiere âcre quelconque. Cette explication est moins injurieuse à la mémoire de cet homme cé-

(*a*) Hippocrat. lib. de morb.
(*b*) Appendix ad pleuritidem.
(*c*) Consil. 24.
(*d*) Histor. Hepat. pag. 236.
(*e*) Centur. 1. fol. 7.
(*f*) Comment. de Pleuritide. pag. 14.
(*g*) Tome 3. pag. 16.

lebre, dont les écrits renferment des vérités précieuses qu'il ne faut pas confondre avec ses erreurs.

Nous n'avons point de systême nouveau à proposer sur l'inflammation, persuadés que sans le flambeau de l'observation on ne peut que s'égarer dans des routes inconnues. Nous croyons que les Médecins doivent uniquement s'attacher à suivre la nature dans sa marche. Il y a quelques années que M. de Bordeu dans une Thèse sur l'inflammation, soutenue aux Ecoles de Médecine de Montpellier, mit pour toute cause *theoriæ nulla*. Tout le monde applaudit; mais personne n'a suivi l'exemple de ce grand Médecin. La démangeaison de raisonner est une de ces foiblesses agréables auxquelles il est impossible à certains hommes de résister. Ce n'est pas que nous soyons les ennemis déclarés de toute théorie: on en trouve dans cet Ouvrage; mais elle sera puisée dans l'observation & l'expérience. L'empirisme a des défauts, sans doute, & nous ne prétendons pas les excuser.

Parmi les causes de la Pleurésie qu'il a plu aux Auteurs de nommer *procatarctiques*, la plus générale, sans contredit,

eſt l'air; plongés continuellement dans ce fluide, il agit ſur nous intérieurement & à l'extérieur ; il doit donc influer ſingulierement ſur l'économie de nos corps. Nous conſidérerons principalement ſa froideur & ſa ſéchereſſe réunies : c'eſt ſous ce double aſpect qu'il nous importe le plus de l'enviſager.

Les effets évidens de l'air froid & ſec ſont de reſſerrer la peau, de la rendre plus forte & plus ridée, de diminuer le diametre des pores, & conſéquemment la transpiration. Ces effets ne ſe bornent pas à l'habitude extérieure : tous les ſolides s'en reſſentent. Les fibres acquierent plus de force & d'élaſticité; l'action des vaiſſeaux ſur les fluides qu'ils contiennent, devient plus vigoureuſe : de-là doit néceſſairement réſulter plus de chaleur & de cohéſion dans les globules rouges du ſang.

A ce que nous venons de dire, nous ajouterons que l'air froid & ſec, plus peſant & plus élaſtique, doit encore, à raiſon de ces deux dernieres qualités, & par la preſſion qu'elles exercent ſur le corps, produire un effet plus marqué. Le ſang trouvant une réſiſtance inaccoutumée dans les vaiſſeaux capillaires de la

peau, eſt obligé de refluer vers l'intérieur, & de ſe porter ſur le viſcère le plus foible : il y a déjà long-tems qu'on a remarqué que c'étoit les poumons (*h*) ; la difficulté de reſpirer qu'on éprouve dans les grands froids en eſt une preuve inconteſtable.

Il y a une ſeconde raiſon pour que les poumons ſoient plus affectés dans les grands froids. La membrane qui revêt l'intérieur des bronches, eſt d'une ſenſibilité que tout le monde connoît. Une goutte d'eau qui s'eſt gliſſée dans la trachée-artère, la met en contraction, & cauſe une toux qui ne s'appaiſe que par ſa ſortie. Quel froncement ne doit pas opérer l'air froid ſur cette membrane ? D'ailleurs elle a une fonction analogue à celle de la peau : je veux dire de laiſſer ſortir une partie du ſuperflu de nos humeurs dont l'air ſe charge : lorſque la peau eſt contractée, il faut que le défaut de la tranſpiration cutanée ſoit compenſé par l'excès de la pulmonaire. Comment cette fonction pourra-t-elle s'exé-

---

(*h*) Aretée s'exprime ainſi : *Trahit enim* (*humores*) *in ſe ipſum pulmonarus & calidus*, *& ad proximè trahenda ſe ſe commovens*. Cap, 10. pag. 17.

cuter dans une criſpation ſi générale ? Le poumon doit donc s'engorger par cette double cauſe.

Quelques Auteurs, comme Triller (*i*), ont cru que le ſang pouvoit être congelé par le froid dans les poumous, de la même maniere qu'on voit ſe geler l'huile, l'eau, le vin, &c. Huxham n'eſt pas éloigné de ce ſentiment. Voici ſes propres termes (*k*): « L'air, par ſon grand » froid, & par ſon application preſque » immédiate au ſang, dans les véſicules » & cellules pulmonaires, peut le con- » geler, ou du moins le condenſer con- » ſidérablement. Il y a pluſieurs exem- » ples qui prouvent, qu'un air extrême- » ment froid a produit un arrêt abſolu » & ſubit du ſang dans le poumon, » & a fait mourir preſque dans un inſ- » tant. »

Juſques ici l'air a été conſidéré comme pur & ſans aucun mélange de parties hétérogènes; mais on ſçait qu'il peut être le véhicule de diverſes exhalaiſons qui affectent encore plus fortement le poumon, non ſeulement en contractant ſes

---

(*i*) De Pleuritide, pag. 13.
(*k*) Loco cit. pag. 241.

véficules ; mais encore en corrodant les folides, & coagulant les fluides. En Angleterre (*l*), on voit une grande quantité de ces exhalaifons, parce que ce Royaume abonde en eaux minérales & en mines de charbon de terre. Auffi les maladies inflammatoires de la poitrine y font-elles plus communes qu'en Hollande, où l'air, quoique plus humide, eft plus propre à être refpiré, parce qu'il eft exempt de vapeurs minérales.

Un air humide & fans reffort, dit Verna (*m*), peut engendrer la Pleuréfie. Il paroît que ce Praticien s'eft trompé. Les Médecins n'ont pas obfervé des Pleuréfies dans une telle conftitution de l'atmophère : elle eft bien plus fertile en fievres malignes, en hydropifies, en rhumatifmes, &c.

Les bains froids, dans une faifon froide, peuvent, felon la remarque de Verna, être rangés parmi les caufes de la Pleuréfie. Ils agiffent à la maniere des corps froids : c'eft un fecond agent qui, fe joignant à l'air, lui communique plus de force & d'intenfité.

(*l*) Arburthnot, effets de l'air fur le corps humain.
(*m*) De Pleuritide, page 4.

D'après ces faits, on comprendra ſans peine pourquoi c'eſt dans l'hyver que la Pleuréſie cauſe les plus funeſtes ravages.

Après l'hyver, le printems eſt la ſaiſon qui voit le plus éclorre de ces maladies. Il ne faut chercher la raiſon de cela, que dans la ſucceſſion très-rapide des vents du Nord-Eſt, de ceux du Couchant & du Midi. D'ailleurs il eſt d'expérience que c'eſt dans le printems ſurtout que toutes les maladies épidémiques ſe développent : peut-être eſt-ce parce que la nature, que les frimats avoient engourdie, commence alors à reprendre ſes droits ſur tous les corps animés. Mais que nous ayons rencontré juſte ou non, peu nous importe ; le fait eſt vrai, cela doit nous ſuffire. Les Ouvrages immortels des Baillou, des Sydenham, des Ramazzini le confirment.

L'automne eſt moins fertile en Pleuréſies, que les deux ſaiſons qui la précédent, ou ſi l'on en obſerve, elles ſont rarement inflammatoires, preſque toujours on les voit compliquées avec la fievre putride. Baillou a judicieuſement remarqué que, dans les maladies automnales, la pourriture étoit très conſidérable; qu'il falloit ſaigner peu, & inſiſter

insister principalement sur les purgatifs. C'est ici le cas d'appliquer la méthode de *Rulland*, contre laquelle *Triller* s'éleve avec tant de force. Elle consiste, cette méthode, après une saignée, ou même deux, si l'état du poulx l'exige, à donner l'émétique : ce qui, dans la Pleurésie simple, seroit mortel.

L'Été ne produit aucune Pleurésie. Arétée (*n*) l'avoit bien apperçu ; & Pringle l'a confirmé (*o*). Cet habile Observateur a vu que, tant que les chaleurs duroient, les Soldats étoient à l'abri des maladies inflammatoires, & qu'elles ne commençoient à se déclarer, que lorsque l'Été devenant pluvieux, les Soldats étoient couchés dans un terrein humide, & revêtus d'habits mouillés. Ce fait ne quadre gueres bien avec la théorie des Écoles. La chaleur enlevant au sang la partie la plus fluide qui lui sert de véhicule, il semble qu'elle devroit lui faire contracter une disposition à la ténacité, & par conséquent à la Pleurésie que les Humoristes regardent comme un effet de cette disposition. Ils ne font pas attention, ces Messieurs, que les boissons que l'on

(*n*) Loc. sup. cit.
(*o*) Malad. des armées, tom. 1.

prend en Été, compenſent la quantité de ſéroſité qui ſe diſſipe.

Qu'on ſe garde cependant bien de conclure de ce que nous venons de dire, que pour ſe garantir des maladies inflammatoires en Hiver, il faut ſe renfermer dans les appartemens les plus chauds. Ce principe condamnable, & malheureuſement trop ſuivi, fait périr, chaque année, un grand nombre de perſonnes.

Quand même les diverſes occupations de la vie n'obligeroient point les hommes à ſortir de ces appartemens *comme ſcellés* : les vents coulis ne devroient-ils pas inſpirer la crainte la mieux fondée? Ils font ſur la peau, dont ils trouvent les pores ouverts, une impreſſion vive qui la criſpe & la reſſerre. L'action de ces vents eſt proportionnée à la force de leur courant : c'eſt une vérité que l'Hydraulique a démontrée (*p*). Nous ſerions d'avis qu'on n'habitât que les chambres modéremment échauffées : encore voudrions-nous que ce ne fût pas par des poëles. Leur chaleur eſt trop uniforme, & les émanations qui s'en échappent, ſont inſalubres. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de nous étendre ſur cet objet.

(*p*) Sgravesend, Phyſices element. Mathem.

L'influence des boissons glacées est encore bien plus pernicieuse, que celle de l'air froid. M. Wanswieten (*q*) n'a jamais observé de Pleurésies plus meurtrières, que celles qui dépendoient de cette cause. Il parle d'un jeune homme de condition, qui, jouant à la paume, & s'étant échauffé jusqu'à la sueur, voulut, pour étancher sa soif, prendre une caraffe de limonade glacée, laquelle lui donna une Pleurésie qui le conduisit au tombeau dans trois heures. Diemerbrock rapporte qu'un Ouvrier, occupé à jouer par un jour très-chaud, se donna une Pleurésie mortelle pour avoir bu de la bierre. Bonnet (*r*), dans le Recueil immense d'Observations que nous avons de lui, en a consigné plusieurs de cette nature. Il n'est pas d'Observateur qui n'en ait fait de semblables; il seroit trop long, & hors de propos, de les transcrire ici. Nous nous contenterons d'en rapporter une seule que sa singularité rend intéressante.

Dans le mois de Juin de l'année 1767, un Muletier, pressé par une soif ardente, but avec avidité, & sans mesure, de

(*q*) Tom. 3, de pleuritid.
(*r*) De subit. mortib. lib. 1, cap. 7.

l'eau d'une fontaine qui se trouva sur sa route. Il tomba en foiblesse dans l'instant même, & fut transporté au plus prochain Village, où il mourut une heure après. L'estomac & la courbure du colon furent trouvés livides & gangrenés. Le foie, dans toute sa face concave, étoit couvert d'une croute semblable à celle du sang des Pleurétiques.

M. Wanswieten explique ces Pleurésies, par l'impression que les boissons glacées font sur l'ésophage : impression qui se communique aux artères intércostales voisines, & condense le sang qui circule dans leur cavité. Il paroîtroit plus raisonnable d'en placer le siége dans l'estomac & les parties adjacentes. L'observation que nous venons de rapporter, semble appuyer cette conjecture. Au reste, l'ouverture des cadavres peut seule éclaircir tous les doutes. Ce même fait, pour le dire en passant, prouve combien Lancisi étoit fondé à ranger les boissons froides, avalées pendant que le corps est en sueur, parmi les causes des morts subites (*s*).

Les Médecins ont remarqué que les

(*s*) De subitan. mortib. lib. 1, cap. 7.

alimens font une des caufes les plus communes de la Pleuréfie. Il n'eft pas néceffaire, pour que cela arrive, qu'ils foient mal digérés, comme le vulgaire fe perfuade fauffement. La furabondance du fang qu'ils fourniffent, en caufant la pléthore, ne difpofe que trop aux maladies inflammatoires. Que fera-ce, fi les digeftions font viciées ? le chile crud & mal conditionné qui en réfultera, communiquant fes mauvaifes qualités au fang, lui fera contracter la difpofition inflammatoire. Les viandes durcies à la fumée, les poiffons falés, les ragoûts, &c. font les plus propres à produire cet effet. Triller compte auffi les fruits légumineux (*t*) ; il a fans doute voulu parler des pleuréfies venteufes.

Tout le monde fçait que l'abus des liqueurs fpiritueufes peut caufer la Pleuréfie. Les Allemands, les Anglois & les autres Peuples du Nord qui boivent beaucoup d'eau-de-vie, en fourniffent la preuve. La manière dont elles agiffent, n'eft pas moins connue. Si l'on en verfe fur du fang nouvellement tiré de la veine,

(*t*) Comment. de Pleurit.

il en eſt coagulé ; l'eſprit de vin injecté dans les vaiſſeaux, ſoit artériels, ſoit veineux, fait périr l'animal ſur lequel on a tenté l'expérience (*y*). Ce n'eſt pas que nous prétendions que ces liqueurs avalées, produiſent le même effet. Nous n'ignorons point que les humeurs avec leſquelles ces boiſſons ſpiritueuſes ſe mêlent avant de parvenir au torrent de la circulation, énervent beaucoup leur force, mais elles ne la réduiſent pas à zero : & nous ne ſerons jamais de l'avis de deux hommes célèbres (*z*) qui penſent que les liqueurs affoiblies, loin de coaguler le ſang, lui donnent au contraire de la fluidité. Une funeſte expérience prouve que l'eau-de-vie condenſe les humeurs des vaiſſeaux lymphatiques de l'eſtomac. A quel autre agent peut-on raiſonnablement attribuer les ſquirres & les concrétions cartilagineuſes qu'on trouve ſi ſouvent à l'Hôpital de la Charité de Paris ? Il n'y a point

(*y*) Boyle, Chimie de Boerrh. Freind, Pitcarn. Swenke, theſ. *an à potibus ſpirituoſis præmatura ſenectus ?* ſoutenue aux Ecoles de Paris en 1749, par M. Dorigni.

(*z*) Malpighi. Ant. de Heide, obſ. 90, Courten, Philoſoph. Tranſact. n°. 335, Petit, &c.

de remède à ces maux, parce qu'on ne les ſoupçonne que lorſqu'ils ne peuvent plus être guéris.

Les exercices violens, les mouvemens long-tems continués, les paſſions vives de l'ame, ne ſont pas des cauſes *directes* de la Pleuréſie : elles ne le deviennent que par l'imprudence des hommes qui paſſent bruſquement d'un extrême à l'autre ; d'un grand travail, à un repos abſolu ; du chaud, au froid. La nature n'eſt point accoutumée à ces tranſitions ſubites : *natura non facit ſaltus.*

Verna (*a*) croit que chez les perſonnes robuſtes, l'abſtinence du coït, pouſſée trop loin, peut diſpoſer à la Pleuréſie. Cette cauſe, ſi elle exiſte, eſt bien rare dans le ſiècle où nous vivons. Les ſucceſſeurs de Verna n'ont pas cru devoir en faire mention. Nous ne connoiſſons aucun Médecin qui en parle. Il n'y a guères que ceux qui ſont chargés de la ſanté des Nones ou des Moines, qui puiſſent nous apprendre des choſes intéreſſantes ſur cet objet. Au reſte, l'Auteur que nous venons de citer, n'eſt pas embarraſſé d'expliquer comment cela ſe

(*a*) Cap. 2, de cauſ. pleurit. pag. 56.

fait. Les particules ſalino-ſulphureuſes, dont il ſuppoſe que la ſemence abonde, étant repompées dans la maſſe du ſang, y portent le trouble & le déſordre, mettent les fibres en convulſion ; d'où réſultent la fiévre & les autres accidens pleurétiques.

Le même Auteur propoſe encore une autre cauſe de la Pleuréſie qui ne peut entrer que dans la cervelle d'un raiſonneur raffiné. C'eſt une diſtribution contre nature des vaiſſeaux de la plêvre dont l'effet eſt de retarder le cours du ſang, & de former ainſi des obſtructions. Nous n'avons rapporté ceci, que pour montrer juſqu'à quel point d'extravagance l'imagination conduit quelquefois ceux qui la prennent pour guide.

La ſuppreſſion des évacuations accoutumées, & ſur-tout des évacuations ſanguines, donne fréquemment lieu à la Pleuréſie. C'eſt un fait généralement avoué : on nous diſpenſera donc d'entrer dans le détail des preuves : mais il ne ſera pas hors de propos de dire un mot de la manière dont ces excrétions ſupprimées peuvent cauſer la Pleuréſie.

Quelques Auteurs ont avancé qu'il ne falloit calculer leurs mauvais effets, que

par la quantité de levain morbifique qu'elles entraînoient au dehors, & qui se trouvoit par-là retenue. Cette proposition est fausse. Il se peut que le *noxium* de la plupart des évacuations habituelles y fasse quelque chose; mais on doit avoir incomparablement plus d'égard à la pléthore que ces suppressions occasionnent ; cette erreur dans la théorie peut mener à une conséquence dangereuse dans la pratique. Nous croyons que dans toutes les maladies qui viennent à la suite d'une évacuation supprimée quelconque, il faut sur-tout tourner ses vues du côté des évacuans : les adoucissans ne doivent être donnés, que comme accessoires.

La morsure du Serpent à sonnettes, produit en Amérique, une vraie Pleurésie contre laquelle les Américains ont un remède assuré. Il y a plusieurs années que l'analogie fit conjecturer que ce même remède, administré dans la Pleurésie d'Europe, pourroit être utile: on en fit l'essai, & nous aurons soin de rapporter en son lieu, l'effet qu'on en observa, les corrections que la sagacité des Observateurs y a faites, la doze de ce médicament, & enfin quelles sont les vé-

ritables indications qui exigent qu'on en faſſe uſage. L'explication de ce phénomène eſt couverte d'épaiſſes ténèbres; l'art de guérir n'eſt point encore aſſez avancé, pour qu'on puiſſe en développer le méchaniſme d'une façon ſatisfaiſante. Il y a bien plus long-tems qu'on eſt inſtruit que la morſure de la Vipère cauſe l'ictère; comment cela ſe fait-il? Nous ne le ſçavons pas mieux.

Une autre cauſe aſſez fréquente de la Pleuréſie, & à laquelle les Praticiens ne font pas ordinairement aſſez d'attention, c'eſt l'abus des corps à Baleine. Depuis long-tems les Médecins & les Philoſophes déclament avec chaleur contre cet uſage ridicule & barbare qui veut aſſujettir la nature à la bizarrerie d'un goût extravagant. On veut faire une taille fine; & l'on n'obtient qu'un corps déformé, des épaules plus hautes l'une que l'autre; la principale action du corps portant ſur les fauſſes côtes, les fait rentrer, & oppoſe par-là un obſtacle au mouvement du diaphragme. D'ailleurs, les vraies côtes des jeunes enfans qui ſont les premieres victimes de cette coutume, n'ayant point encore achevé de prendre leur développement & leur ſo-

lidité, restent plus petites, & s'applatissent; d'où résultent nécessairement la diminution de la Poitrine, son *resserrement* & la gêne des viscères qu'elle renferme. Il n'en faut pas davantage, pour exposer les personnes qui portent des corps, aux maladies inflammatoires de la Poitrine. Huxham (*b*) a souvent vu des crachemens de sang qui dépendoient de ce principe. On sent bien, sans qu'il soit besoin de le dire, combien il importe, dans ce cas, de découvrir la véritable source du mal : sans cette connoissance, on agiroit en aveugle, & tous les remédes seroient infructueux.

La Pleurésie est une maladie de tous les âges & de tous les sexes. Il y a néanmoins quelques modifications à remarquer Cœlius Aurelianus (*c*) a observé qu'elle attaquoit plus souvent les hommes que les femmes : celles-ci ayant le tissu des solides plus lâche, les humeurs moins cohérentes, & une perte sanguine tous les mois : cette derniere raison, est peut-être la meilleure qu'on puisse don-

(*b*) Loc. sup. cit.
(*c*) De morb. acut. lib. 2, cap. 13.

ner de ce fait. Hypocrate avoit remarqué que la Pleuréſie n'arrivoit point avant l'âge de puberté (*d*); la raiſon pour les enfans eſt la même que pour les femmes.

Parmi les hommes, ceux qui ſont les plus ſujets aux Pleuréſies, ſont les gens maigres, ſecs, ceux dont le tempérament eſt bilieux. Il eſt de fait qu'ils ont les vaiſſeaux plus gros, que les perſonnes graſſes & phlegmatiques.

Les Pléthoriques, ſur-tout, y ſont très-diſpoſés; les habitans de la Campagne; ceux à qui la nature ou le travail ont donné des fibres fortes & élaſtiques. De ce nombre, ſont les Chaſſeurs, les Soldats, les Coureurs, les Cochers, les Trompettes, &c. Si, comme nous l'avons dit plus haut, les femmes reſſentent plus rarement les effets de la Pleuréſie, elles achetent bien cher ce privilège, puiſque les accidens ſont plus terribles, lorſqu'elles ſont attaquées de cette maladie. La raiſon de cela eſt qu'on doit ſupçonner que quelque cauſe très-active y a donné lieu. Il en eſt de mê-

---

(*d*) *Morbi hi antè pubertatem non fiunt.* Evac. præc. n°. 611.

me de l'Apoplexie : elle tue plus vîte les jeunes gens que les vieillards ; & d'autant plus vîte, qu'elle eſt moins ordinaire à cet âge.

Ceux qui ont des rapports aigres, ſont exempts de la Pleuréſie (*e*). Les alimens ne ſuivent leur pente naturelle, je veux dire l'aceſcence, que chez les ſujets dont les organes ont un défaut de ton qui ne leur permet pas de les aſſimiler aux humeurs animales. Cette foibleſſe d'organes les fait rentrer dans la claſſe des enfans & des femmes.

L'âge le plus ſujet aux maladies inflammatoires, s'étend depuis huit ans juſqu'à quarante.

Cependant la vieilleſſe n'en eſt point exempte. Aretée-même (*f*) dit formellement que les vieillards y ſont les plus expoſés ; mais qu'ils en réchappent avec la plus grande facilité, pour la raiſon, ajoute-t-il, qu'il ne ſçauroit ſe former une vive inflammation dans un corps deſſéché.

Avenzoar a remarqué que les perſonnes qui rendent des excrémens liquides;

(*e*) Hypocrat. aphor. 33, lib. 6.
(*f*) Cap. 10, pag. 19.

ainſi que ceux qui portent des cautères, étoient rarement attaqués de Pleuréſie. (*g*). En un mot, tous les écoulemens habituels, nous en mettent à l'abri, ſur-tout, ſi ces écoulemens ſont ſanguins, comme chez les Hémorroïdaires (*h*).

Toutes choſes égales d'ailleurs, il eſt certain que ceux qui ont eſſuyé des Pleuréſies, contractent une diſpoſition qui les y rend plus ſujets dans la ſuite. On ſçait qu'après les inflammations violentes, il reſte ſouvent une dureté ſquirreuſe dans les parties qui en ont été le ſiége; ſur-tout, ſi ces parties ſont glanduleuſes. On ſçait encore que les membranes enflammées deviennent dures & épaiſſes, & que l'adhérence du poumon à la plévre, eſt une ſuite preſqu'immanquable de la Pleuréſie. Cela poſé, on conçoit facilement que ces états contre nature doivent plutôt déterminer le retour de la Pleuréſie.

Le vrai point d'où il faut partir, pour juger du danger d'une maladie, eſt de conſidérer quel eſt l'organe affecté. Plus les fonctions de cet organe ſeront eſſen-

---

(*g*)
(*h*) Alberti de Hemorroïdibus.

tielles pour la prolongation de la vie, plus la maladie ſera grave. Voilà le principe général dont il ne faut jamais s'écarter : il eſt vrai qu'il y a une foule de circonſtances qui doivent modifier le prognoſtic : il ſeroit faſtidieux, peut-être même impoſſible, de les rappeller ici toutes : elles n'échappent pas au vrai Praticien, & le Routinier n'en a pas beſoin ; il ne ſçauroit en profiter. Il nous ſuffira de dire que, toutes choſes égales d'ailleurs, plus le ſiége d'une maladie eſt étendu, plus il y a de fonctions lézées, plus le nombre des ſymptômes eſt multiplié, &c. plus il y a à craindre, plus le prognoſtic doit être fâcheux.

Le tempérament du malade, ſon âge, ſes forces actuelles, l'état de ſes humeurs, le caractere de la maladie, lorſqu'elle eſt épidémique, meritent une attention ſingulière. La tranquillité de l'ame ſurtout eſt néceſſaire : on ne ſçauroit s'imaginer combien elle influe ſur l'évenement Hypocrate n'a pas oublié d'en faire mention : *in morbis mente benè conſtare bonum*, nous dit-il, dans ſes aphoriſmes.

La puſillanimité eſt la ſource d'une infinité de maux : de ceux, ſurtout, qui

ſont les plus rébelles au pouvoir de notre Art (*i*). Si quelqu'un s'aviſoit d'en douter, qu'il jette les yeux ſur le nombre des hyſtériques & hypocondriaques; il n'en trouvera pas un ſeul exempt du défaut dont nous parlons: peut-être-même eſt-ce dans cette inſtabilité de l'ame, qu'il faut chercher la raiſon du plus grand danger que la Pleuréſie fait courir aux perſonnes du ſexe. Tous les Auteurs gardent un profond ſilence ſur cette cauſe: ils ne l'ont pas même ſoupçonnée.

La Pleuréſie, comme toutes les inflammations, tant externes qu'internes, a quatre terminaiſons principales: la *réſolution*, la *ſuppuration*, le *ſquirre* & la *gangrène*. La deſquammation n'a lieu qu'à l'habitude du corps; du moins l'ouverture des Cadavres ne l'a point offerte juſques ici à l'intérieur. On nous objectera peut-être que le doute que nous élevons eſt ridicule; qu'il eſt palpable qu'il ne ſçauroit ſe former des deſquammations à l'intérieur, vu qu'il n'y a point d'épiderme. Cette objection paroît forte d'abord: elle tombe cependant,

(*i*) V. Klockof de morbis animi.

ſi l'on fait attention que toutes les membranes en général ne ſont que des lames du tiſſu cellulaire fortement appliquées les unes ſur les autres. On peut aiſément les ſéparer par la macération. Cela étant, je ne vois pas qu'il ſoit ridicule d'appeller *deſquammation* l'enlevement de la premiere couche du tiſſu cellulaire. Quoi qu'il en ſoit, notre deſſein n'eſt pas de traiter *ex profeſſo* des ſignes qui nous font connoître ces diverſes terminaiſons. Tous les Auteurs Claſſiques en ont parlé. M. Wanſwieten, ſur-tout, eſt deſcendu dans un détail qui ne laiſſe rien à déſirer ſur cet objet.

En commençant la curation de la Pleuréſie, nous croyons à propos d'avertir qu'il eſt impoſſible de donner un traitement qui convienne à toutes les eſpèces: ce que nous en dirons, ſera générique: c'eſt à la ſagacité du Médecin à ſçavoir démêler le remède convenable, dans le cas particulier qui ſe préſentera à lui. Qu'il ne s'attende point à trouver dans les Auteurs, des règles qui puiſſent le diriger; plus il en lira, plus ſes idées s'obſcurciront. La confuſion qui regne dans les ouvrages de la plûpart; le raiſonnement plus ſéduiſant

que vrai des autres; enfin leurs contradictions avec eux-mêmes, & sur-tout avec cette classe peu nombreuse de Médecins qu'ils appellent *Empyriques*, tout cela, dis je, le jettera dans une perpléxité plus funeste peut-être que son ignorance. Il ne seroit pas difficile de citer des gens de beaucoup d'esprit, qu'un excès de lecture a gâtés. Ils eussent été des Médecins excellens, la nature leur avoit départi un génie propre à saisir & à aider ses révolutions; en un mot, ils eussent guéri, & ils se borneront à raisonner pitoyablement, sur ce qu'ils ne comprennent pas. Du fond d'un Cabinet, ils dicteront des règles de pratique que l'expérience renversera. Malheur au genre humain, si ces personnes deviennent jamais Professeurs dans quelque Université! on pourra dire d'eux, ce que Sydenham disoit des échauffans, *qu'ils avoient été plus nuisibles que la poudre à canon.*

Le meilleur Livre qu'un jeune Praticien puisse consulter, est celui que la nature présente à ceux qui veulent se donner la peine d'y lire. C'est au lit des Malades qu'il faut se former. C'est en comparant les maux qu'ils éprouvent,

avec les tableaux originaux que les anciens nous en ont laiſſés, qu'on pourra ſe faire un ſyſtême ſur les maladies, auſſi vrai que ſolide; qu'on ſaiſira les rapports qui les lient les unes aux autres, & le point de vue exact ſous lequel elles doivent être traitées.

Ceux qui ont étudié de la maniere dont nous venons de le dire, ne feront pas expirer les Malades ſous un tas de remèdes qui ſe ſuccédent rapidement. Perſuadés que la nature ſe ſuffit dans le plus grand nombre des cas, ils ſçauront ſe préſerver de la funeſte démangeaiſon de formuler à chaque viſite; ils n'agiront que lorſque la nature ne pourra pas ſubvenir à l'ouvrage.

Mais à quel ſigne, dira-t-on, connoître qu'elle eſt victorieuſe, ou prête à ſuccomber? Il en eſt pluſieurs: mais le plus ſûr, ſans doute, c'eſt le *POULS*, il eſt la vraie bouſſole du Médecin; il a une expreſſion particuliere que peu de gens entendent, mais que tout le monde peut entendre, en liſant les ouvrages de MM. Bordeu & Fouquet. Nous ne ſçaurions trop inviter les jeunes Médecins à s'en nourrir; ils ſe convaincront par eux-mêmes que rien ne peut y ſuppléer.

Dans l'énumeration des remèdes que l'on emploie ordinairement pour combattre la Pleuréſie, nous avertiſſons, encore un coup, que nous parlerons en général. Qu'on ne ſoit donc pas ſurpris de rencontrer des cas où l'on ne ſçauroit faire l'application de la plûpart des ſecours que nous allons indiquer.

Le premier, le plus efficace de tous, c'eſt, ſans contredit, la ſaignée; c'eſt par elle qu'on débute; & le Public y eſt ſi accoutumé, qu'un Médecin appellé, auprès d'un Pleurétique, expoſeroit ſa réputation, s'il s'aviſoit de tenir une autre route. Il nen faut point être ſurpris: ce ſont les Médecins eux-mêmes qui ont appris à ce Public, à penſer de la ſorte.

De tous les Auteurs que nous avons lus, il n'en eſt point qui parle avec plus d'enthouſiaſme, de la ſaignée, que Triller. Il la regarde comme *l'anchre ſacrée* à laquelle ſeule il faut recourir. La violence des ſymptômes, dit-il, ne réſiſte pas à des ſaignées fréquentes & copieuſes faites au commencement de la Maladie: on la voit s'éteindre ſubitement: helas! nous n'avons pas éprouvé ſouvent la réalité de ces belles promeſſes. Triller

ne les a pas toujours éprouvées lui-même. Ce n'eſt pas que nous ne croyions ce ſecours très-utile ; mais encore faut-il qu'il ſoit manié par une main habile : on a bien raiſon de dire que, dans celles des ignorans, les meilleurs remèdes ſe changent en poiſon. Il n'en eſt pas dont on ait abuſé plus étrangement que de la ſaignée. Nous ne nous étendrons pas davantage ſur ce ſujet : nous ne pourrions que répéter ce qu'on a déja dit (*k*). Le tems, ce Juge lent, mais ſûr des choſes humaines, & qui ſçait les réduire à leur juſte valeur, deſſillera peut-être un jour les yeux, & fera ſentir les inconvéniens de cette pratique ſanguinaire. En attendant, qu'il nous ſoit permis de rapporter un fait dont nous avons été témoin ; il prouvera juſqu'où peut aller la fureur de répandre du ſang.

Un Médecin en réputation voyoit un Pleurétique qu'il avoit fait ſaigner *quatorze fois*. Un matin (c'étoit, ſi je ne me trompe, le dixieme jour de ſa maladie),

---

(*k*) V. un Livre intitulé, *Abus de la Saignée.* Ils y ſont démontrés au doigt & à l'œil. Il n'eſt guéres poſſible de ſe refuſer à la force & à l'évidence des preuves que l'Auteur a ſçu répandre dans cet ouvrage.

il trouva le point de côté augmenté ; la refpiration plus embarraffée, des anxietés cruelles ; le vifage rouge, tirant fur le livide. Le pouls étoit foible, petit, mais très-accéléré: *quel dommage*, s'écria alors le Médecin, *qu'il n'y ait pas affez d'étoffe pour faire une quinzieme faignée.* Ce Malade périt deux jours après.

Toute l'antiquité a reconnu l'utilité de la faignée dans la Pleuréfie. Vanhelmont eft le premier qui ait ofé la profcrire entierement du traitement de cette maladie. Il lui avoit fubftitué les alkalis volatils & les fudorifiques avec lefquels il prétendoit les guérir toutes. Il eft impoffible d'excufer l'opiniâtreté avec laquelle il foutint cette erreur malgré les funeftes exemples que fa propre expériénce devoit fouvent lui mettre fous les yeux. Mais y-a-t-il dans fon fait autant d'entêtement & de mauvaife foi qu'on a voulu le dire? Cela n'eft pas prouvé. Peut-être le défaut de fon fiecle étoit-il le même que celui du nôtre ; peut-être ne fut-ce qu'après avoir été plufieurs fois le témoin du mauvais fuccès des faignées abondantes, qu'il prit le parti de les bannir entierement. Que ce jufte milieu dans lequel la vérité fe trouve, eft dif-

ficile à tenir! Vanhelmont, pour éviter un écueil, donna dans un autre non moins dangereux, & dont il fut la triſte victime, puiſqu'il mourut d'une Pleuréſie, de laquelle tous les ſudorifiques ne purent le tirer.

Quelques anciens avoient avancé qu'il étoit bon de tirer du ſang juſqu'à défaillance. Aretée (*l*) s'eſt récrié avec force contre cette mauvaiſe manœuvre. Elle fait, dit-il, dégénérer la Pleuréſie en Fluxion de Poitrine. Cette remarque d'Aretée a produit ſon effet. L'uſage d'ouvrir la veine juſqu'à défaillance, eſt tombé dans l'oubli. On ne fait plus aujourd'hui que de petites ſaignées : encore même, pour prévenir ce *deliquium animi*, tous les Praticiens recommandent-ils de faire coucher le Malade, lorſqu'on le ſaigne. Cette précaution eſt fort ſage, ſur-tout à l'égard des perſonnes du ſexe qui tombent facilement en pamoiſon.

On ne ſauroit croire de quelle conſéquence il eſt de faire à la veine une large ouverture qui permette au ſang un li-

---

(*l*) De curat. Pleuritid. pag. 136.

bre cours. Il eſt de fait, qu'à quantités égales, lorſque le ſang ne ſort que par une petite ouverture, la ſaignée ne ſoulage pas auſſi ſenſiblement, que quand elle coule par une grande.

La ſaiſon & l'état de l'atmoſphère doivent encore fixer l'attention du Praticien. Il eſt conſtant qu'en Hyver, on ſupporte plus aiſément les ſaignées, qu'en Eté; dans le Printems, qu'en Automne. Lorſque l'air eſt humide & chaud, la ſaignée réuſſit moins bien & affoiblit plus, que lorſqu'il eſt froid & ſec.

Il faut être plus réſervé dans l'adminiſtration de ce remède, chez les enfans, les vieillards & les femmes enceintes, ſur-tout lorſqu'elles approchent du terme de leur groſſeſſe. L'avortement ou la mort du fœtus ſeroient les ſuites d'un excès dans ce genre, ou tout au moins, une foibleſſe dont l'enfant ſe reſſentiroit le reſte de ſes jours.

Il arrive aſſez ſouvent dans les Maladies inflammatoires de la Poitrine, que le ſang ne coule pas, quoique l'inciſion ſoit grande, & que le Malade paroiſſe vigoureux; il ne faut pas que les jeunes Praticiens s'en étonnent, & faſſent fermer la veine. Ce Phénomène arrive

pour

pour deux raiſons ; la premiere, c'eſt que le ſang étant très-épais, circule avec difficulté ; la ſeconde, c'eſt que les Malades à cauſe du point de côté qu'ils reſſentent, ne faiſant que de petites inſpirations, il ne paſſe à travers les poumons, qu'une petite quantité de ſang. Le vrai remède, dans le premier cas, eſt de frotter le bras avec des flanelles chaudes, ou de le fomenter avec des éponges trempées dans l'eau chaude ; & dans le ſecond cas, de faire touſſer ou éternuer les Malades. Les ſecouſſes qu'ils éprouvent dans cette action, fait jaillir le ſang avec violence : mais comme les Malades n'entendent pas raiſon quelquefois, il eſt bon de les y forcer par des moyens phyſiques.

Pour cet effet, on conſeille de leur faire avaler une cuillerée de vin ou de vinaigre chaud : ou ce qui vaut encore mieux, de leur en faire reſpirer la vapeur. Si cela n'eſt pas ſuffiſant, la graine de moutarde récemment pulvériſée, la poudre même d'euphorbe dont on leur feroit auſſi recevoir la vapeur, pourroient être employées ; ce dernier remède exige de la prudence : on ſçait qu'il fait éternuer juſqu'au ſang.

La petitesse du pouls qu'il n'est pas rare d'observer au commencement des fièvres aiguës, en général, en a souvent imposé ; elle a paru l'effet d'une vraie foiblesse provenant d'un *manque* de sang, & a conséquemment fait omettre la saignée. Il est très-essentiel de ne pas s'y tromper. Voici la marque à laquelle on pourra distinguer ces deux cas. Si le pouls est réellement foible, il s'éteint lorsqu'on appuye sur l'artère ; mais si le pouls n'est qu'opprimé, & qu'on presse avec les doigts, on sentira une réaction égale : après la saignée, le pouls se développera, & prendra son caractere.

C'est un précepte général, que les saignées ne doivent être faites que dans les trois ou quatre premiers jours de la maladie ; passé lequel tems, on a observé qu'elles nuisoient & supprimoient les crachats. Nous n'ignorons pas qu'il y a quelques observations contraires ; mais elles ne doivent pas faire enfreindre la loi. L'observation la plus surprenante peut-être qu'il y ait eu en ce genre, c'est celle de M. de Haën. Ce Praticien a fait saigner un Pleurétique au quin-

zieme jour de sa maladie, & a réussi fort heureusement (*m*).

Le sang des Pleurétiques est le plus souvent recouvert d'une peau blanche, tirant sur le bleu, si compacte & si serrée, qu'on a peine à la diviser avec un instrument tranchant. L'épaisseur de cette peau varie considérablement. Elle est ordinairement d'une ou deux lignes. Dans les inflammations graves, Triller dit l'avoir trouvée épaisse de deux doigts (*n*). Quesnai (*o*) a observé que la densité de cette croute étoit en proportion de la violence de la fièvre & de la dureté du pouls. Sydenham est le premier qui ait remarqué que si le sang ne sortoit pas horizontalemenr de la veine, & qu'il tombât perpendiculairement en coulant sur la peau, cette couenne ne se forme point: & il avoue ingénument qu'il en ignore la raison (*p*). Triller a répété l'expérience de Sydenham, avec des résultats opposés. M. de Haën (*q*) qui a fait sur le sang beaucoup de recherches

(*m*) Ratio medend. tom. 5.
(*n*) Loc. cit. pag. 23.
(*o*) Traité de la Saignée. pag. 408.
(*p*) Cap. de Pleuritid.
(*q*) Rat. medeud. tom. 3.

curieuſes & intéreſſantes, s'eſt apperçu que cette couenne étoit plus apparente dans une petite palette, que dans une grande. La capacité des palettes étant ſuppoſée la même, il a vu que la croute étoit d'autant plus denſe, que le jet du ſang étoit plus fort: ou que ſi on laiſſoit couler le ſang goutte à goutte, l'effet étoit abſolument le même. Voilà des réſultats ſemblables, dans des circonſtances diamétralement oppoſées. Comment expliquer ce fait ? Nous n'en ſçavons rien. Enfin, le même Auteur s'eſt convaincu que, ſous cette peau, le ſang n'étoit pas ſi condenſé, que lorſqu'elle manquoit; qu'au contraire, il s'y trouvoit toujours plus diſſous, & d'une couleur tirant ſur le noir.

Cette couenne eſt généralement regardée comme un des ſignes de l'inflammation. Mais c'eſt à tort, puiſqu'elle n'exiſte point dans les inflammations malignes, & que les Auteurs l'ont apperçue dans beaucoup d'autres maladies qui ne ſont point inflammatoires. Dans les fièvres d'accès, par exemple (*r*), dans

(*r*) Queſnai, Traité de la Saig. pag. 408.

l'angine & le catharre (*s*), dans la petite vérole (*t*), la colique (*u*), le rhumatiſme (*x*), dans la goutte (*z*), les fièvres malignes (*&*), & l'hydrophobie (*a*). Il eſt très-rare de ne pas la trouver chez les femmes enceintes. Simſon aſſure que ſi l'on ſerre étroitement le bras ou la cuiſſe de quelque perſonne que ce ſoit, & que trois ou quatre heures après, on ouvre la veine, de façon que le ſang coule librement, cette peau ſe forme toujours (*b*).

Les anciens regardoient cette croute, comme une marque de la putréfaction des humeurs ; & le Peuple chez lequel leur jargon s'eſt plus conſervé que dans les Ecoles, la prend encore aujourd'hui pour du pus. M. Queſnai a cru qu'elle étoit le ſigne ou l'effet d'une ſuppuration particulière. Harvée apperçut le premier dans la lymphe animale, la pro-

(*s*) Id. pag. 400.
(*t*) De Haen, tom. 2, 3.
(*u*) Wieten, tom. 3.
(*x*) Queſnai, de la Saig. De Haen, rat. med. tom. 2, & d'autres.
(*z*) Coſte, Trait. ſur la Goutte.
(*&*) Barcker. diſſert ou Rhe preſent. fev.
(*a*) Journal Encyclopéd. tom. 1.
(*b*) De re med. diſſert. 4.

priété qu'elle a de se coaguler (*c*): Bartholin (*d*) & Pequet (*e*) confirmerent cette observation; & après eux, une foule d'Auteurs. De sorte que depuis long-tems, c'est une vérité généralement reconnue. Mais on n'est point encore d'accord sur la cause de cette coagulation. Les uns la font dépendre de la partie fibreuse du sang condensée par la chaleur.

Cette opinion péche par deux endroits. 1°. Parceque la partie fibreuse du sang est un être de raison. 2°. Parce qu'elle est contraire aux expériences de plusieurs Auteurs, mais sur-tout à celles de M. de Sauvages (*f*), desquelles il résulte que la lymphe ne s'est coagulée qu'à une chaleur de cinquante degrés, mesurée au thermomètre de M. de Reaumur: or, une telle chaleur n'existe jamais dans le corps d'un homme. L'application de la boule du thermomètre, dans les endroits les plus chauds, a démontré au même M. de Sauvages, que dans la fièvre la plus aiguë, la chaleur n'a jamais passé

(*c*) Harveius, de generat. animal.
(*d*) Anatom. renov.
(*e*) Differt. anatom.
(*f*) Nosolog. Meth. tom. 1.

le trente-troisieme degré. Ce Professeur a mieux aimé penser que dans toutes les maladies où cette couenne se montre, il se forme un miasme particulier qui la produit : il ne donne cela que comme une conjecture : chacun est le maître d'y ajouter le degré de croyance qu'il jugera à-propos.

D'autres ont pensé qu'il ne falloit chercher la cause de ce phénomène, que dans l'impétuosité de la circulation, fondés sur l'expérience de Ruiselac (*g*), ou plûtôt d'Hippocrate, qui, en fouettant le sang, est parvenu à former des fibres & des membranes. M. de Haller (*h*) s'est décidé en faveur de ce sentiment qui est furieusement ébranlé par l'observation de M. Wanswieten qui a vu cette croute sur le sang de gens très-sains qui avoient coutume de se faire saigner tous les ans au Printems.

Le même M. Wanswieten l'a observée dans le sang d'un homme qui se faisoit faire tous les trois mois une saignée de précaution. Il y a des Phisiologistes qui l'attribuent (cette croute), à l'ac-

(*g*) Thesaur. anatom.
(*h*) Phisiolog. tom. 2.

tion de l'atmoſphère : ſans adhérer à leur opinion, nous penſons qu'il faut l'y mettre pour quelque choſe, puiſque l'on n'obſerve jamais cette couenne dans les vaiſſeaux, & qu'elle ne commence à paroître, que lorſqu'elle eſt expoſée au contact de l'air. Enfin, il eſt, ſur cette matière, un autre ſyſtême très-ingénieux & qui n'eſt pas moins vraiſemblable. C'eſt celui de M. de Bordeu. Ce Médecin eſt perſuadé, d'après ſes expériences (*i*), que cette couenne n'eſt autre choſe qu'un ſuc muqueux ou nourricier, arraché au tiſſu cellulaire qu'il alloit nourrir, & repompé dans le ſang où il cauſe une vraie pléthore particulière. Cette mucoſité, ſelon M. de Bordeu, accompagne beaucoup de maladies, principalement celles du tiſſu cellulaire; il n'eſt donc pas étonnant qu'on l'apperçoive dans celles du poumon qu'on ſçait par l'anatomie, être formé en entier par le tiſſu cellulaire.

L'Auteur que nous venons de citer, croit que cette mucoſité ne ſe trouve pas en tout tems dans le ſang, mais qu'elle

---

(*i*) V. Theſ. Aquitaniæ minerales aquæ 1754. Recherches ſur le Tiſſu muqueux, par le même.

peut y être amenée par une secousse violente, comme celle de l'émétique. Il conjecture, par exemple, que son usage est de purifier le sang, comme la colle de poisson clarifie le vin. Ce systême a cet avantage au-dessus des autres, qu'il donne une explication aisée de plusieurs faits rélatifs à la pratique; pourquoi, par exemple, la membrane inflammatoire ne se montre souvent qu'à la seconde ou troisieme saignée; & pourquoi l'apparition de cette membrane a été regardée par la plûpart des Praticiens, comme d'un bon augure dans les maladies inflammatoires.

Nous n'hésiterions pas un moment d'embrasser cette derniere opinion, si nous ne nous étions fait un plan de n'adopter que ce qui est clairement démontré. Or, il reste encore beaucoup de nuages sur cette matière. On trouve dans un Livre qui vient de paroître, intitulé *Essai sur la putréfaction des humeurs animales*, des expériences d'Emgaber, Médecin de Turin, sur la couenne du sang. Ces expériences lui ont appris qu'elle n'étoit autre chose qu'une huile condensée. Les expériences seules de M. de Haën feront long-tems le désespoir de

nos Phisiologistes. A cela, nous joindrons un autre fait non moins inexplicable, c'est qu'à côté de la couenne, on voit une liqueur fluide qui est coagulable par la chaleur, l'esprit de vin, &c. D'où vient donc que cette liqueur n'est point condensée comme la couenne? dans une telle contrariété de faits & de conjectures, nous aimons mieux, avec M. Wanswieten, nous tenir dans un sage pyrrhonisme, que de donner dans une brillante erreur.

Nous venons de dire que les Médecins esperoient plus du salut des Pleurétiques, lorsque le sang se couvroit de la couenne inflammatoire, que lorsqu'elle n'avoit pas lieu. Triller n'est point de cet avis. Il pense au contraire, que c'est toujours un mauvais signe, & qu'on doit se féliciter d'avoir à traiter des malades sur le sang desquels cette croute ne paroîtra pas. Le raisonnement ne doit point prévaloir sur l'observation. Il est de fait, comme Baglivi & Lancisi l'ont observé, qu'elle est avantageuse : elle est d'ailleurs une des indications les plus sûres, pour déterminer la quantité de sang qui doit être évacué.

Plus l'épaisseur & la consistence de la

couenne diminuent, moins il faut faigner, toutes chofes étant égales d'ailleurs. Une peau mince & bleuâtre, avec un peu de gelée molle & verte au-deffous, dénote la mauvaife conftitution du fang, fa pente à la diffolution, fon acrimonie, & qu'il faut en tirer peu.

Le fçavant Auteur des Epidémies de Plimouth a obfervé (k) qu'un fang, tel que Triller le demande, je veux dire, rouge, fleuri, fans couenne, qui ne rend que peu ou point de ferum dans la poëlette, quelque bon qu'il puiffe paroître aux gens peu expérimentés, eft bien éloigné de l'être réellement. Cela prouve qu'il tend à la putréfaction, puifque le mêlange de l'efprit de fel ammoniac, lui fait toujours prendre cette apparence fleurie, confiftante, & demi-fluide.

Sydenham a fixé à quarante onces, le fang que les hommes pouvoient perdre dans une Pleuréfie. Pringle (*l*) remarque à ce fujet que cette quantité feroit infuffifante, fi l'on ne fe fervoit des véficatoires qui difpenfent de les multi-

---

(*k*) Huxham. obferv. de aere, vol. 2, 1743.
(*l*) Malad. des Armées, tom. 1.

plier jusqu'à un certain point. Nos Lecteurs seront surpris que Triller, ce Panégyriste outré de la saignée, ait si peu fait verser de sang. Il se rapproche assez du sentiment de Sydenham, & nous avertit même qu'il s'est vu très-rarement obligé d'en faire tirer plus de vingt-quatre ou de vingt-six onces. Il est impossible d'assigner aucune regle invariable, par rapport à la quantité du sang qui doit être évacué, & au nombre des saignées. L'on sent bien que l'une & l'autre doivent varier, en raison de l'intensité du mal, de la constitution de l'air, de la saison, de l'âge & du tempérament du sujet, &c.

Vaut-il mieux dans la Pleurésie, saigner du côté de la douleur, que du côté opposé ? Cette question problématique qui avoit pris naissance du tems d'Hippocrate peut-être même antérieurement, devint l'objet d'une dispute aussi vive, que celle que l'inoculation a excitée & excite encore parmi nous.

Hippocrate, Galien & Celse (*m*) se déclarerent pour l'affirmative. Arétée,

---

(*m*) De re medicâ lib.

Aëtius (*u*) & Cœlius Aurelianus embraſſerent le parti contraire. Juſqu'à la chûte des Grecs, chacune de ces deux opinions trouva des Approbateurs & des Antagoniſtes ; & comme c'eſt aſſez l'ordinaire, la queſtion ne fut point décidée. Mais au huitieme ſiècle, lorſque les Arabes commencerent à paroître, les Médecins de cette Nation, s'étant unanimement réunis en faveur de la négative, le ſentimunt d'Hippocrate & de ſes Sectateurs fut abandonné, & l'on ne ſaigna plus que du côté oppoſé à la douleur.

Cette méthode prévalut juſqu'au renouvellement des Sciences. Pierre Briſſot, Médecin de la Faculté de Paris, fut le premier qui oſa s'oppoſer au torrent. Nourri de la lecture des anciens, dont il avoit connu l'excellence, il entreprit d'en inſpirer le goût aux autres, en expliquant publiquement les ouvrages de Galien (*o*) dont il défendit vigoureuſement l'opinion. Et comme celui-ci avoit cru qu'il falloit ſaigner du côté de la douleur, Briſſot ne balança

---

(*n*) Tetrabibl. ſerm. 3.

F (*o*) René Moreau, lib. de miſſ. ſang. in Pleuritide, ubi de vitâ Briſſolli.

point d'enſeigner cette pratique. Les ſuccès heureux qu'on en éprouva quelque tems après, dans une Pleuréſie épidémique, la fit généralement adopter en France.

Appellé en Portugal, Briſſot eſſeïa d'y introduire ſa méthode. Une telle révolution n'étoit point auſſi aiſée qu'il ſe l'étoit imaginé. Il falloit fouler aux pieds le reſpect aveugle qu'on avoit pour les Arabes. Le préjugé & la paſſion ſuſcitèrent à Briſſot des obſtacles inſurmontables. Une Univerſité fameuſe d'Eſpagne fut choiſie pour terminer le différend. Sa déciſion ne fut point favorable à Briſſot. Par un décret émané du ſein de cette Faculté, il fut défendu à tout Médecin de ſaigner, dans la Pleuréſie, du côté de la douleur.

Ce décret ne fut pas exécuté pendant long-tems, dans toute ſa rigueur; on y fit quelques modifications qui rendirent aux Médecins la liberté qu'exige l'exercice de leur profeſſion; & il leur fut permis de ſe conduire, comme bon leur ſembleroit.

La découverte de la circulation fut l'époque de la fin de cette diſpute. Comme elle étoit peu conforme aux loix

qu'on s'étoit faites ſur le mouvement du ſang, on ceſſa de s'en occuper ; on fit plus, on la regarda comme futile. Deux Médecins, Membres de la Faculté de Paris, ont renouvellé de nos jours la querelle des anciens ; mais ils n'ont perſuadé perſonne : les choſes ont reſté, comme elles étoient avant eux ; & les Médecins aujourd'hui penſent qu'il eſt indifférent de quel côté on ouvre la veine. Il faut avouer cependant que, dans l'intervalle qui s'eſt écoulé depuis Harvée juſqu'à nous, il a paru de tems en tems des hommes de mérite, qui, moins éblouis de la nouveauté, & ſachant apprécier la connoiſſance de la circulation, ſe ſont appliqués à vérifier les idées des anciens. De ce nombre, eſt le Docteur Pitcarn. Il ouvroit d'abord la veine du pied oppoſé à la douleur ; puis celle du bras oppoſé ; enfin, celle du bras du côté de la douleur. Cette pratique, dont quelques perſonnes ont voulu lui faire honneur, remonte aux Arabes. C'étoit préciſément celle d'Avicenne (*p*).

Il eſt fâcheux que la méthode d'Hip-

(*p*) Cap. 10, tract. 5, lib. 3.

pocrate, n'ait pas quadré avec la théorie des Modernes. En négligeant de l'employer, ils se sont privés d'un avantage réel que l'expérience a fait connoître à ceux qui l'ont consultée. Sydenham étoit dans l'usage de faire d'abord saigner du bras qui répondoit au côté affecté (*q*), & il s'en est bien trouvé. Triller a marché sur les traces de Sydenham, avec un succès égal. Il a plus fait; il a voulu essayer la méthode d'Avicenne, & la mettre en parallele, avec celle qu'il suivoit. Cette épreuve a été faite (*r*) sur deux jeunes gens qui menoient le même genre de vie, & qui s'étoient sentis pris au même instant, de la même maladie provenant des mêmes causes. La circonstance étoit, on ne peut pas plus favorable, mais les résultats furent bien différens : le jeune homme qui fut saigné du côté de la douleur, quoiqu'atteint d'un délire furieux, recouvra bientôt l'usage de ses sens, & n'eut pas besoin d'une seconde saignée; tandis que l'autre à qui l'on avoit ouvert la saphène, quoique la sai-

(*q*) Sect. 6, cap. 3.
(*r*) V. sa troisieme & quatrieme observation.

gnée

gnée ne fût pas moins copieuſe, n'en reçut aucun ſoulagement ſenſible, & que l'on ſe vit obligé de lui ouvrir la veine du bras, du côté de la douleur, ce qui le ſoulagea ſur le champ.

Le témoignage de Fabrice de Hilden vient à l'appui de celui de Triller. Ce Chirurgien avoue qu'il a preſque toujours vu un mauvais effet de la ſaignée faite dans une partie, oppoſée à celle qui étoit affectée (*s*). Malgré ce que nous venons de dire de la méthode d'Hippocrate, il ne faut pas croire qu'elle ſoit applicable par-tout ; il y a des cas où il eſt avantageux de s'en écarter. Tel eſt, par exemple, celui que rapporte Geſner (*t*). Il s'agit d'une Pleuréſie épidémique & maligne, dans laquelle la ſaignée du bras étoit pour le moins inutile, tandis que celle du pied produiſoit un bien marqué.

L'artériotomie eſt conſeillée par quelques Auteurs. Je crois bien qu'elle pourroit être utile. Mais les dangers qui l'accompagnent, l'ont fait tomber dans un entier oubli ; tout au plus, pourroit-on

(*s*) Obſerv. Chirurg. cent. 5, obſerv. 30.
(*t*) Epiſt.

la pratiquer ſur l'artère temporale. Je ne conſeillerai jamais à perſonne d'imiter Avenſoër (*u*), qui, pour ſe guérir d'une inflammation de poitrine, s'ouvrit l'artére rudiale avec ſuccès.

Quelque avantageuſe que ſoit la ſaignée dans la Pleuréſie ſporadique, elle peut devenir inutile ou même funeſte, lorſque cette maladie regne épidémiquement. De ſemblables cas ne ſont pas abſolument rares; on en trouve pluſieurs conſignés dans les ouvrages des Obſervateurs.

La conduite qu'un Médecin a pour lors à tenir, doit être calquée ſur celle de Sydenham. Il faut qu'il ſoit prudent & réſervé; qu'il ordonne peu de remèdes, & qu'il obſerve, avec la derniere attention, l'effet de ceux qu'il a preſcrits. C'eſt le moyen de parvenir à découvrir le véritable caractère de la maladie. Malheur à ceux qui ſont les premiers attaqués! Ils ſont pour l'ordinaire les victimes de notre ignorance. Mais comment faire? *Nulla alia via eſt.*

Les ventouſes, ſur-tout les ventouſes ſcarifiées, ſont regardées avec raiſon

(*u*)

comme un acceſſoire de la ſaignée. Elles en ſuppléent les effets dans bien des cas, & ne ſont jamais ſuivies des accidens qui n'accompagnent que trop ſouvent celle-ci. Leur uſage remonte aux premiers âges de la Médecine. La ſydération eſt vraiſemblablement ce qui conduiſit les Obſervateurs à les employer : ils voulurent imiter la nature, & attirer à la peau un ſang qu'ils croyoient devoir ſurcharger le poumon.

Hippocrate connoiſſoit les ventouſes; mais on s'en ſervoit beaucoup plus du tems de Celſe. Il n'eſt pas de Secte qui en ait fait un uſage plus multiplié, que les Méthodiques. Comme ils ne ſaignoient qu'une ſeule fois, dans quelque maladie que ce fût, excepté dans la manie, ils appliquoient les ventouſes très-frequemment. Qu'on ne croie cependant pas qu'ils pratiquaſſent cette méthode dans tous les périodes d'une maladie aiguë indiſtinctement. Ce n'étoit que vers le ſix ou le ſeptième jour; & comme ils ne s'attachoient pas à diſcerner la partie affectée, pourvu qu'ils fuſſent aſſurés du genre de la maladie, ils couvroient ſucceſſivement preſque

tout le corps, de ventouſes, dans la plûpart des maladies.

Les Egyptiens ont conſervé cette méthode, & ils en retirent de grands avantages (*x*).

S'il faut avouer que les Méthodiques donnoient dans un excès, on doit convenir en même tems que les Modernes ſont tombés dans l'excès contraire. Il eſt ſurprenant qu'un remède ſi héroïque ſoit ſi négligé parmi nous. La cauſe de cette négligence procéde, ſans doute, de la délicateſſe des malades que les douleurs & les taillades ont revoltés; & les Médecins, par une complaiſance condamnable, ſe ſont accomodés à leurs deſirs. C'eſt ainſi qu'on a banni ſucceſſivement de la Pratique, ces médicamens violens, mais ſûrs dont les anciens ſe ſervoient avec tant de ſuccès.

Les ventouſes ont deux effets principaux bien connus; de relâcher & d'évacuer. Elles ont un avantage au-deſſus de la ſaignée, en ce que l'évacuation qu'elles produiſent, quoique conſidérable, n'affoiblit pas ſenſiblement. Elles conviennent donc dans la Pleuréſie,

---

(*x*) Profper. alp. de medic. Egypt.

lorſque la difficulté de reſpirer, la toux, la douleur, &c. exigeroient une ſaignée que la foibleſſe du pouls & l'affaiſſement du malade contre-indiquent. Nous les avons vus employer pluſieurs fois dans les cas que nous venons de déterminer, & toujours on s'eſt applaudi d'y avoir eu recours (z). Il eſt une remarque importante à faire, touchant leur application; c'eſt qu'il faut qu'elle ſoit voiſine de la partie qu'on ſe propoſe de dégorger. Autrement, on riſqueroit de n'en retirer aucun fruit, leur effet revulſif ne s'étendant pas bien loin.

Arétée conſeille, lorſque les forces ſe ſoutiennent, de couvrir les ſcarifications de ſel marin ou de nitre. Mais comme leur impreſſion auroit pû être trop vive, il veut qu'on les enveloppe dans un linge trempé dans l'huile : ayant en vue par là de mitiget leur action. Le lendemain, il fait appliquer une ſeconde ventouſe, qui, ſelon lui, eſt incomparablement plus efficace que la premiere. On pourroit tenter ce procédé :

(z) Cela eſt conforme aux paroles d'Arétée : *nam maximè perſpicuum eſt quod in lateris morbo vexatis, à cucurbitulâ percipitur adjumentum.*

il ne présente rien que de raisonnable.

Triller s'éleve fortement contre les émétiques dans le traitement de la Pleurésie. Sans doute que, dans celle qui est vraiment inflammatoire, il n'y aura aucun Médecin assez osé pour les donner. Mais, n'existe-t-il point des engorgemens du poumon, symptômatiques produits par les mauvais sucs que fournissent les premieres voies, ou par les vers ? une telle prétention seroit ridicule & contraire à l'observation. Ces sortes de Pleurésies secondaires sont les plus communes (&). C'est alors qu'il faut employer les émétiques, après avoir fait toutefois précéder une saignée ou même deux, si le sujet est pléthorique : leur effet est décisif. Le crachement de sang ne les contre-indique point ; au contraire, ils le font cesser, comme par miracle ; ce fait n'est guères conforme à la théorie courante : mais, qu'importe ? cela est, & cela suffit, pour confondre les raisonneurs.

En général, les purgatifs ne convien-

(&) V. Baillon passim, Baglivi, Appendix de Pleurit. Quercetan. Pharmac. Rivier. cent. 1, obs. 75. Bianchi, pag. 232. Schenkim, lib. 2. Verna de Pleurit. Sauvages, Nosologia meth. tom. 1.

nent point dans la maladie que nous traitons. Ce n'eſt pas que notre intention ſoit de les proſcrire abſolument: il eſt des circonſtances où ils peuvent être donnés avantageuſement. Hippocrate croyoit qu'ils étoient utiles dans la Pleuréſie, lorſque la douleur eſt au-deſſous du diaphragme *(a)*; & il donnoit, dans cette occaſion, de l'ellébore noir, ou du *peplium* mêlé avec du lazerpitium. Mais ici, comme dans toutes les maladies aiguës, il purgeoit moins en Hyver qu'en Eté; jamais dans la canicule; jamais les femmes enceintes. Galien craignoit encore plus les purgatifs, que le pere de la Médecine. Baillou, Fernel *(b)* Riviere, Baglivi, &c. purgeoient dans les maladies pectorales; mais ſeulement lorſque leur cauſe avoit ſon ſiège dans les inteſtins. Il eſt aiſé de voir que cela revient au ſentiment d'Hippocrate.

De ce qui vient d'être dit, il réſulte que les purgatifs ne ſont appropriés que dans le commencement ou à la fin des Pleuréſies. Qu'on juge après cela, ſi l'on doit adopter la pratique de ceux qui

---

(a) De victûs ration. in acutis.
(b) De Patholog.

purgent religieuſement de deux jours l'un, comme c'eſt aſſez l'uſage dans les Provinces Méridionales de la France. C'eſt encore un uſage général de terminer le traitement des maladies aiguës, par les purgatifs. Si j'en demande la raiſon à cette claſſe de Médecins que Gédéon Harvée appelle Stercorarii (*c*), ils me répondront que *l'excrétion abondante qu'ils procurent*, *en démontre aſſez l'utilité*, comme ſi l'on devoit préſumer que tout ce qui ſort, étoit contenu dans les inteſtins. Ce ſeroit bien mal connoître la vertu fondante des purgatifs. Mais, ſans nous arrêter davantage à cette queſtion qui nous éloigneroit trop de notre ſujet, nous nous contenterons de dire à ces Médecins, que les purgatifs ne doivent jamais être employés, tant que l'expectoration dure. Il eſt connu qu'ils la ſuppriment, & font périr les malades de ſuffocation. Nous en avons vu un exemple bien triſte, l'année derniere. La femme qui en fait le ſujet, étoit au quinzieme de ſa maladie; elle rendoit des crachats abondans & bien cuits; on lui adminiſtre une potion catharti-

(*c*) Schall. ars curand. per expect.

que

que qui les arrête. Dès ce moment, la poitrine se charge, la respiration s'embarrasse ; & elle meurt suffoquée, dans l'espace de trois jours.

Il ne manque pas de Praticiens qui ont vu la même chose. Zacutus Luzitanus rapporte une observation (*d*) où la purgation fut mortelle dans le jour même. Il y a quelque chose de plus surprenant ; un simple sédatif qu'on donne aujourd'hui avec tant de confiance, & dont l'action est incomparablement moins tumultueuse, que celle des cathartiques, un simple sédatif, dis-je, au rapport du même Auteur (*e*), donné à un Pleurétique, sur la fin de sa maladie, lui causa la mort, en supprimant les crachats. Nous répétons donc, avant de finir cet article (& l'on ne sauroit trop le répéter), qu'il ne faut purger dans la Pleurésie, qu'après que la crise par les crachats, est entierement finie. Ce précepte est général, & souffre trop peu d'exception.

Les lavemens sont fort recommandés par les Auteurs, & l'on ne peut dis-

(*d*) De Praxi med. admir. lib. 2.
(*e*) Id. lib. 1.

convenir qu'ils ne ſoient utiles, ſurtout dans le commencement de la Pleuréſie. Leur effet évident, eſt de vuider les inteſtins des matières excrémenteuſes qui les ſurchargent; on croit auſſi qu'en relâchant le ſyſtême méſenterique, ils y attirent une plus grande quantité de ſang, & procurent par-là une révulſion avantageuſe. Il eſt vraiſemblable encore qu'étant repompés en partie par les vaiſſeaux, abſorbans, ou les veines lactées, ils fourniſſent aux humeurs un véhicule qui les délaie. Mais, pour que cet effet fût moins équivoque, je voudrois qu'il entrât toujours dans leur compoſition, un corps ſavoneux, tel que le miel, le ſucre, les figues, &c. La raiſon de cela ſera expoſée un peu plus bas, lorſqu'il ſera queſtion des boiſſons.

Les lavemens ſont devenus d'un uſage, on ne peut pas plus étendu. Il n'eſt point de maladies aiguës dont ils ne faſſent une partie eſſentielle du traitement. Leur nombre n'eſt point limité. Je connois des Praticiens qui en font prendre une demi-douzaine par jour. La facilité de cette pratique; la perſuaſion où l'on eſt qu'ils ne ſauroient nuire,

peut-être même, l'espèce de volupté qu'éprouvent quelques personnes, en les prenant; toutes ces choses ont sans doute contribué à les rendre si familiers (*f*).

Mais, si de l'avis de tous les Praticiens, les lavemens peuvent avoir des suites fâcheuses, dans l'état de santé même; c'est bien pire dans la maladie dont il s'agit. On les a vus quelquefois troubler l'expectoration. Il est ordinaire qu'ils excitent des diarrhées : & l'on sait que, dans la Pleurésie, les diarrhées sont pernicieuses (*g*). Quelques exemples de diarrhées critiques n'infirment point cette assertion : celles ci arrivent

(*f*) La fureur des lavemens est devenue aujourd'hui une affaire de mode. Il n'est pas de femme du *BON TON*, qui n'en prenne chaque jour. Cet abus s'est glissé jusques parmi les hommes. Une raison de propreté mal entendue, est toute la réponse qu'ils donnent pour justifier cette conduite; mais qu'ils apprennent que cet usage abusif les rend plus sujets aux hémorroïdes; aux chûtes du fondement & à des dévoyemens d'autant plus fâcheux, que la perte du ressort des intestins ne laisse aucun espoir de guérison. Que les femmes apprennent aussi qu'elles deviendront par le même usage plus sujettes aux fleurs blanches, & enfin stériles Nous esperons que le Lecteur voudra bien nous pardonner cette remarque, quoique peu liée à notre objet, en faveur de son importance.

(*g*) Baglivi de Pleuritid.

toujours ſur la fin, & en même-tems que les crachats.

Il ne falloit qu'obſerver la nature, pour s'appercevoir de la néceſſité des boiſſons. La ſoif importune dont la plûpart des malades ſont tourmentés, y a fait recourir de tout tems : nous ne craignons pas de trop dire, en avançant qu'elles forment la branche principale de la curation. Combien de gens de la Campagne l'uſage ſeul de la tiſanne aqueuſe, n'a-t-il pas heureuſement délivrés de la Pleuréſie ?

Malgré ces heureux effets, nous ne ſommes point d'avis qu'on engorge les malades à tout propos ; leur ſoif doit marquer la quantité de boiſſon qu'ils doivent prendre. Mais la manière dont on la leur préſente eſt vicieuſe, & il eſt étonnant que les Médecins ne daignent pas y faire la moindre attention. C'eſt pourtant à ces objets minutieux en apparence, que tend ſouvent la guériſon des maladies. C'eſt ainſi, qu'au lieu de donner les boiſſons par grandes verrées, il feroit beaucoup mieux de rapprocher les diſtances, en diminuant les doſes. Par ce moyen, ces boiſſons paſſeroient plus aiſément dans

les ſecondes voies, & ſe mêleroient plus exactement avec les humeurs; tandis que par une méthode contraire, leur propre poids les entraîne, & elles cauſent ſouvent des dévoyemens. D'autres fois, elles reſtent ſur l'eſtomac, le diſtendent & donnent lieu à des nauſées & à des vomiſſemens qui déroutent les Médecins, en empêchant l'effet des remèdes: il ſuffit de diminuer les boiſſons, pour faire diſparoître ces accidens.

Il ſeroit dégoûtant de faire ici l'énumération des recettes dont les ouvrages des Médecins ſont remplis. Nous ſommes bien éloignés de les toutes approuver: les boiſſons qui ne ſont qu'aqueuſes, ne conviennent point; elles ne font que gliſſer ſur le ſang, & ſortent rapidement par les urines: ce qui eſt un mauvais ſigne, comme l'a fort bien remarqué Hippocrate: *urinæ tenues, aquoſæ, malum.* Il eſt bon de charger les tiſannes d'un ſavon naturel qui, en les rendant plus agréables, les diſpoſe à ſe combiner avec le ſang, & prévient efficacement la tendance naturelle que celui-ci a vers la putréfaction. C'eſt pour cette même raiſon que nous avons dit, en parlant des lavemens, qu'il ſeroit à

souhaiter qu'on y fît dissoudre un savon végétal.

Les meilleures tisannes que l'on puisse donner, sont celles d'orge miellées; celle qui se fait avec les fruits doux, tels que les pommes, les poires, &c. l'hydromel simple; & sur-tout l'oximel qui réunit à un degré éminent plusieurs vertus que tout le monde connoît.

L'expectoration est peut-être la crise la plus générale des maladies; mais il n'en est aucune où il soit plus essentiel de l'exciter ou de l'entretenir, que dans celles du thorax. Les anciens tournoient toutes leurs vues de ce côté. Hippocrate (*h*) dit que la Pleurésie est d'autant plus courte, que les crachats paroissent plutôt: *& vice versâ, si in pleuritide, si statim initio spûtum appareat, brevem fore denunciat; si verò posteriùs, longam.* Par une raison contraire, il porte un fâcheux prognostic des Pleurésies séches: *sicut pleuritides & sputi expertes, gravissimæ.* Arétée, Celse, Galien, Allexandre de Tralles, &c. ne pensent pas différemment. Sydenham s'est éloigné de l'avis

(*h*) Aphor. 12, lib. 1.

de ces grands Maîtres, d'après une théorie erronée. Il a regardé l'expectoration, comme une crise pleine de danger: *nimiùm periculosæ insuper res est aleæ.* La saignée lui paroissoit un secours bien plus sûr & plus efficace. Il croyoit, par ce moyen, se rendre maître de la matière morbifique. L'ouverture de la veine, dit-il, fait la fonction de la trachée-artère (*i*)

On ne reconnoît point ici l'Observateur judicieux. Si, après avoir employé les remèdes généraux, Sydenham avoit eu le courage d'être simple spectateur d'une Pleurésie, il auroit reconnu la fausseté des principes qu'il établit, & l'évidence de ceux qu'il condamne. Cette erreur mérite d'autant plus d'être relevée, que Sydenham est plus connu, & est entre les mains de tout le monde. Les jeunes Médecins accoutumés à recevoir, sans défiance, & même avec une sorte de respect, ce qui vient de lui, auroient pû, sans cet avertissement, adopter une méthode qui leur auroit fait commettre une infinité de fautes dans la pratique.

(*i*) Sect. 6, cap. 3.

Les crachats de la meilleure qualité, sont ceux qui portent avec eux, les trois conditions qu'exige Hippocrate, *album, leve & æquale.* Cependant les Praticiens ont remarqué qu'il est bon qu'ils aient une légere teinte jaune, sur-tout dans les commencemens ; quand on y appercevroit quelques filamens sanguins, pourvû qu'ils soient en petite quantité, on ne doit point s'en affliger : au contraire, c'est un signe favorable. Galien (*k*) a dit ; *moderatissimas esse pleuritides in quibus cruentum sputum expuitur.* Les Observateurs ont eu occasion de vérifier cette remarque. Il est inutile d'ajouter que les crachats sanguinolens, écumeux, verts, mêlangés, noirs, &c. sont d'un mauvais augure. Ces derniers sur-tout annoncent la mortification du poumon.

Les Béchiques conviennnent-ils dans le commencement de la Pleurésie ? A ne consulter que la pratique courante, cette question ne doit pas faire la matière d'un problème. On n'hésite pas ordinairement de les donner ; cependant des observations exactes & réflé-

(*k*) Epidem, lib.

chies ont appris à Triller & à Huxham, qu'ils étoient nuiſibles dans ce période. Ces deux Médecins ont vu que ces médicamens augmentoient l'inflammation, la toux, & fatiguoient le poumon, en pure perte. Pour en être convaincu, il ſuffit de faire attention à la marche de la Pleuréſie. Les crachats ne paroiſſent que vers le cinquième jour & même plus tard : il a fallu à la nature, ce tems, pour les préparer. Il eſt bien ſûr qu'ils ſont l'ouvrage d'une coction particulière peu développée, juſqu'à préſent ; il eſt donc clair qu'en donnant des béchiques, au commencement, on ſe propoſe de faire ſortir une matière qui n'exiſte point encore, & dont ils ne peuvent que troubler la ſéparation. Auſſi les deux Auteurs que nous venons de citer, ne conſeillent-ils les expectorans, que vers le cinquième jour. C'eſt le vœu de la nature : c'eſt aux Praticiens à s'y conformer.

La raiſon qui a fait rejetter à la plûpart des Auteurs, le ſentiment qui aſſigne la plêvre, pour ſiège de la Pleuréſie, c'eſt la difficulté d'expliquer le paſſage de cet infarctus dans les bronches ; quoique la ſimple connoiſſance

des faits, doive suffire au Médecin, il ne sera pas hors de propos de jetter un coup d'œil rapide sur les différentes hypothèses qui ont été enfantées à ce sujet.

La plus ancienne, & peut-être la plus raisonnable, est celle de Galien. Il croyoit que la matiere des crachats passoit à travers les membranes & le paranchime du poumon. Ce qui l'avoit autorisé à embrasser ce sentiment, c'est qu'il avoit observé dans une fracture simple, & sans lésion des tegumens, le sang transuder à travers le tissu de la peau qui a bien plus de densité que la plêvre. Il avoit vu aussi rendre par la bouche, des injections faites dans la poitrine. Ce dernier cas n'est pas rare. Tout le monde sait qu'Ambroise Paré s'étant servi dans une blessure de poitrine, d'une décoction amère qu'il injectoit dans cette cavité, fut fort étonné de voir qu'elle avoit communiqué son amertume au malade, quoique le poumon ne fut pas blessé (*l*). Diemebrock, dans une circonstance à peu-près

(*l*) V. Œuvres d'Ambroise Paré, Trait. des Plaies de Poitrin.

ſemblable, a fait la même remarque : il dit même qu'indépendamment de l'amertume dont ſon malade ſe plaignoit, la plus grande partie de l'injection ſortoit par les crachats Enfin, tant de Chirurgiens ont vérifié ce fait, qu'il ſeroit inutile d'accroître davantage le nombre des autorités. Il ſuffira, pour achever de rendre cette opinion vraiſemblable, d'ajouter que l'on obſerve ſouvent une croute purulente, ſur la ſurface des viſcères qui ont été enflammés.

Cette hypothèſe de Galien a eu la faveur pendant long-tems. Verna réfléchiſſant ſans doute ſur la ténacité des crachats, à regardé la tranſudation, comme une chimère. En conſéquence, il leur a cherché une autre voie : celle de la circulation étoit plus aiſée. Il leur a donc fait enfiler les veines interſcoſtales qui les portent dans le tronc de la veine azigos, d'où étant pris par la veine cave, ils ſont conduits au cœur, & de-là, aux poumons (*m*).

La troiſieme hypothèſe appartient à Lanciſi. C'eſt à proprement parler, une

(*m*) Verna de Pleuritid.

correction de celle de Verna. Comme lui, Lancisi a fait repomper les crachats par les veines intercostales; mais lorsqu'ils sont parvenus à la veine azigos, il leur a découvert une autre route. Ce sont de petits vaisseaux qui, de cette veine, pénétrent dans la trachée-artère, immédiatement avant sa division. Une expérience bien ingénieuse lui a dévoilé l'existence de ces vaisseaux. Il lia la veine cave au-dessus & au-dessous de l'endroit où la veine azigos va s'ouvrir; & après avoir vuidé le sang qu'elle contenoit, il injecta par une ouverture faite à la même veine azigos, de l'eau tiéde teinte en jaune. Dans l'instant, il eut la satisfaction de la voir sortir par la bouche & les narrines du Cadavre dont la tête étoit pendente.

Pour être plus sûr de son expérience, le même Auteur fendit longitudinalement la trachée-artère, sous le cartilage tyroide: & ayant fait une nouvelle injection, il vit transuder cette liqueur qui, en sortant, formoit de petites bulles d'air. Cette expérience séduisante d'abord, ne soutient pas un examen réfléchi: en effet les crachats sont bien éloignés d'avoir la ténuité de

la liqueur qu'il a employée. En ſecond lieu, ils doivent bien plutôt enfiler la veine cave, que des vaiſſeaux collatéraux dont la fineſſe échappe à la vue. Il n'eſt perſonne qui ne s'apperçoive que l'expérience de Lanciſi auroit manqué, s'il n'eût pris la précaution de faire une ligature à la veine cave; mais une telle ligature, ou du moins une conſtriction de quelques fibres orbiculaires de la veine cave, qui en ſuppléeroit l'effet, peut-elle exiſter dans le vivant? Cette valvule ſemi-lunaire qui ſe trouve à l'embouchure de la veine azigos, peut-elle la fermer en entier? la préſence d'un polipe, la ſtagnation du ſang dans la veine cave, &c. doivent-elles être regardées comme des cauſes ſuffiſantes? je le veux pour un moment; mais comment concevoir que ces vaiſſeaux puiſſent fournir une quantité auſſi conſidérable de crachats, que celle qu'on voit rendre aux Pleurétiques? de tout ceci, concluons qu'on abuſe quelquefois des expériences, pour les faire ſervir à étayer une idée heureuſe dont on ne veut pas faire le ſacrifice (*n*).

(*n*) Lanciſi, Diſſert. de Venâ ſine pari.

Le tiſſu cellulaire nous paroît l'organe le plus propre au tranſport de la matière des crachats. On ſçait que c'eſt par lui, que ſe font toutes les métaſtaſes. Pourquoi celle-ci ne ſeroit-elle pas ſon ouvrage ? il eſt étonnant qu'on ne l'ait pas plutôt imaginé. On ſe ſeroit épargné les tortures d'eſprit qu'entraîne infailliblement la combinaiſon d'un ſyſtême nouveau. La conjecture que nous propoſons ici, ſe change juſqu'en évidence, à la lecture de l'ouvrage que M. de Bordeu a publié ſur cette matière (*o*).

Le camphre n'eſt guères employé que dans la Pleuréſie épidémique & maligne. Baglivi s'en ſervoit dans cette circonſtance, avec un tel ſuccès, qu'il le regarde preſque comme un ſpécifique. Une heure après qu'il avoit fait prendre ce remède, il ordonnoit une taſſe de décoction pectorale, faite avec la racine d'impératoire, d'angélique, de tuſſilage, &c. Les vapeurs de vinaigre camphré, ſont auſſi très-avantageuſes. Huxham (*p*) s'eſt bien trouvé de leur uſage.

(*o*) Recherches ſur le tiſſu muqueux.
(*p*) Diſſert. déja citée.

On marie ordinairement le camphre avec le nitre. Cette combinaiſon eſt préférable au camphre ſeul ; elle aſſure ſon effet. Nous ſommes perſuadés que, dans la Pleuréſie ordinaire, on pourroit tirer un bon parti du camphre. Les obſervations de M. Pouteau, Chirurgien de Lion (*q*), ſemblent ne laiſſer aucun doute à cet égard. Cependant ce remède ne convient point à toutes ſortes de ſujets, comme quelques Auteurs ſe le ſont fauſſement perſuadé (*r*). Nous l'avons vu, dans un jeune homme, de 20 ans allumer une fièvre aſſez vive, & exciter un délire obſcur que la ceſſation de ſon uſage fit diſparoître.

Nous avons dit, en traitant des cauſes de la Pleuréſie, que nous parlerions du ſpécifique employé par les Américains contre cette maladie, lorſqu'elle eſt cauſée par la morſure du ſerpent à ſonnettes. Ce ſpécifique eſt le *ſeneka* ou *poligala* de Virginie. M. Tennent qui s'en eſt ſervi le premier dans la Pleuréſie ordinaire, rapporte qu'il guérit avec une ou deux ſaignées tout au plus ;

(*q*) Mélanges de Chirurg.
(*r*) Tralles, de Vict. camph. refrc.

ſouvent même, ſans aucune, les Pleuréſies & les Péripneumonies les mieux caractériſées (*s*).

Les eſſais qu'on a faits en France, du poligala, ont paru confirmer le rapport de M. Tennent. Nous ne connoiſſons aucun Médecin qui en ait obſervé les effets avec plus d'exactitude, que M. Bouvart (*t*). Il réſulte de ſes obſervations, que le poligala donné dans le commencement des Pleuréſies, après une ou deux ſaignées, eſt avantageux. Il provoque pluſieurs excrétions à la fois. La première priſe fait ordinairement vomir. Il purge très-bien, & rend l'expectoration abondante & facile. Sa qualité diurétique eſt telle, que les malades urinent copieuſement huit ou dix heures après l'avoir pris; & fort ſouvent, la nuit ſuivante.

M. Bouvart ne ſeroit pas éloigné, comme Tennent, qu'indépendemment de ſes effets ſenſibles, le *poligala* agit encore par une propriété ſpécifique. La Pleuréſie ſéche, eſt celle où il convient le mieux. Nous l'avons vu pluſieurs

(*s*) Eſſais ſur la Pleuréſ. en Anglois.
(*t*) Mém. de l'Acad. des Sciences, 1744.

fois

fois employé dans ce cas avec ſuccès. La vivacité de la douleur & l'intenſité de la fièvre, ne ſont point des ſignes qui le contre-indiquent. Il les fait bientôt ceſſer l'une & l'autre, par le moyen des crachats qu'il excite. La meilleure façon de faire prendre le poligala, c'eſt en décoction. On met une once de cette racine ſur une pinte d'eau que l'on fait réduire à moitié. On en donne deux ou trois cuillerées d'heure en heure. Si la décoction étoit plus chargée, on s'expoſeroit à cauſer aux malades, une chaleur brûlante, & une grande altération.

Il ne vaut rien pris en bol, ſa force ſe trouvant par-là trop concentrée, ne peut manquer de faire ſur la partie de l'eſtomac où elle s'applique, une très-vive impreſſion.

Au défaut du poligala de Virginie, on peut employer celui de France: il poſſède les mêmes vertus, mais à un degré bien plus foible (*u*). Nous n'ignorons pas que ce remède n'a pas réuſſi entre les mains de tous les Médecins qui l'ont éprouvé; mais quelques mal-

(*u*) Mém. de l'Acad. des Sciences, an. 1739.

heurs dûs ſouvent à l'inconduite des malades, ou à des circonſtances étrangères, doivent-ils faire abandonner un ſecours dont on peut tirer un parti ſi avantageux ?

Les flux d'urine ſont aſſez fréquents dans la Pleuréſie ; mais on ſçait qu'il ne faut y compter, que lorſque la couleur des urines eſt rougeâtre *ſubrubra*, & qu'elles commencent à dépoſer un ſédiment léger. Il nous ſeroit impoſſible de donner aucun précepte général ſur l'application des diurétiques. On doit ſur cela conſulter la nature. Si elle paroît tendre vers les reins, ce qu'on connoît par le pouls (*x*). C'eſt l'inſtant de les adminiſtrer. Dans toute autre occaſion, ils peuvent nuire.

Les ſudorifiques ſont dans le même cas. Ils ne conviennent jamais au commencement des maladies ſi on excepte quelquefois celles qui ſont épidémiques. La moiteur de la peau eſt le ſigne auquel on juge qu'on peut les donner. A ce ſigne, nous en joindrons un ſecond non moins certain, c'eſt le caractère du pouls propre à cette excrétion,

(*x*) V. les Recherches & l'Eſſai ſur le Pouls.

ſur quoi nous conſeillons de lire Solano, Nihel, MM. Bordeu & Fouquet.

Les médicamens externes ſont de la plus haute antiquité. La Médecine ne fut d'abord qu'une collection de divers topiques. Ce ne fut vraiſemblablement qu'après avoir éprouvé l'effet des remèdes ſur l'habitude du corps, que les hommes oſerent les prendre intérieurement : quoi qu'il en ſoit de cette opinion, il eſt toujours certain que les anciens en faiſoient un grand uſage. Leur théorie ſur les fluxions & les congeſtions devoit les conduire naturellement à cela.

Hippocrate employoit très-ſouvent les topiques, & de pluſieurs manières. C'étoit par eux qu'il débutoit dans le traitement des Pleuréſies. Il n'avoit recours à la ſaignée, que lorſque le point de côté avoit réſiſté à leur action. Parmi les topiques, il choiſiſſoit de préférence les fomentations humides ; tantôt il mettoit de l'eau chaude, dans un outre, dans une veſſie, ou même dans un vaiſſeau de cuivre ou de terre, & l'appliquoit ſur la partie malade; tantôt il ſe ſervoit d'une groſſe épon-

ge qu'il trempoit dans l'eau D'autres fois, il employoit de l'orge, de la sémence d'orobe, ou du son qu'il faisoit cuire avec quelque liqueur appropriée, ou macérer dans le vinaigre, & qu'il enfermoit ensuite dans un sac de toile.

Arétée conseille d'appliquer sur le côté, de la laine imprégnée de la vapeur du souffre. Il propose aussi d'autres topiques, mais dont il ne faudroit pas s'imaginer qu'il se servît sans choix, comme on le fait aujourd'hui.

Les Auteurs fourmillent de recettes touchant la composition des topiques. Il en est peu qui n'en aient de particulières qui, par leur excellence, doivent être préférées. Le plus simple & le meilleur, c'est l'huile d'amande douce. L'observation nous en a souvent démontré l'utilité & l'efficacité. Les cendres chaudes, délayées dans le vin, sont beaucoup recommandées.

Boërrhave faisoit un grand usage du liniment suivant.

℞. Sucre de Saturne ℥
Vinaigre simple ou de Rhue ℥
Huile de Roses ou de Lys ℥

Le tout appliqué le plus chaud possible. Son Disciple, M. Wanswieten,

nous apprend qu'il a souvent employé le ſavon de Veniſe, diſſout dans parties égales de lait & d'eau, ou dans une décoction émolliente. La proportion des ingrédiens, eſt d'une demie-once de ſavon ſur chaque livre de liquide; il trempoit dans cette diſſolution des flanelles qu'il appliquoit ſur l'endroit de la douleur, ayant mis par-deſſus, des briques chaudes, pour empêcher le reffroidiſſement. Cette précaution généralement négligée, eſt d'une néceſſité indiſpenſable, ſi l'on veut obtenir des fomentations l'effet qu'on en attend La principale vue dans laquelle on les emploie, c'eſt ſans doute, de relâcher : & perſonne n'ignore qu'elles deviennent toniques, en ſe refroidiſſant. La difficulté de les entretenir dans le même degré de chaleur, a fait que quelques perſonnes ont propoſé de le bannir de la Pratique Médecinale.

Nous ne croyons pas aujourdh'ui qu'on puiſſe abuſer des fomentations : & moins encore, que leur abus puiſſe avoir des ſuites fâcheuſes. Hippocrate ne penſoit pas ainſi. Si la douleur ne céde pas aux premières applications, il recom-

mande de s'en désister, de peur de sécher le poumon, & de hâter la suppuration (z).

La dissipation subite du point de côté, est un signe mortel, lorsqu'elle se trouve jointe avec l'affaissement du malade, la pâleur de son visage, la noirceur de sa langue, la foiblesse & l'intermittence du pouls: c'est une preuve qu'il y a gangrène. On ne doit même pas toujours se rassurer, lorsque le point de côté disparoît, quoique les autres signes soient bons. Il est à craindre que la Pleurésie ne dégénère pour lors en Péripneumonie (&). Les vésicatoires sont alors le meilleur remède qu'on puisse employer. C'est le plus efficace, dans les maladies inflammatoires. Baglivi, dans sa Dissertation (*a*), attribue la découverte des cantharides aux Arabes. Il est surprenant qu'un homme si versé dans la lecture des anciens, ait commis cette erreur. Hippocrate a dit quel-

---

(z) *Verùm si fomentis dolor non solvatur, non multo tempore calefacito: id enim pulmones exsiccat ac suppuratum creat. De morb. acut.* Vict. tex. 9

(&) Ballon, Epid. 1551.

(*a*) De usu & abus. vesic.

que chose de leur usage intérieur. Archigène est le premier qui les ait employées en topiques. *Nous nous servons*, dit il (*b*) *du cataplâme où entrent les cantharides, qui fait de grands effets. pourvû que les petits ulcères qu'il excite, restent long-tems ouverts. Mais il faut en même tems garantir la vessie par l'usage du lait, tant intérieurement, qu'extérieurement.*

Galien qui a vécu après Archigène, détaille les cas où les cantharides conviennent, avec la manière de s'en servir, & ne les exclud pas de l'usage interne. *On s'en sert*, dit-il, *intérieurement, pour faire uriner, en prenant les précautions nécessaires, soit à l'égard de la quantité, soit à l'égard de la manière de les préparer, pour empêcher qu'elles ne nuisent ailleurs.*

Cependant nous ne dissimulerons pas que de tout tems on ne les ait regardées comme une sorte de poison (*c*). Mais ce n'est pas de quoi il s'agit : notre objet se borne à parler de leur application extérieure. Rien n'est plus commun au-

(*b*) Ætii Tetrabibl.
(*c*) V. Meander. Dioscor. Scribon. larg. &c.

jourd'hui, que de les voir appliquer aux jambes dans les maladies aiguës; il ſemble qu'il n'y avoit plus qu'un pas à faire, pour les appliquer au côté, dans la Pleuréſie: les anciens nous en donnoient l'exemple (*d*).

Cependant ce ne fut que vers le milieu du ſiècle paſſé, qu'un Médecin oſa tenter le véſicatoire, dans une Pleuréſie qui avoit épuiſé toutes ſes reſſources, & qui fut guérie par ce ſeul moyen (*e*). Guidé, ſans doute, par cette obſervation. M. Pringle eut le courage d'imiter le Médecin dont nous venons de parler, & ſon ouvrage nous fait voir le ſuccès qu'il en a obtenu, & ceux que l'on doit s'en promettre: il emploie l'emplâtre véſicatoire, d'abord après la première ſaignée, & même avant, ſi le Chirurgien n'eſt pas préſent, pour la faire: & il a obſervé qu'il appaiſe bientôt la douleur, & les autres ſymptômes, qu'il excite l'expectoration, & diſpenſe de verſer du ſang.

M. Raimon, Médecin de Marſeille, publia en 1761, des obſervations qui confirment celles de M. Pringle. Ces

(*d*) Celſ. lib. 4, cap. 6.

(*e*) Manget. Biblioth. pract. art. de Pleuriſ

deux

deux Médecins n'ont pas cru que le tempérament des malades, quelque chaud qu'il pût être, contre-indiquât les véſicatoires. Les raiſonnemens ſubtils de Baglivi ne les ont pas effrayés. Sans nier que ce remède irrite, & que, par cette action, il ſemble nuiſible, nous penſons avec M. Raimond (*f*), que ſa vertu fondante eſt infiniment plus conſidérable; ainſi, ſon effet nuiſible étant retranché de l'heureux effet qu'il produit, la différence eſt en bien. Nous remarquerons que ſi l'on applique le véſicatoire après une ſeule ſaignée, ou même ſans l'avoir fait précéder, & qu'il diſſipe ſubitement les ſymptômes, il eſt prudent de r'ouvrir la veine, à moins qu'une ſueur abondante ne ſurvienne, après la ceſſation de la douleur; par la raiſon qu'il faut ſe défier de ces changemens bruſques qui arrivent dans les maladies, ſi ce n'eſt lorſqu'une excrétion les ſuit de près. Quand la douleur ſe porte d'un côté du thorax à l'autre, il faut la pourſuivre avec les véſicatoires : elle ne réſiſte pas à une ſeconde application.

(*f*) Obſ. ſur l'efficacit. des Véſ.

M. Pringle pense que le véſicatoire réuſſit mieux dans la Pleuréſie, que dans la Péripneumonie. Il paroît que cette opinion eſt une ſuite de celle que cet Auteur a adoptée ſur le ſiège reſpectif de ces deux maladies. Les Praticiens n'ont pas remarqué cette différence. Nous avons ſouvent vu employer le véſicatoire dans l'une & l'autre maladie : l'effet a toujours ſemblé le même, quand les autres circonſtances étoient à-peu près égales. Un Médecin m'écrivoit dernièrement, que s'étant trouvé pris d'une Péripneumonie grave, tous ſes Confrères avoient déſepéré de ſon ſalut, & qu'il ne le dût qu'à un large véſicatoire ſur la poitrine, qu'il s'opiniâtra à demander, contre l'avis de la plûpart.

Si les craintes des Théoriciens touchant le *ſtimulus* des cantharides, ſont peu fondées, celles que M. de Bordeu a fait naître, doivent toujours être préſentes à l'eſprit du Praticien.

Cet Obſervateur qui a ſi bien mérité de l'art de guérir, s'eſt apperçu que le véſicatoire avoit quelquefois attiré entre le poumon & la plèvre, une quantité conſidérable d'une mucoſité couenneuſe qui avoit cauſé vraiſemblablement la mort.

Comme le ſujet de ſon obſervation eſt un vieillard, on pourroit préſumer que ſes forces avoient été trop affoiblies, pour achever l'expulſion de cette matière; mais il parle d'un autre ſujet à qui le véſicatoire appliqué le troiſième jour, augmenta beaucoup la douleur, & n'empêcha pas la mort d'arriver le ſixième. *Il reſte donc à décider*, continue M. de Bordeu, *s'il n'y a point de circonſtances dans leſquelles l'action du véſicatoire qui porte au dehors, n'entraîne point ſur la ſurface extérieure du poumon, une mucoſité qui auroit dû pénétrer dans l'intérieur de ce viſcère; & tomber dans la trachée-artère* (g). Il eſt auſſi vraiſemblable que ces deux malades ne ſont morts, que parce que l'action du véſicatoire a été imparfaite: & que ce malheur ne ſeroit point arrivé, ſi la matière, trouvée entre la plèvre & les poumons, eût été attirée au dehors. Peut-être, afin de prévenir cet accident, ſuffiroit-il de charger l'emplâtre un peu plus qu'on ne fait; mais il faut eſpérer que M. de Bordeu qui nous a éclairé ſur ce danger, nous en donnera quel-

(g) Recherch. ſur le Tiſſ. muq. pag. 210.

que jour le préservatif. Au reste, on peut, en attendant, user de sa méthode. Il a coutume d'essayer d'abord le vésicatoire derrière l'oreille.

Tous les Auteurs de matière Médicinale, en traitant des cantharides, ne manquent pas d'avertir qu'elles portent singulièrement sur les voies urinaires. Il semble, à les entendre, que cet effet est commun. Nous ne l'avons observé qu'une seule fois. Mais, quand il le seroit autant que ces MM. le prétendent, il ne faut pas s'en embarrasser. Une pinte d'émulsion, ou *d'hydrogala*, le fait disparoître sans retour. On conseille encore de mêler le camphre avec les cantharides. S'il arrivoit que la douleur de côté résistât au vésicatoire, le cas seroit très-fâcheux ; je pourrois presque dire, mortel. Mais il y a un moyen méchanique de la diminuer. Il consiste à serrer le bas de la poitrine avec une serviette. La plèvre, pour lors, n'est point distendue, parce que les côtes restent immobiles ; & la respiration ne s'opère plus que par l'abaissement & l'élevation alternatives du diaphragme. De cette manière, on allége, à la vérité, la douleur ; mais la cause continue d'agir ;

les poumons ne pouvant plus prendre le degré de dilatation néceſſaire, s'engorgent promptement, & le malade périt bientôt.

Le régime eſt une choſe des plus importantes, dans les maladies : & il eſt fort ſingulier, que dans les Hôpitaux, on s'en repoſe entièrement ſur les lumières des Frères ou des Sœurs. Le nombre des rechûtes qu'on y voit arriver, devroit bien faire ouvrir les yeux ſur cet objet. Dans la Pleuréſie, la diète doit être ſtricte. De ſimples bouillons de veau, de poulet, auſquels on a ajouté quelques gouttes d'acide, du vinaigre ou de limon, &c. ſuffiſent ; en Été, ils doivent être proſcrits, à cauſe de leur propenſion à l'alkaleſcence. Les crêmes de ris, d'orge, d'avoine, de gruau, &c. ſont préférables.

Il n'en eſt pas de même dans les Pleuréſies malignes. La privation des alimens eſt auſſi dangereuſe que la maladie. On doit ſoutenir les malades. La nature a beſoin de forces. Il faut pour lors donner des analeptiques légers, tels que les bouillons à la viande, mais plus forts; les crêmes des corps farineux ci-deſſus, avec le ſucre & la canelle,

ou l'eau de fleur d'orange ; les gelées. Le vin eſt excellent, ſur-tout, pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés. On ſent bien qu'il ne faut rien outrer, & qu'on doit être plus modéré dans le commencement de la maladie, que vers l'état ou le déclin ; tems auquel les forces du malade ſont plus abattues. Il eſt eſſentiel de conſulter la façon de vivre habituelle & l'âge du malade ; on ſait qu'il eſt dangereux dans quelque maladie que ce puiſſe être, de ſévrer de vin un yvrogne, de tenir à la diète un gros mangeur, & que les enfans & les vieillards ſont plûtôt épuiſés que les adultes.

L'appartement des Pleurétiques doit être vaſte & ſpacieux : c'eſt un précepte de Celſe, tres-bien entendu ; l'air un peu humide, lorſqu'il y a une vraie inflammation. C'eſt pour cela que quelques Médecins ont conſeillé de faire tremper des branches de ſaule, dans des baquets pleins d'eau : il eſt important de n'allumer que peu de bougies ; la vapeur qui s'en échappe, détruit le reſſort de l'air, & le rend impropre à être reſpiré (*h*). On devroit ne laiſſer en-

(*h*) Hales Hemaſtatiq.

trer dans l'appartement du malade, que les personnes nécessaires ou intéressées à son service.

Rien de plus révoltant & de plus mal sain, que le concours de gens qui, sous le voile de l'humanité, viennent se repaître du plaisir affreux de voir souffrir ou expirer leur semblable.

Tout ce que nous venons de dire de la Pleurésie, doit être appliqué à la fluxion de poitrine. Ces deux maladies, comme il a été exposé ci-dessus, ont entr'elles un tel rapport, & sont si fréquemment compliquées, que le traitement qui leur convient, est exactement le même, à quelques nuances près.

DE LA PERIPNEUMONIE.

LA Péripneumonie est, selon Paul Eginette (*a*), Allexandre de Tralles (*b*) & Arétée (*c*), *une inflammation du poumon avec fièvre aiguë.*

Les Médecins modernes, & quelques anciens ont reconnu deux espèces

(*a*) De Morb. lib. III, cap. 7, Chart. tom. 7.
(*b*) Lib. 5, cap. 2
(*c*) De Caus. & sig. morb. acut. lib. 2.

de Péripneumonie. L'une, qu'ils ont appellée *vraie* ; & l'autre, *fausse*. Ces deux maladies sont très-souvent compliquées ; & l'on peut assurer que, sur vingt Péripneumonies, il y en a au moins les deux tiers qu'on pourroit appeller mixtes. Cependant, pour nous conformer à l'usage reçu, nous traiterons séparément de ces deux espèces de Péripneumonie.

DE LA PERIPNEUMONIE VRAIE.

LA Péripneumonie vraie est une inflammation du poumon, accompagnée de plus ou moins de difficulté de respirer, de beaucoup de chaleur, le plus souvent de crachement de sang; quelquefois aussi sans crachats. Le malade a le visage rouge, enflammé, la tête douloureuse, le pouls plein, élevé, assez mol.

Cette maladie a cela de particulier, que les malades souffrent peu, & ne ressentent de douleur, que lorsqu'elle est compliquée avec la Pleurésie : ce qui est très-commun, comme nous l'avons dit, en traitant de la Pleurésie (*d*).

(*d*) Celse a fait la même remarque, lorsqu'il dit ;

Le siège de la Péripneumonie est dans les vaisseaux artèriels du poumon, soit de l'artère pulmonaire, soit de l'artère bronchiale (*e*). Il seroit bien inutile, & peut-être puérile, de s'attacher à vouloir reconnoître lequel de ces deux vaisseaux est engorgé. Il est certain que l'embarras des uns entraîne bientôt l'engorgement des autres (même des lymphatiques), soit par la pression, soit par leurs anastomoses, qui ont été si bien démontrées par Ruisch (*f*).

Toutes les maladies ont plusieurs degrés d'intensité, qu'il est très-important de reconnoître, si l'on ne veut être exposé à commettre dans le traitement,

---

plùs inest periculi quàm doloris in peripneumoniâ, lib. 4, cap. 7.

(*e*) Boërrhave admet deux espèces de *vraie* Péripneumonie; l'une dépendante de l'engorgement de l'artère pulmonaire; l'autre, de l'artère bronchiale. N'est il pas étonnant qu'un homme si célèbre ait pû adhérer à une opinion si ridicule? La manie de raisonner séduit quelquefois les plus grands hommes. On veut & l'on croit tout expliquer; quand même cette distinction auroit de la réalité, le traitement seroit toujours le même. Il est facile de s'appercevoir que le systême de Boërrhave a été enfanté dans son cabinet. M. Wanswieten l'a adopté. Nous respectons les lumières de cet homme sçavant; mais on nous permettra de dire qu'en bien des cas, il a trop servilement suivi les idées de son maître.

(*f*) Thesaur. Anat.

des fautes qui deviendroient funestes aux malades. La Péripneumonie est peut-être une des maladies qui offrent le plus de variétés, soit dans la violence, soit dans le caractère.

Il y a des Péripneumonies qui ont un fonds de malignité qui se manifeste par la foiblesse du malade dont le teint est plombé, l'haleine puante & fœtide, les crachats noirâtres, le pouls petit & affaissé par la plus petite saignée. Les soubresauts, le délire obscur, l'assoupissement, les diarrhées de mauvaise qualité, l'aridité & la couleur noire de la langue, sont le plus souvent les symptômes des Péripneumonies épidémiques. Il n'est pas rare de voir survenir des dépôts critiques, en différentes parties du corps, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Le sang qu'on tire alors, est fleuri, dissous; il ne s'y forme point de couenne. Il est sans sérosité: ce qui est d'un mauvais présage, comme l'ont très-bien remarqué Baglivi, Lancisi; & d'après eux, Huxham (*g*) & Roupe (*h*).

Les Soldats & les Marins sont les plus

(*g*) De Pleuritid.
(*h*) De morbis navigantium.

ſujets à ces Péripneumonies malignes par les fatigues, les intempéries de l'air, l'inclémence des ſaiſons & la mauvaiſe qualité des alimens.

Mais il faut avouer que les cauſes de ces maladies nous ſont preſque toujours inconnues. On ſçait ſeulement qu'elles ſont plus communes dans les années de diſette, après des ſaiſons trop pluvieuſes ou trop chaudes. Sydenham, d'après Vanhelmont ſans doute (*i*), penſoit que cette malignité dépendoit de certaines *particules acres.* Mais, d'où provenoient ces particules acres? c'eſt ce qu'il ne dit pas; il eût été auſſi embarraſſé de prouver leur exiſtence, que leur nature. De pareils ſyſtêmes ne contentent guères un Médecin qui veut étudier, obſerver & guérir les maladies.

Revenons aux cauſes de la Péripneumonie vraie. Les changemens de ſaiſon, le grand froid, ſur tout, lui donnent le plus ſouvent naiſſance. La ſuppreſſion de la tranſpiration, qui en eſt la ſuite, donnent lieu à la pléthore; le ſang n'étant point dépouillé de ſes parties hétérogènes, devient viſqueux, ou quel-

(*i*) De Tuſſi & Petipneumon. epidem. 1675.

quefois trop fluide, suivant la nature des principes surabondans. Malheur à l'organe qui, dans ces cas, est le plus foible, & dont les fonctions sont les plus compliquées. Le poumon est de ce nombre; c'est aussi sur lui que les variations de l'air se font le plus sentir. Qui est-ce qui n'a pas remarqué les dangers d'un passage subit du chaud au froid; & des boissons à la glace, après s'être échauffé par un travail forcé ou par la course? nous n'insisterons pas davantage sur cette cause de la Péripneumonie vraie; il en a déja été fait mention à l'article de la Pleurésie.

La trop grande chaleur, raréfiant nos humeurs, & accélerant leur mouvement, peut être mise aussi au rang des causes de la maladie dont nous parlons. Les différentes exhalaisons & les brouillards portant dans le poumon des parties acres & caustiques, pourront produire le même effet. Les Chymistes qui, dans leurs travaux sont souvent exposés aux impressions dangereuses qui s'élevent de divers mêlanges, les Chymistes, dis-je, n'ont que trop souvent à gémir sur les suites de ces exhalaisons. On doit en dire autant de

tous les Ouvriers exposés aux émanations métalliques.

Les courses forcées, soit à pied, soit à cheval, en hyver sur-tout, accélerant la circulation & donnant trop d'action au poumon, ont fait périr un grand nombre de personnes, de Péripneumonie.

Les violentes passions de l'ame, l'abstinence forcée, & toutes les tristes suites de la misère, l'usage immodéré des liqueurs spiritueuses, la pléthore, la suppression des hémorroïdes qui avoient coutume de fluer, ou d'un écoulement habituel quel qu'il soit, sont autant de causes de la Péripneumonie.

La répercussion de quelque maladie cutanée, l'application imprudente des résolutifs, dans des cas de rhumatisme ou de goutte, peuvent aussi occasionner des métastases dangereuses sur le poumon.

Qu'on se rappelle enfin toutes les causes de la Pleurésie que nous croyons avoir suffisamment détaillées, & qu'on les applique au cas présent. Ces deux maladies qui sont de la même nature, partent souvent des mêmes causes, & ne différent peut-être que par leur siège.

La Péripneumonie eſt une maladie très-dangereuſe. On doit en rapprocher tous les ſymptômes, pour reconnoître ſon degré d'intenſité, aſſurer ſon diagnoſtic, porter un jugement ſain, & marcher d'un pas aſſûré, & de concert avec la nature.

Hippocrate (*k*) penſoit que lorſque la langue étoit blanche & ſèche, c'étoit un ſigne, que les deux lobes du poumon étoient enflammés, & que lorſque la langue n'étoit blanche que du côté droit, par exemple, le ſeul poumon droit étoit affecté.

C'eſt un bon ſigne, quand, dans les commencemens de la Péripneumonie, les crachats ſont de couleur jaunâtre, un peu teints de ſang; l'obſervation vérifie tous les jours ce fait. A meſure que la maladie parcourt ſes tems, l'expectoration doit devenir plus libre & plus abondante; les crachats doivent être plus épais, blanchâtres, reſſemblant à du bon pus. C'eſt une comparaiſon d'Hippocrate: & c'eſt ce qui annonce, pour parler le langage des anciens, que la coction ſe fait.

(*k*) Coact. Prænot.

Il n'en eſt pas de même, lorſque les malades ne crachent point ou qu'ils rendent abondament un ſang pûr, écumeux & fleuri : cela annonce que l'engorgement du poumon eſt extrême, & la rupture de quelque vaiſſeau conſidérable.

Les crachats de ſang noir & coagulé, dénotent un épanchement dans le poumon. Si ce ſang n'eſt promptement évacué par l'expectoration, il s'y corrompra, deviendra ſanieux, corroſif, & altèrera la ſubſtance de ce viſcère. En général, ces ſortes de crachats ſont de mauvais augure. Baglivi a remarqué qu'ils annonçoient la gangrène. Le même Auteur a auſſi obſervé que lorſque les Péripneumoniques & les Pleurétiques ne pouvoient ſe tenir couchés, c'étoit un ſigne mortel (*l*).

Huxham, Obſervateur exact, aſſûre (*m*) que les crachats clairs, & ceux qui ſont ſimplement jaunes, ſont auſſi dangereux. *Ils ſont accompagnés*, dit cet Auteur, *de beaucoup de difficulté d'expectorer, d'une toux sèche, violente ; ils*

(*l*) Prax. Med. lib. 1, cap 9, de Pleuritid.
(*m*) De la Pleuvro-PériPneumonie.

sont suivis d'hémophthisie, sur-tout si la langue est sèche, rouge, luisante & couverte de vessies livides.

Baglivi (*n*) nous apprend que, si la fièvre, la toux & les autres symptômes redoublent au cinquième jour, les malades périssent immanquablement.

Les déjections par les selles & le flux d'urine, soulagent: mais il ne faut pas que les premières soient trop abondantes & trop prématurées. Galien (*o*) dit qu'une diarrhée modérée qui survient dans les commencemens, peut être avantageuse; mais qu'elle est bien plus salutaire, lorsqu'elle ne paroît qu'après la coction.

On doit en général peu compter sur les diarrhées & le flux d'urine, ainsi que sur les sueurs qui arrivent dans les premiers jours des maladies aiguës. Ces évacuations ne sont souvent que symptômatiques & nuisibles: elles s'opposent aux efforts de la nature, en l'accablant (*p*).

Hippocrate nous avertit que les urines épaisses & cuites dans les commen-

(*n*) Prax. Med. lib. 1, cap. 13.
(*o*) In Comment.
(*p*) Passim in operib.

cemens, & qui deviennent ensuite limpides & crues, sont des signes de mort.

Les remèdes les mieux administrés, sont très-souvent insuffisans, & n'empêchent pas que la Péripneumonie ne se termine par suppuration. La toux sèche, l'insomnie, un délire léger, la difficulté de respirer, le manque d'appetit, la maigreur, la foiblesse, l'œdématie des extrêmités, les urines claires, limpides, les frissons irréguliers, la fièvre lente avec des redoublemens vers le soir, les sueurs nocturnes & partielles, la rougeur des jouës, l'excavation des yeux, la soif assez pressante, la chaleur & l'aridité de la peau & de la langue, une douleur fixe dans la poitrine; enfin, le manque de crachats, sont les signes qui annoncent la suppuration du poumon.

On lit dans Galien (*q*), que dans les malades qui ne crachent point avant le quatorzième jour, le poumon tombe en suppuration. Hippocrate paroît étendre ce terme plus loin (*r*): il dit qu'on doit demander aux malades, si

(*q*) Comment. in Aphor. sect. 5.
(*r*) De Morb. lib. 2, cap. 16.

les crachats ſont douceâtres ; que ſi cela eſt, c'eſt une marque de ſuppuration. La Péripneumonie eſt ſujette à récidive. Les poumons de ceux qui en ont eu pluſieurs, deviennent rougeâtres, & prennent la conſiſtance du foye, comme l'a obſervé Lælius *à fonte* ; Valſalva & Morgagni ont vérifié cette obſervation (*s*).

Aſſigner pour cauſe de la Péripneumonie vraie, l'inflammation du poumon, c'eſt aſſez dire que la ſaignée eſt le premier & le principal remède auquel on doit recourir : mais combien un Médecin ne doit-il pas être ſur ſes gardes, pour ne pas donner dans un excès qui n'eſt malheureuſement que trop commun : nous en avons fait ſentir tout le danger, en traitant de la Pleuréſie.

En général, on doit moins ſaigner les vieillards, les enfans & les femmes, que les adultes ; & parmi ces derniers, ceux qui ſont d'un tempérament ſec, ſupportent beaucoup mieux cette évacuation.

Le temps de placer les ſaignées, eſt le même que dans la Pleuréſie. C'eſt

(*s*) De ſedib. & cauſ. morb.

dans les trois ou quatre premiers jours ; on doit rarement passer le cinquième : c'est une loi que l'expérience nous impose. Nous ne dirons cependant pas qu'il ne puisse y avoir eu des occasions où la saignée a été suivie d'un heureux succès au septième, & même au huitième jour de la maladie : on en voit quelques exemples dans les fastes de la Médecine d'Hippocrate. Mais ces cas sont trop rares pour faire loi ; on ne peut que les citer en passant.

On débute, dans le traitement de la Péripneumonie, par une ou deux fortes saignées, dans l'espace de dix à douze heures ; on est quelquefois obligé de les rapprocher davantage. Arétée, & après lui, Huxham (*t*) ont conseillé de saigner des deux bras en même-tems, dans ces cas extrêmes où le malade est menacé de suffocation. La petitesse, qu'on observe alors dans le pouls, ne doit point en imposer aux jeunes Praticiens ; elle ne vient que de l'engorgement porté à un haut point ; on sent assez combien il est important de faire une large ouverture à la veine, sans qu'il soit

(*t*) De la Pleuvroéperipneum.

néceſſaire de répéter ce que nous avons dit à ce ſujet, à l'article de la Pleuréſie.

Après la première ſaignée, ſi la reſpiration n'eſt pas plus libre, ſi le pouls eſt toujours plein & élevé, ſi l'expectoration ne ſe fait pas, & que les crachats ſoient mêlés d'un ſang pûr, écumeux, on fait une troiſième & une quatrième ſaignée, dans le même intervalle de tems, enſorte que le malade ſoit ſaigné quatre fois dans les vingt-quatre heures (*u*). L'inſpection de la qualité du ſang eſt ici d'une grande conſéquence, pour guider le Médecin. L'expèrience a ſuffiſamment démontré que lorſque le ſang eſt couenneux, on doit en tirer davantage; que c'eſt un ſigne d'épaiſſiſſement & d'inflammation. On doit au contraire tirer du ſang *en petite quantité*, lorſque cette couenne eſt légére, peu épaiſſe, & qu'elle a peu de conſiſtence : cet état annonce la

(*u*) Nous ne prétendons point dire ici qu'on doive abſolument borner le nombre des Saignées à quatre; on ne peut donner ſur ce point, que des regles générales, le plus ſouvent cependant ce nombre doit ſuffire.

dissolution du sang, & que la maladie est d'un mauvais caractère.

Lorsqu'après les premières saignées, la respiration est moins laborieuse ; que le pouls commence à se développer, à être plus mol, & que les crachats paroissent, il est tems de s'arrêter : l'expectoration étant la principale voie par laquelle la maladie doit se terminer, il faut tourner ses vues de ce côté-là. Les boissons d'abord adoucissantes, délayantes & légéres données tiédes, le petit lait, une simple tisanne de chiendent ou d'eau d'orge : voilà ce qu'on peut donner de mieux.

On passe ensuite à des boissons un peu détersives, savonneuses, légerement diurétiques, l'hydromel, l'oxicrat auquel on ajoute un peu de miel ; l'infusion des plantes nitreuses, d'hyssope ou de lierre terrestre.

On doit donner peu à boire à chaque fois, pour ne point surcharger l'estomac ; on y revient plus souvent ; c'est une attention qu'on néglige trop. Les juleps rafraîchissans, acidules, tempérans, peuvent aussi trouver leur place.

Ce n'est qu'après que la grande inflammation est appaisée, qu'on doit

faire uſage des looch. Nous n'employons ordinairement que l'oximel ſcillitique, le kermès, le ſirop de vinaigre, le ſirop d'éréſimum. Nous banniſſons les huileux le blanc de Baleine, &c. *tanquàm cane pejùs & angue* : nous n'en avons jamais vu de bons effets. Les lavemens font auſſi des merveilles dans ces cas. On les donne dès le commencement de la maladie. Nous renvoyons nos Lecteurs à ce que nous avons dit à l'article de la Pleuréſie.

Les Émétiques ne trouvent aucune place dans cette eſpèce de Péripneumonie purement inflammatoire. Il n'eſt qu'un cas où ils peuvent être employés; ſi vers le neuvième ou le dixième jour, même plus tard, les crachats ſe ſuppriment par une cauſe quelconque, pluſieurs Praticiens en ont alors reconnu de bons effets, ainſi que des véſicatoires.

Les purgatifs ne doivent être donnés que ſur la fin de la maladie, & lorſque l'expectoration commence à ſe tarir. Il en a couté la vie à beaucoup de malades, pour avoir été purgés plutôt.

Les Auteurs ont apperçu une eſpèce de Péripneumonie qu'ils ont nommée Eréſipelateuſe, & qu'Huxham a ap-

pellée Catharrale (*x*). Nous avons eu occaſion de l'obſerver pluſieurs fois. Les crachats ſéreux, clairs, acres, la rougeur paſſagère des jouës, la toux fréquente, la langue ſèche la feront aiſément diſtinguer.

Dans celle-ci, les ſaignées ſont néceſſaires, pour prévenir l'engorgement & la rupture de quelques vaiſſeaux des poumons : une ou deux ſuffiſent ordinairement ; les boiſſons adouciſſantes, mucilagineuſes, pectorales, doivent être préférées.

Après les ſaignées, les émétiques peuvent être donnés, ſi la toux le permet, ſi le pouls s'amollit ; mais les véſicatoires ſont plus ſûrs. On paſſe enſuite aux légers diaphorétiques, tels que le poligala de Virginie, une légère teinture de ſerpentaire de Virginie ; l'infuſion de coquelicot, le lait coupé avec les deux tiers d'une infuſion de ſcorſonère, oude capillaire, & bien d'autres qu'on peut leur ſubſtituer. On ſe trouve bien de donner ſur le ſoir dix à douze grains de thériaque, pour calmer

(*x*) De la Pleuvro-Péripneum.

la toux, ou un léger calmant avec le ſirop de diacode de karabé.

Les Péripneumonies malignes en imposent ſouvent par la violence de leurs ſymptômes. Il ſeroit bien dangereux de multiplier les ſaignées; la plus légère ſuffit quelquefois, pour affaiſſer le malade, le pouls devient extraordinairement petit, tandis que les ſymptômes de la maladie augmentent. On peut y ſuppléer par des ventouſes ſcarifiées.

Les émétiques doivent être donnés du premier abord; l'hypecacuanha eſt auſſi efficace que dans la diſſenterie; on peut y ſubſtituer l'oximel ſcillitique & le tartre ſtibié, auſquels on revient pluſieurs fois, ſi le cas le requiert.

Les purgatifs ont eu de bons effets; mais en général, on doit peu les employer, quoique l'état des premières voies & les diarrhées paroiſſent l'exiger : nous en avons dit la raiſon en traitant de la Pleuréſie.

Les boiſſons qui conviennent ici, ſont les acidules, les légers diaphorétiques, l'oxicrat, l'hydromel, un tiers de vin ſur deux tiers d'eau : dans cette mixture, on écraſe une orange.

Si le pouls eſt foible & petit, que l'expectoration

l'expectoration ne ſoit point louable & abondante, les véſicatoires aux épaules, aux cuiſſes ou aux jambes ſont de vrais ſpécifiques, même dans les premiers tems. L'oximel ſcillitique, les ſirops de vinaigre, de tabac adoucis avec celui d'althéa, les ſirops aigrelets, le kermès, une légère infuſion de canelle ſont les ſeules choſes qu'on doit donner.

Si la maladie a un caractère de putridité très-marqué, on emploie avec ſuccès le quinquina, la ſerpentaire de Virginie, le camphre; le vin eſt peut-être ce qu'on peut donner de mieux.

Les dépôts critiques qui arrivent aſſez ſouvent dans les Péripneumonies malignes, ſont des efforts de la nature qu'on doit favoriſer, pourvû toutefois qu'ils ne ſe forment pas dans un organe eſſentiel à la vie. Dans tout autre cas, on doit ſeconder la nature, ouvrir ces dépôts de bonne heure par l'application de la pierre à cautère, ſans attendre la parfaite maturité.

Les lavemens ne doivent point être oubliés, mais il ne faut pas en abuſer; ils pourroient cauſer une diarrhée qui, en ſupprimant les crachats, deviendroit très-funeſte; c'eſt pour cette même raiſon,

qu'on ne doit purger les malades, que lorſqu'on ne craint plus d'arrêter cette excrétion.

Lorſque, par une cauſe quelconque, le malade a une rechûte, ce qui n'eſt pas rare dans la Péripneumonie, quoique la difficulté de reſpirer, & les autres accidens paroiſſent, on ne doit pas pour cela preſcrire toujours la ſaignée : il eſt peu de cas au contraire où elle puiſſe convenir. Si le malade a été épuiſé par la maladie précédente, les émétiques, les expectorans, & ſurtout les véſicatoires ſont les remèdes que tout bon Praticien préférera.

Nous avons dit que le rhumatiſme, la goutte & les maladies cutanées cauſoient la Péripneumonie; dans ces circonſtances, on doit toujours chercher à rappeller l'humeur morbifique à ſon ancien ſiège.

Les véſicatoires, les ſynapiſmes, les cataplâmes, les frictions ſèches rempliront cette indication. Les émétiques ne doivent pas être ménagés alors : ils évacuent, & pouſſent du centre à la circonférence. Les diaphorétiques, les ſudorifiques & les diurétiques doivent être donnés dès les commencemens.

Mais ſi, malgré ces remèdes, il n'é-

toit pas possible de détourner cette humeur ; qu'elle se fût fixée sur le poumon, & qu'elle y excitât des accidens graves, nous n'hésiterons pas de faire plusieurs applications de *moxa* entre les deux épaules. Les Partisans de la Médecine lubréfiante & adoucissante, crieront sans doute après nous ; mais nous osons rire de leurs clameurs : l'expérience est favorable à cette méthode ; c'est à son tribunal que nous les citons (*a*).

On doit consulter l'article de la Pleurésie, pour ce qui concerne le régime ; il doit être le même dans ces deux maladies. Nous rappellerons seulement en passant, combien il est dangereux de tenir les malades à la diette dans les Péripneumonies malignes ; on doit au contraire leur donner des analeptiques, des crêmes avec un peu de canelle, ou mieux encore, du vin.

De la fausse Peripneumonie.

La fausse Péripneumonie dépend d'une humeur pituiteuse & ténace qui s'est fixée sur le poumon.

(*a*) Je tiens cette méthode de M. Chevillon, Médecin & Chirurgien Major à la Guiane. Il m'a assu-

L'oppreſſion eſt très-grande, la reſpiration ſe fait avec bruit, comme ſi les malades avoient le râlement. La toux eſt fréquente, les crachats viſqueux; les friſſons & les envies de vomir ſe ſuccédent; le pouls eſt mol, lent & petit, en ſorte que les malades paroiſſent ſans fièvre: ce qui a quelquefois donné lieu à des mépriſes funeſtes.

C'eſt au commencement & ſur la fin de l'Hyver, après les ſaiſons pluvieuſes, les brouillards, & dans les tems de dégel, que la fauſſe Péripneumonie eſt la plus commune.

Les vieillards, les tempéramens mols & phlegmatiques, ceux qui habitent des païs humides & marécageux, comme la Hollande, &c. ſont le plus expoſés aux Péripneumonies.

Cette maladie n'eſt pas moins fâcheuſe que la vraie: elle exige de prompts remèdes. Il eſt queſtion de diviſer l'humeur qui embarraſſe le poumon, & de l'évacuer. C'eſt ici où les émétiques ont le plus grand ſuccès. Mais, comme nous l'avons déja dit, puiſqu'elle ſe

---

ſé avoir guéri par ce moyen deux malades qui paroiſſoient déſeſpérés.

trouve toujours plus ou moins compliquée de la vraie Péripneumonie, il eſt à propos de faire une ou deux ſaignées. Nous ſommes bien perſuadés cependant, qu'il eſt nombre de cas où les ſaignées ſont tout au moins inutiles; c'eſt à la ſagacité du Médecin à les diſcerner.

Après la ſaignée, on paſſe promptement aux émétiques qu'on réitére pluſieurs fois, ſelon le beſoin.

Les bouillons doivent être très-légers, inciſifs, un peu diaphorétiques & diurétiques.

L'oximel ſcillitique, le kermès, les véſicatoires, ſeront employés, ſelon la qualité & la quantité des crachats; s'ils ſont trop viſqueux & peu abondans, on ne peut rien employer de mieux. Les adouciſſans & les huileux ſont alors très-pernicieux.

Nous avons vu des Péripneumonies fauſſes ſurvenir après des diarrhées ſupprimées; les carthartico-émétiques donnés pluſieurs fois en lavement, ont toujours conduit ces maladies à une heureuſe terminaiſon.

Les nouvelles accouchées, par une ſuppreſſion des lochies, ſont quelque-

fois priſes d'une Péripneumonie laiteuſe, très fâcheuſe. Le traitement rafraîchiſſant que l'on n'emploie alors que trop ſouvent, eſt auſſi funeſte que les ſaignées.

On joint au traitement que nous avons preſcrit ci deſſus, les fomentations émollientes ſur le ventre, les lavemens de même nature; mais rien n'eſt plus efficace dans ce cas, que deux larges véſicatoires ſur les cuiſſes, ou à la poitrine; nous en avons vu des effets ſi prompts & ſi déciſifs, que nous ne ſaurions aſſez les recommander.

En liſant Sydenham & Wanſwieten ſur les maladies de Poitrine, nous n'avons pas été peu ſurpris de n'y pas trouver un ſeul mot ſur les émétiques. Nous oſons nous récrier à ce ſujet. L'autorité de ces hommes célèbres pourroit ſéduire les jeunes Praticiens. On doit les raſſurer ſur les *criſpations*, les *irritations* & les prétendues *ruptures des vaiſſeaux*. Les bons effets que les émétiques opérent, juſtifient notre conduite. Nous ne prétendons cependant pas qu'ils doivent être employés dans tous les cas indiſtinctement; mais nous ne craignons point d'aſſurer, après les meil-

leurs Praticiens de nos jours, qu'il en eſt peu où ils ne puiſſent être convenables: nous avons preſque dit, néceſſaires.

Le peu d'uſage que nous faiſons des purgatifs, trouvera ſans doute auſſi des Cenſeurs. Nous les renvoyons à l'expérience. Qu'ils ſuivent les Hôpitaux où l'on en fait un ſi grand uſage; ils y feront ſûrement témoins des accidens fâcheux que les purgatifs entraînent à leur ſuite. Les plus communs de ces accidens, ſont la ſuppreſſion des crachats & les diarrhées qui dérangent la nature & auſquels on ne remédie que difficilement. Ce n'eſt que ſur la fin de la maladie, qu'on doit uſer des purgatifs, comme nous l'avons déja dit: rarement peuvent-ils être utiles dans un autre tems.

DE LA PARAPHRÉNÉSIE.

LES anciens ne connoiſſoient point cette maladie, ſous le nom qu'elle porte aujourd'hui. Ils ne la diſtinguoient pas de la Phrénéſie. En liſant la deſcription qu'Hippocrate nous a laiſſée de celle-ci, on voit clairement qu'il a vou-

lu parler de l'inflammation du diaphragme (*a*). Paul d'Egine (*b*) & Allexandre de Tralles (*c*) admettoient deux espèces de Phrénésie : la *vraie* ou essentielle qui a son siège dans le cerveau, & la *fausse* ou symptômatique, causée par l'affection du diaphragme : cette dernière ne diffère pas de notre Paraphrénésie.

Les symptômes qui l'accompagnent, sont une fièvre des plus fortes, un pouls dur & concentré, une douleur insupportable qui s'étend depuis les fausses côtes jusqu'aux dernières vertèbres du dos. Les malades se plaignent d'une espèce de ceinture qui leur resserre le bas de la poitrine. Leur respiration est courte, convulsive, sanglotante. Ils éprouvent beaucoup de mal-aise & d'anxiété. Ils sont tourmentés par une toux sèche, par des hoquets & le délire. A chaque inspiration, la douleur augmente considérablement ; les efforts que font les malades, pour tousser ou pour vomir, pour aller à la selle, ou rendre leurs

---

(*a*) Lib. 3, cap. 9.
(*b*) Lib 3, cap. 6.
(*c*) Lib. 1, cap. 8.

trines, leur font jetter les hauts cris. Quelquefois la ſenſibilité eſt ſi exquiſe, qu'ils ne peuvent ſupporter le contact des couvertures. Les hypocondres ſont applatis, & ſemblent rentrer en dedans, ſur-tout celui qui répond au côté malade. Celſe avoit remarqué ce fait : *ſi ſeptum tranſverſum percuſſum eſt, præcordia ſurſùm trahuntur* (*d*).

On apperçoit ſur le viſage de ces malheureux attaqués de Paraphrénéſie, un air de contentement qui pourroit en impoſer d'abord. Ils rient, & c'eſt ce qu'on appelle *ris ſardonique.* Il diffère du ris ordinaire, en ce qu'il ne dépend pas de la volonté. On croit qu'il eſt produit par la convulſion du nerf diaphragmatique. Il n'eſt pas rare de rencontrer ce ſigne dans la Paraphrénéſie. Hippocrate ne l'a point omis (*e*).

Les Traités de Chirurgie nous apprennent que ceux qui ont le diaphragme bleſſé d'un coup d'épée, ou par un autre inſtrument, éprouvent aſſez

(*d*) Lib. 5, cap. 26.
(*e*) Epidem. lib. 5, text. 50.

ſouvent le ris ſardonique (*f*). On lit dans Pline (*g*) que les Gladiateurs à qui ce muſcle étoit offenſé, mouroient en riant. D'après ces faits, on feroit tenté de croire que le ris ſardonique eſt le caractère eſſentiel & inſéparable de la Paraphénéſie : quelques Médecins l'ont penſé; mais nous ne ſaurions admettre leur ſentiment, parce que ce ris n'eſt pas conſtant, & que d'ailleurs il eſt connu que certains poiſons très-cauſtiques ont la vertu, peu de temps après avoir été avalés, de mettre les muſcles de la face en convulſion, & d'imiter ainſi le ris ſardonique : telle eſt la plante que les Botaniſtes connoiſſent ſous le nom de *ranunculus paluſtris apii folio* (*h*).

La Paraphrénéſie, telle que nous venons d'en préſenter le tableau, eſt aſſez rare, malgré l'aſſertion de Boërrhave (*i*); & quoique Huxham (*k*) & de Haën (*l*) aient eu occaſion de l'ob-

(*f*) Wanſviet. Heiſter de Vuln. Thoracis, &c.
(*g*) Hiſt. Nat. lib. 2, cap. 37.
(*h*) Vepfer de Cicut. aquat. Geoffroi, Mat. Med.
(*i*) Aphor. de Cognoſ. & Cur. Morb. §. 908.
(*k*) De aëre, lib. 2.
(*l*) Rat. med., tom. 1, cap. 7.

ſerver. Il eſt bien plus ordinaire de la voir ſuccéder ou ſe compliquer avec la Pleuréſie ou la fluxion de Poitrine. On trouve dans le Journal de Médecine (*m*), la rélation d'une fièvre maligne putride qui regna à l'Iſle en Flandre, laquelle s'annonçoit par les ſymptômes de la Plevro-Péripneumonie & de la Paraphrénéſie. M. de Sauvages a vu à diverſes repriſes des Paraphrénéſies dans leſquelles le point de côté étoit le premier ſymptôme qui ſe montroit ; ceux que les Auteurs aſſignent, ne paroiſſoient qu'aux approches de la mort (*n*). Ce Profeſſeur ne fait aucune mention du ris ſardonique, ce qui prouve pour nous.

Il ne faut pas chercher ailleurs le ſiège de la Paraphrénéſie, que dans cette partie de la plèvre qui recouvre le diaphragme ; ou bien dans la ſubſtance même de ce muſcle. Le raiſonnement l'avoit fait conjecturer : & des diſſections multipliées, l'ont mis en évidence.

Il eſt connu que le diaphragme a

(*m*) Mois de Mai 1758.
(*n*) Noſolog. method. tom, 1. in-4°.

une influence marquée ſur les autres organes du corps : placé entre deux cavités principales, il participe de leur mouvement, comme il leur communique le ſien. Doit-on être ſurpris, après cela, que ſon département ſoit ſi étendu. Hippocrate en avoit quelque idée. La diviſion des maladies en ſupérieures & en inférieures, ſuivant qu'elles ſont au-deſſus ou au-deſſous du diaphragme, ſembleroit l'indiquer. Platon avoit placé le domicile de l'ame dans le diaphragme. Cela ne ſuffiroit-il pas, pour porter à croire que la léſion de ce muſcle peut ſeule entraîner les accidens graves que nous avons dit accompagner la Paraphrénéſie ?

Malgré ces conſidérations, quelques Auteurs, embarraſſés ſans doute, pour expliquer le délire, ont cru qu'il falloit ſuppoſer un engorgement inflammatoire, ou bien une métaſtaſe au cerveau. Cette ſuppoſition eſt gratuite, & nullement conforme aux ouvertures de Cadavres. On lit dans le *ſepulchretum* de Bonet (*a*), une obſervation où le cerveau ni ſes membranes n'étoient point viciés.

(*a*) Sect. 7, obſ. 15

Le ſiège qui vient d'être aſſigné à la Paraphrénéſie, n'eſt pas ſi conſtant, qu'il ne puiſſe bien varier. C'eſt ainſi que Blaſius l'a obſervé (*b*) à la partie convexe du foye qui étoit enflammée. Le diaphragme ne ſouffroit dans ce cas, que ſympatiquement.

Boërrhave & M. Wanſwieten diſent que la reſpiration s'opère dans la Paraphrénéſie, par la ſeule élévation des côtes: que le diaphragme n'y concourt point: ce qu'on connoît par l'immobilité du bas ventre. Ce ſigne, s'il étoit invariable, ſeroit le moins équivoque; mais heureuſement, on ne le rencontre, que dans le dernier période du mal: & l'on peut dire qu'il annonce toujours une mort prochaine. En effet, ſuivant le calcul de M. de Sauvages (*c*), il eſt évident que l'élevation des côtes ne donne preſque aucune amplitude au thorax, & qu'elle lui eſt fournie par l'abaiſſement du diaphragme. Si donc ce muſcle demeure immobile, les poumons ne s'épanouiſſant pas, la

(*b*) Obſ. Med. 2.
(*c*) Loc. cit. Theor. eluſſ. 5.

circulation s'interrompt, & les malades meurent très-vîte.

Hippocrate (*d*) & Galien (*e*) croyoient qu'il y avoit un délire continu dans la Paraphrénésie. Ce dernier a même avancé que le diaphragme étoit le seul organe capable de le produire.

L'observation de Fernel détruit bien victorieusement cette opinion. Cet Auteur a vu des inflammations au diaphragme, sans que le délire fût survenu (*f*). Willis a observé la même chose (*g*). Comme dans l'observation de Fernel & de Willis, il n'y avoit que la partie charnuë du diaphragme qui fût enflammée, on objectera peut-être que cela n'est pas surprenant, & qu'on auroit vu le sentiment des anciens se vérifier, si l'inflammation eût attaqué le centre tendineux. Ce raisonnement est bien imaginé; mais malheureusement il n'est pas vrai. Morgagni (*h*) a vu une inflammation très-caractérisée de ce même centre tendineux, qui ne fut suivie

---

(*d*) De morb. lib. 3, cap. 9.
(*e*) De locis affect. lib. 5, cap. 4.
(*f*) Patholog. lib. 5, cap. 11.
(*g*) Sepulchret. sect. 7.
(*h*) Loco totiès citat. de Paraphrenes.

que d'un délire obſcur, à peine ſenſible, lequel ne ſe manifeſta même que quelques inſtans avant la mort du malade.

L'inflammation du diaphragme ne marche guères ſans celle du péricarde. L'adhérence de celui-ci au premier, en eſt vraiſemblablement la cauſe. Comme il eſt eſſentiel de la connoître, pour établir un prognoſtic juſte ; nous allons rapporter les ſignes que les Auteurs propoſent.

Les uns (*i*) prétendent qu'il n'y a point de douleur ; d'autres ſoutiennent au contraire, qu'à la vérité cette douleur n'eſt point forte, mais qu'elle exiſte & eſt ſituée à la partie inférieure du ſternum. Les malades ſe plaignent d'une grande chaleur, d'une anxiété extrême ; les ſyncopes ne ſont pas rares : les palpitations encore moins. Il leur ſemble, diſent-ils, éprouver des tremblottemens du cœur. Le pouls eſt dur, inégal, intermittent.

Nous avons décrit la Paraphréneſie,

(*i*) Zacutus. Luſit. Praxi admir. obſ. 138. Verna Freind. Hiſt. Med. Le Cat. Mercure de Novembre 1753. Wanſwieten, tom. 3, pag. 79.

en suivant le sentiment le plus général ; mais nous ne devons pas passer sous silence qu'il a plu à quelques Auteurs, de s'en former une idée particulière. Suivant eux, la Paraphrénésie n'est point une maladie si grave. Ils n'ont entendu par ce mot, qu'un simple délire secondaire ou symptômatique. De ce nombre, est Sennert (*k*). Morgagni semble adhérer à cette opinion. Au reste, cette question a été traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition dans le Commerce littéraire de Nuremberg (*l*). Notre dessein n'est pas d'entrer dans le détail des raisonnemens apportés pour & contre : c'est une affaire de pure curiosité : ceux qui désireront en prendre une plus ample connoissance, peuvent consulter l'ouvrage que nous venons d'indiquer.

Dans la maladie dont il s'agit, le prognostic doit être plus fâcheux, que dans la Pleurésie ; sur-tout, si l'inflammation du péricarde s'y joint. Comme elle parcourt rapidement ses tems, la suppuration se forme avec la même

(*k*) Medec. pract. lib.
(*l*) An. 1736 & 1737.

promptitude,

promptitude, & l'on voit aſſez ordinairement ſurvenir un empième ou une hydropiſie purulente, ſuivant que le pus s'eſt fait jour dans l'une ou l'autre cavité. L'ulcère qui reſte, eſt très-difficile à cicatriſer, à cauſe du mouvement continuel du diaphragme. D'après cet expoſé, on doit voir combien il ſeroit dangereux ici de ſe repoſer ſur les reſſources de la nature. Il faut promptement avoir recours à l'Art. Les ſecours qu'il offre, ſont les mêmes que ceux de la Pleuréſie. Les ſaignées doivent être plus abondantes & plus rapprochées. Peut-être-même ſeroit-ce ici le cas de ſaigner juſqu'à la défaillance. Le tranſport de la matière morbifique ſur le poumon n'eſt point une révolution qu'on doive redouter: la Péripneumonie étant moins dangereuſe que la Paraphrénéſie, il eſt clair que cette métaſtaſe ne pourroit qu'être avantageuſe au malade.

On a ouvert avec un ſuccès marqué dans la Pleuréſie, une veine ſur le côté affecté. Ne pourroit-on pas préſumer avec quelque fondement, que cette méthode ſeroit très-utile dans ce cas? Les ſaignées locales diſſipent les inflamma-

ions, evec une promptitude surprenante; aussi étoient-elles très-usitées parmi les anciens. Pourquoi les a-t'on abandonnées? Ce n'est sûrement pas par défaut de succès, puisqu'on a vu, de nos jours, l'ouverture de la veine honteuse, réussir dans la chaude-pisse, au delà de toute espérance, entre les mains de ceux qui ont osé la tenter.

Les sangsues appliquées au scrobicule du cœur, ou autour des attaches du diaphragme, paroissent devoir faire du bien. Les ventouses peuvent leur être substituées avec avantage. J'ai oui dire qu'un pain tout chaud coupé par le milieu, & imbibé d'eau-de-vie, avoit beaucoup soulagé. Ce fait que je ne garantis pourtant pas, n'a rien qui répugne: les remèdes *des bonnes femmes*, tel que paroît celui-là, ne sont pas toujours à rejetter.

Après les évacuations sanguines, les lavemens sont les remèdes sur lesquels on doit le plus compter dans la Paraphrénésie: on sait qu'ils parviennent jusqu'à la grande courbure du colon qui est voisine du diaphragme. On peut donc les regarder en quelque sorte comme des topiques; mais ils produisent un

autre effet & plus connu & plus néceſſaire. Nous avons dit que les douleurs des Paraphrénétiques redoubloient dans les efforts qu'ils font en allant à la ſelle, les lavemens, en délayant les matières excrémenteuſes, facilitent la liberté du ventre, & préviennent par conſéquent ces efforts.

Les fomentations, les linimens & les emplâtres ſont ici d'un uſage très-limité : leur action ne peut guères parvenir à l'organe affecté.

On doit bien ſe garder de provoquer le vomiſſement dans la maladie dont nous parlons : la mort du malade pourroit être l'effet d'une pareille imprudence : ainſi, les émétiques doivent être abſolument proſcrits.

La boiſſon ſera donnée, *parcâ manu*. Il faut éviter de diſtendre l'eſtomac. Le diaphragme ne manqueroit pas de ſe reſſentir de cette diſtention. D'ailleurs, nous avons dit, en parlant de la Pleuréſie, que la trop grande quantité de tiſanne cauſoit quelquefois des vomiſſemens, & très-fréquemment des nauſées. Il y a encore une autre raiſon, pour ſe conduire de la ſorte ; c'eſt que, donnée à grandes verrées, elle

passe plus vîte & en plus grande quantité par les urines : & il est de la dernière importance, dans cette maladie, d'éviter qu'elles s'amassent : les malades éprouvant des douleurs aussi vives pour uriner, que lorsqu'ils se présentent à la garderobe.

Ce qui vient d'être dit, ne doit s'entendre que de la Paraphrénésie vraie, ou purement inflammatoire, lorsqu'elle se trouve compliquée avec quelque maladie dont elle est le symptôme : il ne faut avoir égard qu'à la maladie principale.

C'est ainsi que dans la fièvre putride maligne paraphrénétique qui regna à l'Isle, & dont nous avons déja parlé, M. Boucher, après les saignées nécessaires, se servit avec succès, d'un apozème fait avec la casse, la manne & le nitre aiguisé de quelques grains de tartre stibié. Les évacuations que ce purgatif doux produisoit, soulageoient beaucoup les malades.

Ce Médecin leur donnoit ensuite une potion absorbante avec la confection hyacinte, & les gouttes minérales anodynes d'Hoffman.

Le traitement étoit terminé par une

infusion aqueuse de Kinkina, de Serpentaire de Virginie, de Rue, de Scordium, & par un looch où il faisoit entrer du kermès minéral & de l'oximel scillitique. M. de Sauvages entremêloit les saignées avec les purgatifs : comme cette maladie étoit d'un très-mauvais caractère, il lui périt beaucoup de monde.

DE LA DOULEUR DE POITRINE.

On ne doit point être surpris que nous ayons fait un article séparé de la douleur de Poitrine. Les meilleurs Auteurs l'ont distinguée de la Pleurésie : & elle en différe réellement, parce que dans celle-ci il n'y a point de fièvre, & rarement de toux : symptômes qui sont essentiels à la Pleurésie.

Il est très-peu de maladies qui reconnoissent autant de causes, que celle dont nous parlons. Il seroit essentiel pour le traitement, d'avoir des signes qui fussent particuliers à chacune de ces causes; mais l'Art n'est point encore assez avancé. Heureusement celles qui nous sont inconnues, sont les plus rares : &

l'ouverture des Cadavres, a démontré que le plus souvent elles étoient au-dessus des efforts de la Médecine.

La ressemblance de la douleur de Poitrine avec la Pleurésie, aura, sans doute, fait penser que les causes qui les produisent, étoient les mêmes dans leur essence, & ne varioient que par leur degré d'intensité. Cela est vrai; il est de fait qu'il faut très-peu de chose pour faire dégénérer la simple douleur de Poitrine en Pleurésie.

La pléthore y donne lieu assez souvent. On peut la soupçonner, en faisant attention au genre de vie du malade que l'on traite; s'il est sédentaire, & toujours collé dans un fauteuil; s'il a bon appetit, & ne se sent point incommodé des alimens qu'il prend; si à cela se joint la suppression d'une évacuation sanguine, il ne reste aucun doute. Un seul excès dans le boire & le manger suffit pour causer la douleur de Poitrine. J'ai connu un jeune homme robuste & laborieux qui, s'étant trouvé à un repas de cérémonie, où il se remplit vraisemblablement plus qu'à son ordinaire, fut pris le lendemain d'un point de côté qui allarma sa famille. Comme il

n'y avoit point de fièvre, ni de toux, je crus pouvoir la rassurer. En effet, une saignée copieuse le guérit complettement.

La matière du rhumatisme, lorsqu'elle vient se fixer sur la Poitrine, y produit la maladie que nous traitons (*a*). L'Histoire de ce qui a précédé, éclaire bientôt le Médecin sur la nature du mal : & la couenne qui se forme sur le sang, acheve de le confirmer. D'ailleurs, il ne seroit pas bien dangereux de confondre cette espèce avec la précédente: la méthode curative est la même. La saignée même répétée est ici convenable.

Ce n'est pas que nous soyons Partisans de la Méthode de M. *Uffroi* Médecin, qui, dans le rhumatisme, faisoit saigner quinze ou dix-huit fois dans un jour. Les boissons font beaucoup de bien dans les douleurs de Poitrine; il importe peu quelles plantes on fasse infuser dedans, pourvu qu'elles soient chaudes. L'on sçait qu'elles n'agissent que par leur chaleur. Les embrocations

(*a*) Baillou, Epidem. lib. 1.

avec l'huile, les cataplâmes émolliens sont très-bons. Les frictions sèches doivent tenir un rang distingué. Elles désobstruent & resolvent efficacement l'embarras. Mais tous ces remèdes ont un effet trop lent dans quelques cas : je veux dire, lorsque la douleur est vive, & la respiration gênée jusqu'à un certain point. Une jeune fille ayant fait une demi-lieue dans un jour d'Automne, assez froid, fut attaquée en arrivant, d'une douleur de côté très-aiguë. Sa respiration étoit très-fréquente. Elle étoit accroupie & ne pouvoit prendre aucune autre situation. Son pouls petit & concentré n'avoit point augmenté en fréquence. Je lui fis appliquer sur le champ un large vésicatoire qui, dans trois heures, dissipa le point de côté. Les cantharides sont un remède salutaire en pareil cas. On les applique journellement à l'Hôpital de la Charité de Paris : & toujours avec un succès merveilleux.

L'usage des fruits & des légumes qui, dans la digestion, fournissent une grande quantité d'air, donnent une douleur de côté que les Auteurs ont appellée *venteuse*

teuse (*b*). Cette espèce n'est pas en général mauvaise. Elle prend subitement & avec vigueur ; mais heureusement, elle s'en retourne avec la même promptitude, qu'elle est venue. M. de Sauvages la nomme crampe du thorax (*c*). Cette comparaison est d'autant plus juste, que les anciens regardoient les vents comme la cause de la crampe. Le vulgaire a coutume d'atttibuer cette douleur à un air ramassé entre les muscles de la Poitrine. Cela peut être, mais rien jusqu'à présent ne nous a démontré l'existence de cette cause. Indépendemment du régime, ceux qui ont le plus de disposition à cette maladie, sont les mélancholiques, les hypocondriaques, les Gens de lettres, les Ecrivains, &c.

Baillou a remarqué que ceux qui font un grand usage d'eau froide, sont aussi très-exposés aux douleurs de Poitrine ; il ne faut cependant pas croire que l'eau, en passant dans l'œsophage, congéle le sang des artères intercostales : ce seroit avoir une très-fausse idée de la manière dont ce fluide agit. Son ac-

(*b*) Bianchi, Hist. Hepat. Baillou, Epidem.
(*c*)

tion ſe borne à produire dans les inteſtins, des ſpaſmes dont l'effet eſt d'iſoler une certaine quantité d'air qui, venant à ſe dilater, amène la maladie dont il s'agit.

Tout ce qui relâche eſt approprié dans cette occaſion. Les linges appliqués chaudement ſur le bas ventre, les bains tiédes, ou mieux encore ceux de vapeur. Les lavemens ſont ce qu'on peut donner de mieux. L'opium ne doit pas être oublié. S'il eſt un cas où il convienne, c'eſt principalement dans celui-ci; mais il faut le donner à plus forte doze, qu'on ne fait ordinairement. Nous ne craindrions pas d'en faire prendre deux & même trois grains d'emblée. Il réunit le double avantage de combattre en même-tems & la cauſe & l'effet; en ôtant la ſenſibilité aux fibres nerveuſes, il fait ceſſer la douleur; en emportant la criſpation ou le ſpaſme, il enleve la cauſe. Perſonne, je penſe, ne lui conteſtera cette double faculté: l'expérience de tous les ſiècles, l'a trop bien établie.

Le ſéjour de la bile dans l'eſtomac peut être rangé avec raiſon parmi les cauſes de cette maladie; on ne reſſent

pas ſeulement la douleur dans la région épigaſtrique : elle attaque indiſtinctement toutes les parties du thorax ; elle ceſſe par intervalles, mais c'eſt pour revenir bientôt après. Hippocrate a très-bien décrit cette eſpèce (*d*). Les malades ont perdu l'appetit ; la bouche eſt mauvaiſe ; ils éprouvent un mal-aiſe à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac. Quelques-uns ont l'hypocondre droit enflé ; & ſans douleur manifeſte.

Il faut bien ſe garder d'ouvrir la veine. On a remarqué que la ſaignée nuiſoit alors conſtamment. Un purgatif aſſez fort ſuffit pour l'ordinaire & opère la guériſon ; mais il faut avoir attention de le faire précéder & ſuivre d'une boiſſon acidulée, comme la limonade, l'eau de tamarin, &c.

La préſence des vers dans les enfans ſe couvre ſouvent des apparences du point de côté ; il eſt vrai qu'il n'eſt pas rare de les trouver attaqués de toux & de fièvre ; mais celle-ci n'eſt point inflammatoire, & n'exige pas la ſaignée. L'âge du ſujet, la démangeaiſon des narines, le goût aigre de la

(*d*) Coact. prænot. ſect. 3, verſ. 79.

bouche, les rougeurs paſſagères qui montent au viſage, les convulſions qui ſont familières aux enfans, la couleur griſe des excrémens qu'ils rendent : voilà quels ſont les ſignes qui annoncent les vers. Les cathartiques légers, les amers, le ſemen-contra, la coralline, le mercure doux, l'huile d'amandes douces, &c. ſont les ſeuls médicamens auxquels il faille avoir recours en pareil cas.

On a vu des véroles invétérées ſe fixer ſur le côté, & y cauſer des douleurs cruelles qui ne cédoient qu'aux frictions ou aux autres préparations mercurielles. On ſent bien qu'avant de donner ce remède, il faut être aſſuré qu'on ne s'eſt pas trompé ſur le principe du mal : la connoiſſance de la conduite que le malade a tenue par le paſſé, eſt très-utile, mais ne ſuffit pas. S'il y a d'autres ſignes évidens du vice vénérien, ou que l'on ait l'aveu du malade, il ne faut pas balancer à adminiſter le mercure.

On a dit que ce qui caractériſoit les douleurs vénériennes, étoit leur augmentation, pendant la nuit. Cela eſt faux. Outre que cette particularité eſt commune aux douleurs ſcorbutiques, il

y en a qui ont cédé à des remèdes inutiles contre la vérole. Riviére (*e*) parle d'une douleur vague du thorax, laquelle, après le premier sommeil, redoubloit avec tant de furie, que le malade ne pouvant trouver aucune situation commode dans le lit, étoit obligé de se lever. Ce Praticien conjectura qu'elle étoit produite par la saburre, & la guérit dans quinze jours par l'usage des purgatifs & de la décoction de squine.

Les mercuriaux ne suffisent pas toujours, pour emporter la douleur, quand elle dépendroit d'un vice vénérien. Il faut pour cela qu'il n'y ait aucun vice local. Si une côte est cassée, par exemple, il faut promptement recourir aux secours que fournit la Chirurgie : il est dangereux de temporiser. La carie fait des progrès rapides dans ces os qui sont presque tous spongieux ; on lui a vu ronger les côtes & leurs muscles, les vertèbres & la plèvre (*f*).

Ceux qui font des efforts violens ausquels ils ne sont pas accoutmés comme les Lutteurs & les Portefaix qu

(*e*) Obs. 8, cent. 2.
(*f*) Veziani de Parapleurit. cap. 3.

commencent leur carrière, sont sujets le lendemain à une douleur de Poitrine qui ne vient que de la distraction des muscles. Cette douleur augmente beaucoup par la pression extérieure. Les Auteurs proposent ici les remèdes généraux. Le mieux, à notre avis, est de n'en faire aucun: le repos seul guérira la maladie.

Les scorbutiques sont exposés à un point de côté, sans fièvre, accompagné d'une expectoration visqueuse (*g*). Le point n'est pas fixe; il change de place, & augmente par la toux; à mésure que le scorbut fait des progrès, ce point croît en intensité, & se porte plus particulièrement vers le sternum. La respiration est embarrassée, & la vie en danger. Bartholin (*h*) a observé que les vésicatoires ne conviennent pas dans cette espèce. Il conseille les sudorifiques, avec le vinaigre thériacal, la thériaque, l'esprit de mindererus; mais surtout, le vinaigre scillitique à la dose de deux drachmes répétées trois fois par jour: tous les soirs, il faisoit prendre un bol

(*g*) L'Ind. du Scorbut.
(*h*) De Medecin. Danorum.

fait avec ſix grains de camphre, & autant de nitre.

Les anévriſmes de l'aorte, de l'artère pulmonaire, ou des oreillettes, produiſent ſouvent des douleurs de Poitrine qu'il eſt important de ne pas confondre. Voici les ſignes qui peuvent faire ſoupçonner cette cauſe : un coup, une chûte, un effort qui auront précédé; une difficulté de reſpirer au moindre mouvement, un battement inſolite dans le thorax, des palpitations fréquentes, &c.

La palliation du mal eſt tout ce qu'on peut ſe propoſer alors : il n'y a point de cure radicale à attendre. Il faut ordonner au malade un grand repos de corps & d'eſprit, ne lui permettre que peu d'alimens, lui interdire l'uſage du vin & des liqueurs. On trouve dans les Auteurs, & ſur-tout dans Bonet, beaucoup d'autres cauſes de la douleur de Poitrine, que nous nous abſtenons de rapporter, parce qu'on ne les a reconues qu'à l'ouverture du Cadavre.



De l'Hydropisie de Poitrine.

On entend par Hydropiſie de Poitrine, un amas d'eau dans un côté, ou dans l'autre ſéparement ; ou dans tous les deux enſemble : Galien qui n'avoit vu cette maladie, qu'une ſeule fois, la regardoit comme très-rare : elle eſt cependant plus commune qu'on ne le croit communément.

L'Hydropiſie de Poitrine vient rarement, ſans avoir été précédée par quelque maladie chronique ou aiguë. Son diagnoſtic eſt très-incertain ; ſes ſymptômes ſont communs, à quelques nuances près, à l'Hydropiſie du péricarde, de la plèvre, du médiaſtin & à l'œdéme du poumon.

La toux ſèche, la difficulté de reſpirer qui augmente (*i*), la ſuppreſſion des

(*i*) Rivier. Praxi Med. lib. 7, cap. 5, & Charles de Poix, de morb. aſeroſ. colluv. art. de Hyd. pect. donnent pour ſigne pathognomique : que la difficulté de reſpirer augmente dans la nuit ; que les malades s'éveillent en ſurſaut, au moment qu'ils veulent ſe livrer au ſomeil, & que ce n'eſt qu'au retour du jour, qu'ils peuvent repoſer : nous avons eu occaſion de vérifier ce fait, ſur un jeune homme qui avoit tous les ſymptômes de l'Hydropiſie de Poitrine.

urines, la soif, la fièvre lente, l'œdématie des extrémités inférieures ; la gêne de la respiration, lorsque cette œdématie disparoît ; son rétablissement, lorsque les extrémités s'engorgent de nouveau ; la foiblesse de la voix, la gêne, la petitesse & la fréquence du pouls, les palpitations, un sentiment de pésanteur au bas de la Poitrine : voilà les signes sur lesquels on peut conjecturer qu'il y a du fluide épanché dans la Poitrine.

Willis (*k*), Fontanus (*l*), Buchenevus (*m*) & Morgagni (*n*) ont remarqué qu'il y avoit quelquefois œdématie & tumeur du côté affecté. Riviere (*o*) ajoute que dans l'Hydropisie de Poitrine, le scrotum s'enfle & se remplit avant l'abdomen & les jambes. Hoffman en rapporte une observation (*p*). L'engourdissement & l'œdématie de l'épaule & du bras, du côté affecté, est

(k) Pharmac. ration. cap. 17, pag. 2.
(*l*) Observ. Anatom. Medic. 30 & 38.
(*m*) Act. n. c. tom. 6, observ. 30.
(*n*) De sedibus & causis morb. lib. 2, de morb. Thorac.
(*o*) Hist. more. Uratislac. 1699, 1700. de Hydrop. pect. cap. 1. sect. 8.
(*p*) De Hydrop. observ. 7.

un ſymptôme aſſez commun. Il a été obſervé très-ſouvent par Morgagni (*q*) & Charles de Poix (*r*).

La toux eſt plus ou moins vive, ſelon la qualité & la quantité du liquide épanché. Morgagni fait cependant mention (*s*) d'Hydropiques qui n'avoient pas eu la moindre toux.

Les malades ſe tiennent ordinairement ſur leur ſéant, la tête panchée en avant; leur viſage eſt pâle, quelquefois bouffi; ils cherchent l'air frais, & ſe plaignent d'avoir les mains & les pieds brûlans. Quelques Médecins ont prétendu pouvoir reconnoître la fluctuation, en faiſant beaucoup agiter le malade; ils ont même voulu faire croire qu'ils entendoient le gargouillement des eaux, mais il n'eſt rien de plus incertain que ces aſſertions. Si les accidens que nous venons de détailler, n'ont point été précédés par une maladie inflammatoire, & que le malade n'éprouve point de friſſons irréguliers, il eſt à préſumer que l'épanchement eſt de ſéroſité.

(*q*) De ſed. & cauſ. morb. lib. 2. de morb pect.
(*r*) De Morb. à colluv-ſeroſ. cap. de Hydrop. Thorac.
(*s*) Loc. cit.

Ce n'eſt pas néanmoins que les inflammations de Poitrine ne ſoient quelquefois ſuivies d'Hydropiſie : on en trouve pluſieurs obſervations dans les Auteurs.

Si l'épanchement n'eſt que d'un côté de la Poitrine, c'eſt ſur le même côté que les malades ſe couchent, dit-on, communément. Mais ce ſigne n'eſt pas toujours pathogmonique; Morgagni rapporte plûſieurs exemples contraires à cette prétendue regle (*t*).

Lorſque les Hydropiques de Poitrine ſe couchent ſur le côté malade, les humeurs par leur propre poids ſe portent à l'extérieur, & forment une tumeur conſidérable, en avant, vers les mammelles; & en arrière, vers l'épine. Mais cette tumeur ne paſſe ni le ſternum, ni l'épine, qu'à la longue. Cette remarque eſt de l'Obſervateur auſſi judicieux qu'exact que nous avons déja cité pluſieurs fois (M. de Bordeu).

Les Hydropiques ſe plaignent le plus ſouvent d'une douleur à la partie moyenne de l'épine.

Le Méchaniſme de l'Hydropiſie n'eſt pas encore bien connu. Les uns préten-

---

(*t*) De ſed. & cauſ. morb. lib. 2, de morb. pect.

dent qu'elle vient de la rupture des vaiſſeaux lymphatiques ; d'autres, par la tranſudation. Louver, dans ſon Traité du cœur, rapporte qu'il a diſſéqué pluſieurs Brebis mortes d'Hydropiſie de poitrine & de bas ventre, qui avoient des veines lymphatiques aſſez pleines & aſſez groſſes, pour qu'il pût les ſuivre. Ceci ne favoriſe pas le ſentiment de ceux qui croient à la rupture des vaiſſeaux lymphatiques.

Les cauſes générales de l'Hydropiſie de poitrine, ſont 1°. les mêmes que celles des autres Hydropiſies. Le tempérament mol, humide, les ſaiſons pluvieuſes, les froids vifs, les fièvres intermittentes, les hémorragies, les diſſenteries, l'épuiſement, la vie ſédentaire (*u*), les mauvaiſes nourritures, les boiſſons trop abondantes, l'yvrognerie.

2°. La ſuppreſſion des fleurs blanches, des ſueurs habituelles, les maladies cutanées (*x*). Morgagni rapporte une obſervation d'une fille qui mourut d'hy-

---

(*u*) Bonnet rapporte une obſervation d'une Hydropiſie de Poitrine occaſionnée par le défaut d'exercice. Sepulchret. Anatom. lib. 2, ſect. 1, obſ. 76.

(*x*) Eod. loco cit. pag. 34.

dropisie de poitrine, pour avoir fait rentrer une galle.

3°. Tout ce qui peut rallentir le cours du sang. Louver (*y*) l'a démontré par ses expériences sur des animaux ausquels il faisoit lier des vaisseaux sanguins.

4°. Le scorbut cause aussi l'hydropisie par la désunion des principes du sang.

5°. Ceux dont les urines coulent peu, les vieillards, les hommes de haute stature, toutes choses égales d'ailleurs, sont, selon Frideric Hoffman, plus sujets à l'hydropisie (*a*).

Les causes particulières de l'Hydropisie, sont les maladies inflammatoires de la poitrine, les obstructions du poumon, les vices de conformation.

Hippocrate (*b*) a rangé parmi les causes les plus communes de l'Hydropisie de poitrine, les boissons froides prises quand on a bien chaud. Morgagni en rapporte plusieurs exemples (*c*).

(*y*) De Corde. cap. 2, pag. 123.

(*a*) Med. rat. systhem. tom. 4, part. 4, cap. 14, pag. 141.

(*b*) De morb. Vulgar.

(*c*) De sedib. & caus. morb. lib. 2, de morbis pect.

On trouve dans les Ephémérides d'Allemagne (*d*), une obſervation d'une Hydropiſie de Poitrine cauſée par des polypes dans les ventricules du cœur.

Lamotte (*e*) fait mention d'une jeune fille morte d'hydropiſie de poitrine. Les poumons étoient ſains : mais on trouva deux tumeurs groſſes comme des œufs de Pigeon, qui comprimoient la veine cave deſcendante.

Ruiſch (*f*) parle d'une hydropiſie de poitrine avec aſtme, difficulté de reſpirer, & défaillance, ſuivie d'un amaigriſſement inſenſible, & d'une ceſſation totale du pouls deux jours avant la mort du malade. Cette maladie avoit été occaſionnée par l'oſſification des valvules ſemi-lunaires du cœur, leſquelles formoient un obſtacle au paſſage du ſang.

On a trouvé (*g*) dans un homme mort d'hydropiſie de poitrine & du péricarde, le cœur flaſque & très-gros.

(*d*) Décemb. 2. an. 6, obſ. 232.

(*e*) Traité Complet. de Chirurg. tom. 2, pag. 186.

(*f*) Obſerv. 69.

(*g*) Miſcellan. Acad. Nat. C. Decemb. 3, an. 9, & 10, obſ. 89.

Les valvules des deux artères étoient ossifiées; il y avoit un polype considérable dans le ventricule gauche.

Hoffman rapporte (*h*) une observation d'hydropisie de poitrine causée par le froid & l'abus des liqueurs fortes. Lister a parlé d'une autre dans laquelle il y eut deux rechûtes, & qui reconnoissoit les mêmes causes (*i*).

Les tumeurs du mésentère ont aussi quelquefois causé l'hydropisie de poitrine (*k*).

La rupture du canal thorachique a donné lieu à une hydropisie chileuse qui, toute dangereuse qu'elle paroît, n'est cependant pas toujours mortelle. Willis (*l*) nous en a laissé une observation que sa singularité nous a engagé à rapporter.

Un jeune homme, livré à des exercices violens, s'apperçut que sa poitrine se remplissoit, en sorte que le poumon gauche lui sembloit plus gros & gêné; que son cœur paroissoit avoir changé de place & battre plus violemment.

(*h*) Tom. 3, de Hydrop. obs. 7.
(*i*) Exercit. med. de Hydrop.
(k) Bord. Recherch. sur le Tissu muqueux.
(*l*) Tom. 2, cap. 17, de Hydrop. pect. pag. 113.

Quelque tems après, il crut entendre un bruit qui imitoit assez celui d'un liquide qui découle, il le fit remarquer aux assistans qui furent étonnés comme lui d'un phénomène pareil. L'inquiétude qu'en eut le malade, ne fut pas de longue durée; comme il se portoit bien d'ailleurs, & qu'il avoit bon appetit, il n'y fit pas beaucoup d'attention.

La maladie fit cependant des progrès, de sorte qu'au moindre mouvement, le jeune homme sentoit la fluctuation. Willis & Louver conseillèrent la paracenthèse de la poitrine, par le moyen d'un cautère placé entre la sixième & la septième côte. Le surlendemain après la chûte de l'escharre, il sortit par l'ouverture, cinq à six onces de matière blanche chileuse assez épaisse; il en découla autant deux jours après. Cette humeur devint séreuse dans la suite. Le malade porta long-tems cette incommodité fistuleuse. Il se portoit bien, avoit bon visage, montoit à cheval, & ne faisoit usage d'autre remède, que d'une décoction vulnéraire.

Dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1700, M. Vernage parle d'une jeune fille, qui, à la suite d'un violent

lent effort, pour ſoulever un gros fardeau, étoit devenue hydropique : on lui fit pluſieurs fois la ponction ; il en ſortit une matière chileuſe qui reſſembloit par ſa couleur, par le goût & la conſiſtance qu'elle avoit, à du lait un peu ſalé. On voit un autre cas ſemblable, dans les mêmes Mémoires, année 1710. M. Mouro rapporte un exemple de cette nature (*m*). Celui qui en eſt le ſujet, mourut. On lui avoit tiré une grande quantité de matière chileuſe. A l'ouverture de ſon cadavre, on trouva le canal thorachique ouvert vers la troiſième & la quatrième vertèbre du dos.

Les remèdes qu'on emploie pour la cure de l'hydropiſie de poitrine, ſont les mêmes que pour les autres. Il faut procurer les évacuations des eaux épanchées, & empêcher qu'il ne s'en amaſſe de nouvelles.

Les diurétiques & les apéritifs ſont ceux qui réuſſiſſent le mieux (*n*); les

(*m*) Eſſais ſur l'Hydrop. pag. 36.

(*n*) Muſgrave a fait voir par ſes expériences, qu'i y a un rapport ſingulier entre la Poitrine & les Reins. Il a injecté de l'eau tiéde dans la Poitrine de pluſieurs Animaux ; ils éprouvoient tous les accidens de l'Hydropiſie qui ſe diſſipoient enſuite par un flux

nitreux, les préparations de ſcille ; le ſavon, la terre foliée de tartre, le benjoin, le camphre, le ſel ammoniac, l'arum, l'iris, les cendres de gênet, l'infuſion de genièvre, d'écorce de ſureau dans du vin blanc ; les ſucs des plantes, telles que le cerfeuil, l'ozeille, &c., l'eſprit de nître, le mars, les eaux minérales ferrugineuſes, & quantité d'autres qu'il eſt inutile de citer, & qui tous ſont également bons.

On doit varier l'uſage de ces remèdes. Les uns réuſſiſſent dans des cas ; tandis que dans d'autres, ils n'ont pas le moindre effet. C'eſt au Médecin, imbu de la matière médicale, à les employer à propos. On peut les ordonner d'une infinité de manières, mais on remarque que les formules les plus ſimples, ſont celles qui ont le plus d'efficacité.

Lorſque dans l'hydropiſie il y a un relâchement marqué, & qu'elle eſt la ſuite de la cachexie & de l'épaiſſiſſement : on met en uſage les corroborans, les ſtomachiques mariés aux remèdes ci-

---

d'urine. Tranſact. Philoſoph. abridq., tom. 3, pag. 78.

deſſus ; la rhubarbe, le quinquina, la gentiane, le cachou, l'écorce d'orange, le vin amer, &c.

Les émétiques (*o*) ſont d'un grand uſage dans la maladie dont nous traitons; ils réuſſiſſent toujours bien ; ils augmentent l'oſcillation des vaiſſeaux, & le mouvement des fluides qui en ſont plus attenués, & deviennent par-là plus capables d'être abſorbés.

Les purgatifs ſont auſſi néceſſaires : mais leur effet n'eſt pas auſſi marqué, que celui des émétiques. Leur uſage demande auſſi à être varié. On ſent bien que plus il y aura de relâchement, plus les purgatifs doivent être forts ; qu'au contraire, s'il y a de la roideur dans les fibres, on doit en choiſir de plus doux, & les employer de tems à autre, comme les émétiques.

Les minoratifs nuiroient plutôt dans ce cas, qu'ils ne feroient utiles, comme l'a fort bien remarqué Sydenham (*p*) ;

(*o*) On trouve un exemple d'une Hydropique guérie par l'uſage continué des émétiques, dans les Mem. de l'Académie des Sciences, ann. 1703, par M. Duverney.

(*p*) Sydenh. Op. cap. de Hyd.

cathartica quæ ſegniùs operantur, magis officiunt quàm proſunt.

Les ſudorifiques ont auſſi des ſuccès, mais on ne doit pas trop y compter. On ne doit les continuer, que lorſque la nature paroît ſe prêter à leur action.

Celſe (*q*) conſeille de mettre les malades dans du ſable chaud.

(*r*) Riviere a guéri un malade qui avoit en même tems une hydropiſie de poitrine & du bas ventre, en lui procurant des ſueurs abondantes, par le moyen d'une étuve préparée avec l'eſprit de vin, qu'il continua pendant vingt jours de ſuite. Il lui faiſoit prendre en même-tems une décoction de guayac & de ſalſepareille; il le purgeoit auſſi tous les quatre jours avec les hydragogues.

Il y a en Italie, près de Rome, une Grotte, appellée *la Grotte des Serpens*, d'où il s'exhale des vapeurs très-chaudes

(*q*) *Evocandus eſt ſudor, non per exercitium tantùm, ſed etiàm in arenâ calidâ, vel laconico vel clibano, ſimilibusque aliis. Maximè enim ſunt utiles, naturales vel ſiccæ ſudationes.* Celſ. lib. cap. 21, de Hydrop.

(*r*) Rivier. Obſ. cent. 4, obſ. 71.

qui ont guéri plusieurs Hydropiques qui s'y étoient exposés (*s*).

Les frictions séches, soit avec des brosses ou des étoffes rudes, & l'exercice, sont des moyens qu'il ne faut pas négliger, & qui contribueront beaucoup à l'action des remèdes.

M. Mouro (*t*) rapporte plusieurs observations d'hydropisies guéries par le vin d'antimoine qui procuroit des sueurs abondantes.

Les vésicatoires appliqués aux épaules & aux cuisses, sont très-recommandables dans l'hydropisie de poitrine. Ils n'ont point le même inconvenient, que dans l'ascite, qui est d'attirer très-souvent la gangrène.

Les sétons entre les côtes, nous paroissent devoir être suivis de bons effets: (*u*) l'application d'un cautère au bras ou à la jambe réussit aussi très-bien.

Quand on a envain employé les remèdes que nous avons prescrits (ce qui

---

(*s*) Miscell. nat curios. Décembr. 3, an. 4.

(*t*) Essai sur l'Hydrop.

(*u*) L'écorce de garou peut être substituée au cautère avec avantage. Il est des Chirurgiens qui la proscrivent, parce que, disent-ils, son application est trop douloureuse: c'est précisement par cette raison-là, que nous croyons devoir l'adopter.

n'arrive malheureusement que trop souvent), on a recours à la paracenthèse.

Nous ignorons pourquoi cette opération a trouvé des adversaires (x) Le peu de succès qu'elle a eu quelquefois, ne doit point lui être attribuée : & si elle ne réussit pas, c'est qu'on l'a fait trop tard. Ne pourroit-on pas en dire autant de plusieurs opérations de Chirurgie dont les succès ne sont pas constans, parce qu'on n'y a recours, que lorsque c'en est fait du malade ; & comme l'on dit, *ad extrema.*

Hippocrate & Galien parlent de cette opération. Ils avoient coutume, ainsi que beaucoup d'autres anciens Médecins, de ne tirer qu'une partie des eaux. Ils y revenoient le lendemain, quelquefois plus tard. Cette méthode n'a plus guères de Partisans parmi nous : on sait y suppléer par des compressions.

Nous pensons cependant que si l'hydropisie avoit gagné les deux côtés de la poitrine, il faudroit mettre un intervalle entre les deux paracenthèses : sans

---

(x) Lamotte est un de ceux qui s'élevent le plus contre la paracenthèse de la poitrine. Trait. Compl. de Chirurg, tom. 2.

quoi, le poumon qui se trouvoit comprimé par les eaux, étant livré tout à-coup à lui-même, & ayant été macéré, ne pourroit résister au sang qui y aborderoit : d'où il résulteroit des accidens fâcheux, peut-être même une mort très-prompte.

M. Morand (*y*) a donné une très-belle observation qui fait voir que, par cette opération, on peut conserver la vie à nombre de sujets, lorsqu'elle sera faite à tems. Ce Praticien conseille avec raison d'entretenir l'ouverture pendant un certain tems. Hippocrate (*z*) a remarqué que c'étoit un bon signe, si au cinquième jour, il s'établit à la place, une légère suppuration.

M. Duverney (*&*) rapporte un exemple de cette nature, non moins frappant. La femme qui fait le sujet de l'observation, avoit en même-tems une *ascite*. C'est par cette dernière que l'on commença : & quelques jours après, on évacua l'eau de la Poitrine. La malade fut parfaitement guérie.

(*y*) Mém. du l'Acad. de Chirurgie, tom. 2, *in*-4°.

(*z*) De Morb. lib. 11, cap. 24, Chart. tom. 7, pag. 576.

(*&*) Acad. Scienc. an. 1703.

Bianchi a auſſi pratiqué la même opération ſur un jeune homme (*a*).

M. de Senac plus connu encore par ſes Ouvrages, que par le Poſte éminent qu'il occupe, a fait pratiquer la paracenthèſe à la Poitrine, ſur pluſieurs malades, avec le ſuccès le plus complet, (*b*).

Les ſentimens ſont également partagés ſur la manière de faire cette opération. Les uns préférent le trois-cart ; d'autres, le biſtouri. Celui-ci nous paroît préférable, parce qu'il peut ſe faire que le poumon ſoit adhérent à la plèvre en quelque point : ſur-tout, ſi l'hydropiſie a été précédée d'une maladie inflammatoire de la Poitrine. Dans ce cas, on ne manqueroit pas, en ſe ſervant du trois-cart, de pénétrer dans la ſubſtance du poumon : & cet accident entraîneroit problablement la perte du malade.

On évitera de faire l'opération ſur l'endroit où le malade reſſentira de la douleur, parce que cette douleur annonce que l'inflammation a cauſé l'adhérence du poumon avec la plèvre, en ce point.

(*a*) Hiſtor. Hepat. tom. I.
(*b*) Trait. de la Struct. du cœur.

Quant

Quant au lieu où il faut pratiquer la paracenthèse, les sentimens ne sont pas réunis. En Angleterre, on l'a fait à la partie latérale & antérieure de la Poitrine (*c*). En France, nous la faisons le plus postérieurement qu'il est possible. Chacun des deux partis préconise sa méthode : nous devons cependant avouer que celle de Sharp a cet avantage, qu'on risque moins de trouver le poumon adhérent à la partie antérieure de la poitrine, qu'à la partie postérieure. C'est une observation que les ouvertures des Cadavres ont presque toujours confirmée. Au reste, comme notre objet n'est point ici d'entrer dans le détail des opérations Chirurgicales, nous laissons aux Praticiens instruits & prudens à prendre des deux partis, celui qu'ils jugeront le plus avantageux pour les malades confiés à leurs soins.

Après avoir évacué les eaux, on ne doit pas abandonner pour cela le malade, mais continuer l'usage des remèdes propres à l'hydropisie. Les stomachiques & les légers toniques, sont ceux sur lesquels on doit le plus insister, tels

(*c*) V. Sharp. Ttait. des opérat. pag. 254.

que le mars, les eaux minérales ferrugineuſes, les purgatifs amers. On entretiendra le cours des urines, & la liberté du ventre ; on établira un cautère, c'eſt un excellent prophylactique. Les frictions ſeront continuées, & l'exercice ſera augmenté, afin de ramener les humeurs du centre à la circonférence. Le régime eſt auſſi une partie très-eſſentielle du traitement. Il doit être approprié aux indications qu'on a à remplir. En général, les malades doivent boire peu. Le vin doit être donné en petite quantité d'abord ; on en augmentera la quantité, lorſqu'il s'agira de donner du ton aux ſolides après la paracenthèſe. Avant ce tems, on conſeille par préférence le vin blanc coupé avec une infuſion de baïes de genièvre ou des eaux minérales.

Hippocrate ordonnoit aux malades de cette eſpèce, un régime deſſéchant aſſaiſonné de choſes un peu âcres, pour faire couler les urines. On trouve dans l'Eſſai ſur l'Hydropiſie de Mouro, pluſieurs obſervations de perſonnes guéries par l'abſtinence de tout liquide. Il y a bien peu de malades qui veuillent ſe ſoumettre à ce régime. Il ne promet pas

autant de ſuccès, & n'eſt pas ſi indiſpenſablement néceſſaire dans l'hydropiſie de poitrine, que dans l'aſcite.

DE L'HYDROPISIE DE POITRINE ENKISTÉE.

Nous comprendrons dans la claſſe des Hydropiſies enkiſtées, les amas d'eau qui ſe font entre la plèvre & les côtes (*d*); dans le médiaſtin & dans le péricarde: Toutes ces maladies ſont très-difficiles à diſtinguer les unes des autres. Elles accompagnent ſouvent l'hydropiſie de poitrine, particulièrement celle du péricarde. Elles reconnoiſſent les mêmes cauſes; leurs ſymptômes, quand elles en ont, ſont à peu de choſe près les mêmes.

La Pleuréſie eſt la maladie qui le plus ſouvent eſt ſuivie d'épanchement entre les côtes & la plèvre. Cet amas eſt quelquefois aſſez conſidérable, pour gêner l'action du poumon. M. de Haller rapporte un exemple (*e*) où, à l'ouvertu-

(*d*) Il eſt bien rare que cette collection d'eau, ſoit dans un vrai Kiſte particulier. C'eſt donc aſſez improprement qu'on l'a appellée *Hydropiſie enkiſtée.*

(*e*) Opuſcula Patholog. obſ. 12.

re du Cadavre, l'on trouva une quantité d'eau verdâtre épanchée entre les muſcles & la plèvre, laquelle formoit un ſac qui rempliſſoit une grande partie de la cavité de la poitrine.

Les liquides ont quelquefois aſſez d'acreté, pour corroder les parties dans leſquelles ils ſont renfermés, & s'épancher dans la cavité de la poitrine, quelquefois même dans le bas-ventre. Le diaphragme fut trouvé percé par une humeur acre, renfermée dans un kiſte, entre la plèvre & les muſcles (*f*).

Il faut ſe rappeller la plûpart des ſignes de l'hydropiſie de poitrine, & les appliquer à l'hydropiſie enkiſtée. Mais ici, le ſentiment de douleur & de péſanteur qu'éprouve le malade, eſt plus fixe, & permanent; les tégumens ſont œdématiés, & cette œdématie gagne quelquefois tout le côté affecté. Si on appuye ſur ce même côté, le malade en ſouffre. En général les accidens ſont moins preſſans, à moins que la collection d'eau ne ſoit très-conſidérable; dans ce cas, il y a ſaillie très-apparente à l'extérieur.

(*f*) Act. Hafn. fol. 2. obſ. 16.

On doit essayer les remèdes internes prescrits pour l'hydropisie de poitrine ; les vésicatoires, & sur-tout les cautères à l'endroit de la douleur. Tous ces moyens ne réussissent cependant pas toujours, à beaucoup près ; on est souvent obligé d'en venir à la paracenthèse, dont on entretient l'ouverture, pendant quelque tems. Nous préférons encore, dans ce cas, le bistouri à tout autre instrument ; parce que, comme nous l'avons dit, le sentiment de douleur qu'éprouve le malade, peut être l'effet d'une adhérence du poumon à la plèvre.

Quelques Auteurs conseillent les injections un peu astringentes, pour faire contracter le kiste, ou afin d'y exciter une légère inflammation, pour en coller les parois. Nous adoptons cette méthode, lorsque nous avons des signes non équivoques, que les eaux ne sont point épanchées dans la cavité de la poitrine, mais qu'elles sont dans une poche particulière : hors ce cas, nous ne pensons pas qu'on doive la mettre en pratique.

DE L'HYDROPISIE DU MEDIASTIN.

TOUT le monde ſçait que le Médiaſtin eſt formé de deux portions de la plèvre, qui s'étant réunies aſſez étroitement entre les deux lobes du poumon, s'écartent enſuite, & vont s'attacher au ſternum & à l'épine, laiſſant poſtérieurement & antérieurement, un eſpace appellé *triangulaire*, dans lequel eſt une grande quantité de tiſſu cellulaire qui ſe détruit facilement par l'effort d'un liquide quelconque qui s'y épanche.

Nous n'avons pas pardevers nous, aucune hydropiſie du médiaſtin. Les exemples en ſont rares (*g*) : & ceux qui en ont parlé, ne nous en ont laiſſé aucun ſigne caractériſtique.

Nous rapporterons ſimplement ce qu'en a dit M. Mouro (*h*): » *l'eau* » *épanchée dans le tiſſu cellulaire du mé-* » *diaſtin*, dit cet Auteur, cauſe un ſen- » timent de mal-aiſe & de péſanteur » dans le milieu de la poitrine ; mais

(*g*) Mead. en rapporte un exemple. Monit. Med. cap. 8, Riviere. un autre, obſ. cent. 1.

(*h*) Eſſais ſur l'Hydrop.

» ſans aucune ſenſation qu'on puiſſe ap-
» peller du nom de douleur. Ce poids,
» la plûpart du tems, change de place,
» ſuivant la ſituation du corps. On le
» ſent près du diaphragme, quand on eſt
» debout; il eſt vers l'épine, quand on eſt
» couché ſur le dos. Il preſſe le devant
» de la poitrine, lorſqu'on eſt couché
» ſur le ventre; enfin, ſi l'on ſe couche
» ſur le côté, il ſe fait ſentir ſur le cô-
» té ſur lequel on eſt couché. La tra-
» chée-artère, l'œſophage & le péricar-
» de, continue cet Auteur, à cauſe de
» leur ſituation près du médiaſtin, doi-
» vent être gênés dans leurs fonctions».

M. Mouro ne penſe pas, à ce qu'il paroît, qu'il puiſſe ſe faire un épanchement dans l'un des eſpaces formés par le médiaſtin, ſans que l'autre ſoit affecté: ce qui eſt cependant très-poſſible, attendu que l'on voit des dépôts purulens qui n'occupent que l'eſpace triangulaire antérieur. Nous ne concevons pas comment ici tous les ſignes que M. Mouro rapporte, pourroient avoir lieu: le ſigne caractériſtique doit être une douleur fixe ſous le ſternum. Il a voulu ſans doute parler de ces cas où la grande quantité d'eau épanchée, a

désuni les deux lames de la plèvre, & des deux espaces n'en a fait qu'un.

M. Mouro ne dit point si c'est sur les malades qu'il a observé les symptômes que nous venons d'exposer d'après lui ; il ne donne point l'histoire des ouvertures des Cadavres. Au reste, on peut dire que si ces symptômes ne sont pas vrais, ils sont au moins vraisemblables, dans le sens toutefois que nous l'avons expliqué.

On emploie ici les mêmes remèdes, que dans l'hydropisie de poitrine. S'ils ne sont pas efficaces, on s'assure si le liquide épanché est dans l'espace triangulaire antérieur. Dans ce cas, on a recours à la Chirurgie ; c'est alors qu'on ne doit point hésiter de trépaner le sternum.

Ce moyen est le seul qu'on puisse employer pour tirer les eaux. M. de Lamartinière (*i*) a donné un Mémoire précieux, & qui ne laisse rien à désirer sur cette matière. Il fait voir, non par des raisonnemens, spécieux enfans de l'enthousiasme, mais par des faits, que cette opération faite à tems, a très-

(*i*) Mèm. de l'Acad. Roy. de Chir. tom. 4.

heureusement réussi, dans des abscès au médiastin; pourquoi n'en feroit-on pas usage, pour donner issue à des dépôts lymphatiques?

DE L'HYDROPISIE DU PÉRICARDE.

CETTE maladie est plus commune que celle dont nous venons de parler; mais rien de plus rare, que de la voir seule. Elle a été connue de tous les tems. Freind (*k*) prétend qu'Avenzoar est le premier qui l'ait observée; mais Galien (*l*) qui vivoit long-tems avant Avenzoar, en a parlé. Il explique la maniere dont elle se forme. Elle vient, selon lui, des hydatides qui s'élevent à la surface du cœur. Fabricius Hildanus (*m*) étoit si persuadé que c'étoit là la seule cause de l'hydropisie du péricarde, qu'il a donné à cette maladie le nom d'*hydrocardia*: voulant faire entendre par là, qu'elle dépend plus du cœur que du péricarde.

Nous serions fort embarrassés de don-

(k) Hist. Med.
(*l*) De loco affect. lib. 5, cap. 2, n°. 33.
(*m*) Cent. 1, obs. 43.

ner des signes pathognomoniques & particuliers à l'hydropisie du péricarde ; parce qu'elle ne marche presque jamais seule. Valsalva est un de ceux qui l'ont observée, sans qu'elle fût accompagnée d'aucune autre maladie : voici ce qu'il en dit : Le malade avoit, depuis quelques tems les pieds enflés ; il fut pris d'une fièvre assez légere ; sa respiration cependant s'embarrassa au point qu'il fut obligé de se tenir sur son séant ; il toussoit & rendoit des crachats pituiteux ; il étoit tourmenté d'une grande soif, & il mourut peu de tems après. On trouva le seul péricarde plein d'eau (*n*).

Graetzius (*o*) a donné sur cette maladie une dissertation dans laquelle il dit, qu'il n'est presque pas possible de la distinguer de l'hydropisie de poitrine. Il l'avoit cependant trouvée seule. Le péricarde contenoit une si grande quantité d'eau, qu'il remplissoit toute la cavité de la poitrine, *ut totum thoracis cavum repleret.* Telles sont ses expressions ; & pour tout signe particulier, il dit que

(*n*) Morgag. de sedib. & caus. morb. ep. 16, art. 21.

(*o*) Dissert. de Hydrop. Peric. Magdeburg.

le malade reſſentoit un poids au bas de la poitrine: tous les autres ſymptômes étoient communs à l'hydropiſie de cette cavité; ſi bien que tous les Médecins y furent trompés. Il eſt vraiſemblable que le malade de Graetzius n'auroit pas reſſenti ce poids dont il ſe plaignoit, ſi la quantité d'eau n'eût pas été ſi conſidérable, attendu que ce ſigne ne ſe montre pas toujours.

A ces deux obſervations nous en joindrons une dont nous venons tout récemment d'être témoins à l'Hôpital de la Charité de Paris. Celui qui en fait le ſujet étoit un jeune homme, qui à la ſuite d'une fièvre intermittente, fut attaqué d'une Hydropiſie aſcite, peu conſidérable. Il *végétoit* depuis quelque tems dans cet Hôpital, ſans que la maladie parût faire aucun progrès. Les extrémités inférieures étoient œdématiées, & toujours très-froides; le malade étoit pâle, ſans ſoif, ſes urines ne couloient point; la reſpiration étoit un peu gênée, & il avoit une petite toux qui lui faiſoit rendre quelques crachats. Il en étoit à ce point, lorſque les vents qui étoient au Sud paſſerent bruſquement au Nord-eſt. Ce changement ne ſe fit point impuné-

rient pour notre malade : la difficulté de respirer devint alors très-grande, le ventre augmenta en grosseur, le corps devint bouffi : malgré tous ces accidens, il ne se passoit rien de particulier du côté de la Poitrine, à la difficulté de respirer près, que l'on pouvoit attribuer à l'ascite. Il n'y avoit ni sentiment de pésanteur, ni palpitation : le malade restoit continuellement sur le dos.

Le pouls avoit toujours été si petit, qu'à peine pouvions-nous le sentir ; ma[is] il devint tout-à-coup imperceptible lorsque l'atmosphere changea ; ce qu[i] nous croyons être la cause de sa mo[rt] qui arriva quelques jours après.

A l'ouverture du cadavre, on trouv[a] de l'eau dans le ventre en assez grand[e] quantité : la Poitrine en contenoit peu ; mais le péricarde en renfermoit au moins deux pintes de Paris.

Nous rapporterons encore les signe[s] que le commun des Médecins dit annon cer l'Hydropisie du péricarde.

On ressent un poids, un resserrement particulier à la région du cœur : c'est même le symptôme le moins équivoque. La respiration est un peu gênée, le malade est le plus souvent tourmenté d'une

toux sèche, acre, & des palpitations; le mouvement du cœur devient irrégulier, le pouls inégal: outre cela le malade éprouve des ſyncopes précédées d'un ſentiment de ſuffocation: tous ces ſymptômes augmentent à meſure que le malade ſe meut. Barriere (*p*) qui a ouvert le cadavre de cinq perſonnes mortes d'Hydropiſie du péricarde, avoit obſervé la plûpart des ſignes que nous venons de détailler, mais il ne parle pas de la palpitation.

Les ſymptômes que Albertini décrit (*q*) n'ont rien de particulier.

Dramerbroek (*r*) aſſure qu'il n'a point remarqué de palpitation dans un Anglois dont le péricarde contenoit deux livres d'eau.

Charles Lepoix (*ſ*) donne pour ſigne de l'Hydropiſie du péricarde, la petiteſſe du pouls, la fièvre lente, les palpitations avec un ſentiment de ſuffocation du cœur dans un liquide, (*cum ſenſu cordis ſuffocationis in multo humido*) & la difficulté de reſpirer qui augmente au moindre mouvement. Le même Auteur rapporte

(*p*) Obſ. Anat.
(*q*) Coram Acad. Bonon, volum. 1, pag. 386.
(*r*) Anat. lib. 2, cap. 5.
(*ſ*) De morb. à ſeroſ. colluv. p. 170 & 171, obſ. 51.

à ce sujet, qu'il fit l'ouverture du cadavre du nommé Jacques Loret dans le péricarde duquel il avoit trouvé plusieurs livres d'eau.

A tous ces symptômes, M. de Senac (*t*) en a joint un qui paroît être le plus fréquent. On sent, dit cet Auteur, dans le tems de la palpitation, un mouvement ondulatoire entre la troisième, quatrième & cinquième côte. Ne seroit-ce pas ce que Galien auroit voulu exprimer, lorsqu'il dit que le cœur paroît se mouvoir dans un liquide, (*cum in humore cor ipsum moveatur* (*u*).

On trouve dans le sepulchretum de Bonet, & dans les actes de l'Académie des curieux de la nature (*x*) des observations qui confirment la remarque de Galien & de M. de Senac.

Malgré tous ces faits, on voit combien il est difficile de reconnoître l'Hydropisie du péricarde. La plus grande partie des symptômes rapportés plus haut, sont communs à d'autres maladies; & ceux qui paroissent caractériser plus

---

(*t*) Trait. de la struct. du cœur, liv. 4, chap. 2.
(*u*) De loc. affect.
(*x*) Tom. 1, obs. 170.

particuliérement celle que nous traitons ne ſont point conſtans.

L'Hydropiſie du péricarde eſt la plus fâcheuſe de toutes celles de la Poitrine : les remèdes internes n'y font rien, du moins nous n'avons juſqu'à préſent aucune obſervation qui en conſtate la guériſon.

On a bien ſenti que la ponction au péricarde, étoit le ſeul moyen curatif : mais peu de Chirurgiens ont eu le courage de la tenter. Quelqu'effrayante que ſoit cette opération, elle n'eſt cependant pas à rejetter.

Nous avons quelques obſervations d'ouvertures faites au péricarde, ſans que les malades en ſoient morts. On en trouve dans le Commerce littéraire de Nuremberg (*y*).

Galien en rapporte une : (*z*) le malade étoit jeune, il fut très-bien guéri.

Harvey nous en a conſervé une autre. C'étoit un jeune ſeigneur, qui après une chute, eut un dépôt près du ſternum : la plaie reſta fiſtuleuſe, le cœur reſta à découvert ; Harvey le toucha & il en

(y) Ann. 1734, hebd. 35, ſect. 4.

(z) Adminiſtrat. Anat. lib. 7, cap. 13, Chater, tom. 4, pag. 161.

voyoit distinctement tous les battemens. Ce jeune Seigneur vécut très-long-tems malgré cela : on faisoit tous les jours dans la plaie une injection pour enlever la matiere purulente, on la recouvroit ensuite avec une lame d'argent.

Boïle parle d'un Officier qui eut le péricarde percé d'un coup d'épée. La plaie resta fistuleuse ; cet Officier vécut très-long-tems, & parvint aux premiers grades militaires.

Les deux premières observations que nous avons rapportées, se trouvent consignées & très-bien détaillées dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie de Chirurgie. Au reste, l'Auteur n'en fait usage que pour prouver qu'on peut faire le trepan au sternum, & enlever, sans danger, une partie de cet os, quand la nécessité le demande.

Après ces faits, pourquoi ne tenterions-nous pas l'ouverture du Péricarde, lorsque nous aurons des signes assurés de l'existence de son hydropisie ? n'a-t'on pas autrefois regardé comme mortelles, deux opérations que (*a*) nous pratiquons aujourd'hui avec succès ?

(*a*) L'Opération Césarienne & la Taille.

DE L'ŒDÉME DU POUMON.

Les Auteurs en général ont confondu l'œdème du poumon avec l'hydropiſie de poitrine ; ou, pour mieux dire, ils ont négligé de reconnoître les ſignes diſtinctifs de ces deux maladies. Peut-être ont-ils cru que l'Art n'ayant point encore de caractère univoque de l'hydropiſie de poitrine, c'étoit peine perdue d'en chercher pour celle du poumon qui eſt bien moins connue. Une telle réponſe ne les excuſe point à nos yeux : ils doivent ſavoir que la Médecine eſt la fille du tems, & que les obſervations ont ſeules le pouvoir d'étendre ſon domaine.

Albertini (*b*) & Barrere (*c*) ont très-bien parlé de l'œdème du poumon. C'eſt après eux, que nous allons le décrire. Il s'annonce, comme l'hydropiſie de poitrine, par l'enflure des extremités, tant ſupérieures, qu'inférieures, & par

(*b*) Inſtitut. Bonon. tom. 1.
(*c*) Obſerv. Anat.

la difficulté de respirer. Mais ce qui le distingue de celle-ci : c'est que dans le commencement, & tandis que les pieds sont à peine œdématiés, la difficulté de respirer est plus grande.

Ce fait s'explique facilement. On conçoit sans peine que l'eau étant epanchée dans la poitrine, ne peut gêner la respiration, que lorsqu'elle y est en assez grande quantité ; au lieu qu'il en faut très-peu pour produire le même effet, lorsqu'elle est épanchée dans le poumon.

Dans l'hydropisie de poitrine, les malades se couchent, du moins dans le premier tems, du côté de l'épanchement. Ce léger avantage leur est refusé dans l'œdème du poumon. Ils sont obligés de se mettre sur leur séant, afin de pouvoir dormir (*d*). Ici, on n'entend jamais la fluctuation des liquides qui, selon quelques Auteurs, se fait appercevoir dans celle-là.

L'empâtement de la peau qui recouvre la cavité affectée, & qui a été regardée par quelques Auteurs, comme

(*d*) Mém. Acad. des Scienc. an. 1732.

le ſigne pathognomonique de l'épanchement (*e*), ne ſe rencontre jamais dans l'hydropiſie du poumon.

Si les reveils ſoudains qu'éprouvent ordinairement les hydropiques de poitrine, annonçoient invariablement cette maladie, comme l'avoit cru mal-à-propos, Charles Lepoix (*f*), on auroit là un nouveau moyen de diſtinguer cette hydropiſie de celle que nous traitons : ce ſymptôme n'accompagne point l'œdème du poumon. Les Auteurs n'en font aucune mention ; & il n'en eſt pas parlé dans l'obſervation intéreſſante que Mr. Malvet nous a laiſſée touchant l'œdème du poumon (*g*).

Simſon ſoupçonnoit que l'hydropiſie du poumon exiſtoit, d'après l'enflure du viſage & des malléoles ; mais ſur-tout, lorſqu'avec ces ſignes, le pouls ſe trouvoit petit & déprimé, au point qu'on pouvoit à peine le ſentir (*h*).

A tous les ſignes déja tracés, nous en joindrons un autre indiqué par Jean-

(*e*) River. Opera.
(*f*) De morb. à feroſâ colluv.
(*g*) Acad. des Scienc. ann. 1732.
(*h*) Eſſais & Obſ. de Méd. d'Edeimbourg, tom. 6.

Maurice Hofman (*i*). Cet Auteur dit que les malades se plaignent alors d'un sentiment de pésanteur, qui se prolonge depuis le côté jusqu'au bas de la poitrine, postérieurement, en passant par le milieu du thorax.

On pourroit établir deux espèces d'œdème du poumon. Celui dans lequel toute la surface extrême de ce viscère est bouffie uniformément, & qu'on peut comparer à *l'anasarque*; & celui où le liquide est renfermé dans des cavités particulières, qu'on appelle *hydatides*. Hippocrate a connu cette dernière espèce (*k*). Ce n'est pas qu'il l'eût trouvée sur des cadavres humains, puisqu'il n'en avoit point disséqué; mais l'ayant apperçue fréquemment sur divers animaux, il avoit conclu, par une analogie judicieuse, que les hommes y devoient être plus sujets encore que les animaux, puisque leur manière de vivre, est plus irrégulière. Au reste, c'est là tout ce qu'Hippocrate dit de cette maladie: il ne parle ni du diagnostic, ni de la méthode curative.

(*i*) Act. nat. cur. tom. 1, obs. 213.
(*k*) De intern. affect. cap. 24.

Rien n'eſt plus ordinaire que de trouver des hydatides dans les poumons des animaux, ſur-tout des Bœufs & du Cochon (*l*). On en a auſſi trouvé quelquefois dans celui des Moutons & des Brebis. Mais il eſt plus commun d'en rencontrer ſur le poumon des Cochons. Il ſemble que ces animaux y ſoient plus ſujets que les autres ; quelle en eſt la cauſe? nous l'ignorons abſolument. Ces hydatides deviennent quelquefois fort groſſes. Morgagni en a vu ſur un Cochon, une qui contenoit pluſieurs onces de liquide (*m*). Ceci infirme bien, pour le dire en paſſant, le ſentiment de ceux qui placent le ſiège des hydatides, dans les vaiſſeaux lymphatiques (*n*). En effet, il n'eſt guères poſſible de ſe perſuader que des vaiſſeaux auſſi délicats puiſſent ſouffrir une telle diſtenſion, ſans ſe crever.

L'œdème du poumon eſt ſouvent compliqué avec l'hydropiſie de poitrine. Il y a même bien des Auteurs qui penſent

(*l*) Sepulchret. Bonet. lib. 2, ſect. 1.
(*m*) Loc. cit. epiſtol. 26, art. 33.
(*n*) Nukius. Adenograph. Cur. Morand. Acad. des Scienc. ann. 1723.

que celle-ci ne vient que de la rupture des hydatides (*o*). Cette opinion ne sauroit se soutenir. Il y a tant des causes qui peuvent déterminer l'hydropisie de poitrine, qu'il y auroit de la folie à prétendre que les hydatides l'ont toujours précédée.

Quelquefois l'hydropisie du poumon est accompagnée de vessies venteuses. Barrère en a observé plusieurs (*p*), une entr'autres de la grosseur d'un œuf de poule. Ruisch (*q*) a trouvé un groupe de vésicules pleines d'air, dans les poumons de trois personnes différentes qui avoient été, pendant leur vie, sujettes à l'asthme. D'où il conclut que les hydatides sont une des causes de l'asthme, plus fréquente qu'on ne le croit communément.

Cette co-existence de vessies venteuses & aqueuses n'est pas rare dans les Chevaux. Elle leur donne, ce qu'on appelle *la pousse.*

On avoit conjecturé que ces vessies venteuses avoient leur siège dans l'extrê-

(*o*) Hild. Fabric. cent. 1, obs. 43.
(*p*) Observ. Anat.
(*q*) Obs. Anat.

mité des tuyaux bronchiques, dilatés outre mésure; mais l'expérience a fait voir qu'on s'est trompé, & que ces vésicules n'avoient aucune communication avec la trachée-artère. Reste à savoir, comment elles se forment. Est-ce un air en masse que le torrent de la circulation apporte au poumon; ou bien, est-ce un air fixe d'abord, développé ensuite, & rendu élastique par une putréfaction naissante? Ce méchanisme est couvert d'un voile que toutes nos recherches n'ont pu percer jusqu'à présent.

Les causes de l'hydropisie du poumon ne lui sont pas particulières. Elle reconnoît toutes celles qui peuvent la former dans les autres cavités. On doit seulement admettre ici, comme ailleurs, une idiosincrasie du poumon, spécifique & naturelle, quoiqu'inconnue, qui fait que la matière morbifique se porte plutôt sur cet organe, que sur tout autre également propre à la recevoir.

Nous avons dit, en parlant de la Pleurésie, que le danger d'une maladie quelconque étoit proportionné à la gravité des symptômes, & à l'importance de la partie affectée. L'œdème du poumon est le seul peut-être qui déroge au principe

général. Ici, quoique la difficulté de respirer soit plus considérable que dans l'hydropisie de poitrine, le prognostic néanmoins doit être plus favorable, & il y a plus d'espoir de guérison. Albertini (r) a observé ce fait. Il a vu plusieurs personnes qui, étant tombées dans des bouffissures générales, avec une difficulté de respirer très-pressante, avoient été pourtant guéries dans peu de jours, & à l'aide d'un petit nombre de remèdes. Ceux que cet Auteur conseille, sont les légers hydragogues, les diurétiques doux, les toniques. Les sudorifiques peuvent être employés, mais seulement lorsque la transpiration supprimée est la cause du mal, ou qu'il dépend de la rentrée de quelqu'humeur qui se portoit auparavant à la peau. Albertini s'est servi avec succès, d'une décoction de vipère, dans un œdème du poumon qui étoit la suite de la répercussion de plusieurs dartres.

Nous avons été témoins, il n'y a pas long-tems, d'un fait qui a beaucoup de ressemblance avec ceux d'Albertini. C

(r) Loc. supr. cit.

reçut à l'Hôpital de la Charité de Paris, un Postillon, qui, après une course forcée, étoit tombé dans une difficulté de respirer qui alloit jusqu'à la suffocation. Il étoit obligé de se tenir assis, & avoit les deux signes observés par Simson; le visage un peu enflé, ainsi que les extrémités inférieures; le pouls à peine sensible; on eût dit qu'il alloit expirer. Le Médecin éclairé qui est chargé du soin des malades de cet Hôpital, ne désespéra pas de ce Postillon. Il ordonna une potion cordiale diurétique faite avec de l'oximel scillitique, la gomme ammoniac & l'esprit volatil aromatique huileux. Cette potion soulagea singuliérement le malade, dans les premieres vingt-quatre heures, en lui faisant rendre une grande quantité d'urine. Elle fut continuée pendant quatre jours avec un succès complet; & le Postillon sortit bien guéri au bout d'une semaine.

On a proposé, dans la maladie dont nous parlons, les émétiques & les pectoraux, afin que dans les succussions que le poumon éprouve alors, les différens kistes dans lesquels l'eau est soutenue, puissent s'ouvrir dans la trachée-artère, & sortir par la voie des crachats. On ne

ſauroit diſſimuler qu'il n'y ait un peu de témérité dans cette conduite : 1°. Parce que les kiſtes peuvent crever en dehors, auſſi bien qu'en dedans, & alors tout l'effet des remèdes propoſés ſeroit de faire changer l'œdème du poumon en hydropiſie de poitrine. 2°. Parce que ſi l'ouverture eſt trop grande, & qu'elle verſe dans les bronches une quantité trop conſidérable de liquide, les malades courent riſque d'être ſuffoqués.

Malgré ces inconvéniens, nous ne croyons pas qu'il faille tout-à-fait proſcrire ces remèdes ; donnés avec précaution, ils peuvent être utiles ; & l'art ne manque pas d'obſervations qui prouvent qu'ils ont réuſſi dans un cas ſemblable à celui-ci, je veux dire dans la vomique.

Le kermès minéral eſt excellent ; ſon action, ſans être tumultueuſe, eſt aſſez forte pour opérer l'effet qu'on ſe propoſe ; c'eſt-à-dire, d'atténuer les humeurs, & de les rendre propres à être repompées par les pores abſorbans, ou à ſortir par l'expectoration: il faut le donner à la doſe d'un grain de quatre en quatre heures ; c'eſt la meilleure façon dans le cas préſent.

On a beaucoup recommandé les vé-

ficatoires aux jambes. Il ne faut pas craindre qu'ils y attirent la gangrène ; quand on les applique à bonne heure, les parties conservent encore toute leur action tonique.

Le mercure doux a très-bien réussi entre les mains du docteur Simson. C'est avec ce remède, qu'il a guéri une femme dont la respiration étoit si embarassée, qu'on eût dit qu'elle alloit expirer à chaque instant (*s*).

On sent bien que ce n'est pas ici le cas de la paracenthèse. Cette opération ne pourroit devenir avantageuse, qu'autant qu'on feroit à la membrane externe du poumon une incision, par le moyen de laquelle le liquide pût se verser dans la cavité de la poitrine : encore même ne feroit-on guères avancé si l'œdème du poumon étoit hydatideux ; car on sait que ces hydatides n'ont aucune communication entr'elles.

(*s*) Essais de Méd. d'Edimb. tom. 6.



DE LA VOMIQUE DU POUMON.

ON entend par *vomique*, un amas de pus qui ſe fait dans le poumon. On pourroit en établir de deux ſortes. L'une enkiſtée, & l'autre qui ne l'eſt pas : la premiere ſe forme ſans cauſe manifeſte, & le plus ſouvent, ſans que la ſanté du ſujet en ſoit altérée. (*a*) Le pus étant contenu dans un kiſte, il ne peut s'en faire aucune réſorption : voilà pourquoi cette vomique eſt ſans fièvre.

Il y a cependant des vomiques vraies qui ſont accompagnées de quelques ſymptômes, comme la toux, une légere difficulté de reſpirer, l'haleine puante, le crachement de ſang, quelquefois même il y a fièvre. Fernel (*b*) a obſervé pluſieurs fois ces ſymptômes. Nous y joindrons les

(*a*) Nous en rapporterons un exemple aſſez ſingulier. Le fait s'eſt paſſé il y a quelques années, dans un des principaux Hôpitaux du Royaume. Le Médecin avoit preſcrit un émétique à un ſoldat : la Religieuſe qui avoit été chargée du ſoin de le lui faire prendre, ſe trompa & le donna à ſon voiſin. Le remède faiſoit déja ſon effet, lorſque celui-ci rendit une très grande quantité de pus dont il faillit à être ſuffoqué. Cet homme ne s'étoit jamais plaint de la poitrine : il guérit parfaitement.

(*b*) Patholog.

ſignes que Baglivi (*c*) nous donne de cette maladie : il les a tirés de Foreſtus. *Si quis tuſſiendo, alba quædam veluti granula excreaverit, & grana illa compreſſa digitis ſommoperè fœteant, vomicam pectoris latentem certò denunciant, præſertim ſi alia quæque aderint ſigna. Hi ruptâ vomicâ ut plurimùm de repentè moriuntur.* Tulpius (*d*) dit que les Hollandois ſont aſſez ſujets à la vomique; il attribue cela à leur façon de vivre & à l'air épais qu'ils reſpirent. Le plus ſouvent, ajoute cet auteur, il n'y a aucun ſigne; quelquefois les malades ont une toux d'abord sèche, enſuite humide, accompagnée de difficulté de reſpirer & d'amaigriſſement, juſqu'à ce que la vomique venant à crever, la plûpart ſont ſuffoqués. Il rapporte à ce ſujet l'hiſtoire d'un Sénateur qui avoit depuis quelques jours une fièvre continue : il rendit inopinément une grande quantité de pus, & mourut deux jours après.

Nous joindrons ici une obſervation qui confirme aſſez bien celles de Fernel : elle nous a été communiquée par M. Chevillon qui a déja été cité.

(*c*) Bagliv. opera.
(*d*) Tulp. lib. II, cap. 10 pag. 114.

M. De... avoit une ozéne qui le rendoit insupportable à lui-même,& à tous ceux qui l'approchoient. Il voulut, à quelque prix que ce fût, qu'on le débarassât de cette *vilaine* maladie. Vainement lui représenta-t-on le danger qu'il y avoit de faire disparoître ces sortes d'ulceres, toutes les représentations furent inutiles. On se rendit enfin à ses instances. Les remèdes internes furent d'abord employés; on passa ensuite aux topiques. (*e*) On parvint après bien du tems à le guérir. Je ne sai, ajoute M. Chevillon, par quelle raison on négligea les cautères, pour suppléer, en quelque sorte à l'évacuation que l'ulcère procuroit. Le malade, [c'est toujours M. Chevillon qui parle] parut jouir assez long-tems de la meilleure santé; mais ce calme n'eut que peu de durée. Il commença à cracher un peu de sang fleuri, & à avoir une petite toux, avec une légere pésanteur sur la poitrine. Les Médecins furent appellés de nouveau; ils soupçonnerent que c'étoit une suite de l'ozéne: on eut recours successivement

(*e*) Nous entendons par topiques, les injections, les lotions, les fumigations, &c.

aux ſaignées, aux cautères, aux fondans, & à beaucoup d'autres remèdes qu'il eſt inutile de rapporter, & qui tous furent ſans effet, du moins bien marqué : les crachats étoient toujours teints de ſang.

Au reſte, à ces accidens près, le malade jouiſſoit d'une aſſez bonne ſanté, lorſque ſon état l'obligea à faire une route de cent lieues qui n'apporta aucun changement à ſa maladie. Deux mois après, il fut attaqué d'une péripneumonie plus fauſſe que vraie; le crachement de ſang augmenta un peu. Malgré cela, on oſa tenter l'émétique qui réuſſit à ſouhait. On fit pluſieurs ſaignées auparavant, la maladie fut très-bien jugée, & le malade revint en l'état où il étoit avant qu'il ſe mît en route.

Cependant la quantité de remèdes qu'il avoit pris l'avoit dégoûté : & comme ſon Médecin n'en étoit guères partiſan, il ſe contenta de lui ordonner un régime léger, peu nourriſſant, l'exercice du cheval ; il fit entretenir le cautère, & recommanda d'appliquer des ſangſues à l'anus de tems en tems, parce qu'il étoit aſſez ſanguin.

Un jour que le malade rentroit chez lui, il rendit bruſquement une très-

grande quantité de matière grisâtre & fœtide. Son Médecin ayant été mandé sur le champ reconnut que c'étoit une vomique. Il excita des vomissemens, par le moyen de l'eau chaude & d'une plume que le malade s'introduisoit dans le pharinx, dans les vues de favoriser la sortie du kiste & du pus qui pouvoit être resté dans les bronches: malgré ces secours, il ne parut aucune portion du sac; le malade cracha assez abondamment pendant huit jours, & recouvra la santé dont il jouissoit, lors de la rupture de la vomique.

Il fallut de nouveau se mettre en route. Notre malade voyageoit à cheval, il étoit accompagné de son Médecin: à peine eut-il fait cinquante à soixante lieues, qu'il rendit une seconde vomique plus considérable que la première, avec beaucoup de membranes d'un tissu assez serré. Il continua sa route, sans accident & ne prit pas même de repos: il cracha plusieurs portions du kiste quelques jours après.

Le Médecin lui ordonna alors un hydromel vulnéraire dont il fit usage. Ce Monsieur jouit depuis deux ans d'une santé parfaite, quoiqu'il n'ait pas voulu

porter plus long-tems ſon cautère, & qu'il ſe livre ſouvent à tous les excès ſi communs dans ſon état.

La ſeconde eſpece de vomique qu'on pourroit encore appeller vomique fauſſe, n'eſt autre choſe que l'abſcès du poumon, à la ſuite des inflammations violentes de ce viſcère, des coups d'épée, des chûtes, &c.

Elle ſe manifeſte par la fièvre lente avec des friſſons, des redoublemens, la toux, la difficulté de reſpirer, les crachats le plus ſouvent purulens, les ſueurs nocturnes, la rougeur des joues, la ſéchereſſe de la peau, la ſoif, enfin par tous les ſignes de la ſuppuration.

Les friſſons & la fièvre ſont occaſionnés par le pus qui paſſe dans le ſang, parce qu'il n'eſt point renfermé dans un kiſte.

Les progrès de la *vraie* vomique ſont lents; ceux de la fauſſe au contraire ſont très-rapides. L'une & l'autre peuvent ſuffoquer le malade en s'ouvrant dans le poumon, ou le conduit à la phtiſie. Elles peuvent auſſi donner lieu à l'empyème, en ſe faiſant une iſſue dans la poitrine; on en a vu cauſer l'hémophtiſie.

Lorſque dans la *vraie* vomique, le

malade rend le ſac qui contenoit la matière, on doit eſpérer la guériſon; on en a même vu guérir ſans que cela eût lieu.

Si le pus eſt de bonne qualité, qu'il n'y ait pas beaucoup de fièvre, que le malade ne ſoit pas encore épuiſé, & qu'il ait de l'appétit, on peut ſe promettre un heureux ſuccès.

Hyppocrate (*f*) a remarqué que les abſcès derriere les oreilles étoient d'un préſage favorable dans la vomique: il a ſans doute voulu parler de la fauſſe.

La vomique *vraie* ne donnant des ſignes certains de ſon exiſtence, que lorſqu'elle ſe creve, ce n'eſt que depuis cette époque qu'on peut travailler à ſa guériſon. On doit favoriſer la ſortie du kiſte & du pus, par les moyens connus; les vomiſſemens légers, les bécchiques, les boiſſons vulnéraires, l'hydromel, les eaux minérales, les balſamiques, les pillules de Morton, les fondans, les inciſifs, l'exercice, la pureté de l'air, & un régime peu nourriſſant doivent de toute néceſſité entrer dans le plan du traitement. Voilà ce qui regarde le Médecin:

(*f*) prænot. coac.

la nature ſoulagée par ces ſecours acheve ordinairement la cure.

Mais ſi quelque tems après la rupture de la vomique, il ſe manifeſte quelques ſymptômes qui annoncent une nouvelle collection de pus, ne pourroit-on pas tenter les émétiques, avant que la matiere ſoit en aſſez grande quantité pour ſuffoquer le malade, ou cauſer d'autres accidens graves ? nous ne propoſons ceci que comme des vues que nous ſoumettons au jugement des Praticiens : l'obſervation ſuivante paroît cependant les autoriſer.

M. de Ste M... fut attaqué l'année dernière d'une péripneumonie bien décidée. Son Médecin, après avoir ordonné ſucceſſivement trois ſaignées qui ne produiſirent aucun effet, eut recours aux émétiques, aux bains, aux vapeurs de l'eau chaude : la maladie paroiſſoit indomptable.

On en vint à émétiſer toutes les potions ; le malade prenoit juſqu'à neuf grains par jour d'émétique, & les ſymptômes ne faiſoient qu'aller en augmentant ; le ventre devint pareſſeux, & les urines ne couloient qu'en petite quantité. Il n'alloit à la ſelle que par le moyen des lavemens, tant la conſtipation étoit grande.

M. De... fut bientôt dans l'état le plus trifte, & il fembloit toucher à fon dernier inftant, lorfqu'une heureufe témérité lui fauva la vie.

Un jour que le Médecin devoit s'abfenter de Paris, il vint voir fon malade plus matin qu'à l'ordinaire. Il le trouva haletant auprès de fon feu, & dans une oppreffion qui annonçoit une fin prochaine. Ce fut alors que défefpérant tout-à-fait, il dit à M. De .... qu'il ne feroit point mal de mettre ordre à fes affaires, & ordonna encore quatre grains d'émétique.

A peine fut-il parti que le malade envoya chercher neuf grains au lieu de quatre; & après avoir prévu ce dont il auroit befoin pendant l'effet du remède, & l'avoir fait mettre à fa portée, il avala dans un feul verre d'eau tiède ces neuf grains, réfolu de mourir, ou de débaraffer fa poitrine du fardeau qui l'accabloit.

L'efpérance de M. De... ne fut point vaine. Le remède produifit un effet terrible : & les efforts redoublés firent fortir une vomique groffe comme les deux poings, divifée en deux poches qui fe communiquoient par une efpèce de

trompe. Un Médecin du Roi qui devoit voir le malade en l'abſence du Médecin ordinaire, arriva aſſez à tems pour en être témoin & calmer l'effet tumultueux de l'émétique, avec le lait, &c. Le malade vomit beaucoup de ſang dans la journée, mais le danger de ſuffocation ayant diſparu avec la vomique, on n'eut plus à craindre que de la foibleſſe.

Le Médecin arriva le ſoir même. Il vint chez le malade, & apprit l'événement avec la plus grande ſurpriſe. On l'avoit attendu pour ouvrir la vomique; il en ſortit un pus ſi fétide que M. de S... m'a aſſuré avoir prodigieuſement ſouffert de cette odeur. Comme on ne peſa pas la poche, M. de S... n'a pu me déterminer ſon poids & ſon volume que par des à peu près: ſa figure, m'a-t-il dit, reſſembloit à deux veſſies de carpe adoſſées.

Un régime bien ordonné remit inſenſiblement M De... mais ſa convaleſcence fut longue.

Nous conſeillons aux malades qui ont eu des vomiques, & qui en craignent la récidive, de ne dormir que la tête fort élevée, pour prévenir la ſuffocation, en cas que l'abſcès vint à s'ouvrir.

Le traitement de le fauſſe vomique

differe un peu du précédent : la violence de la fièvre oblige de s'en tenir aux béchiques dans les premiers tems, aux expectorans; on doit faire usage de l'oximel scillitique, du sirop de quinquina, de l'hydromel vulnéraire très-léger.

On doit bien se donner de garde d'employer les purgatifs, ils suppriment les crachats & donnent des diarrhées mortelles.

On se trouvera mieux de prescrire les diurétiques. On a plusieurs exemples de dépôts au poumons guéris par les urines. Par quelle voie, & par quel méchanisme cela se fait-il ? c'est ce qu'on ne sait pas. Quelques Physiologistes prétendent que c'est par la voie de la circulation ; d'autres disent que le tissu cellulaire est l'organe le plus propre à ces métastases. De quelque façon que cela s'opere, peu importe : le fait est certain.

Lorsque la violence de la fièvre commence à diminuer, on joint les balsamiques aux béchiques, tels que les pillules de Morton, &c. mais on ne doit pas trop se presser : il faut donner ces remèdes à petite dose, parce qu'ils sont incendiaires, entretiennent la fièvre & augmentent la violence des accidens.

Le régime doit être aſſez ſtrict; il faut cependant entretenir les forces du malade par des analeptiques; ſans quoi la ſuppuration trop abondante le conduiroit au tombeau.

Les Médecins ne ſe ſont point encore attachés à tirer parti des différens corps qui émanent des plantes; nous penſons qu'on pourroit avec ſuccès en charger l'air que les malades reſpirent.

DE L'EMPYÈME.

LEs Anciens comprenoient ſous ce nom tout amas de pus dans une cavité quelconque: les Modernes l'ont reſtraint à celui qui ſe fait dans la poitrine.

Cette maladie a des ſymptômes généraux: elle en a qui lui ſont particuliers. Les ſymptômes généraux ſont ceux de la fauſſe vomique: les ſymptômes particuliers ſont, la difficulté de ſe coucher égalemenr ſur les deux côtés, un ſentiment de peſanteur ſur le diaphragme, la néceſſité d'être toujours ſur ſon ſéant, ſurtout ſi le pus eſt épanché des deux côtés, la bouffiſſure & la chaleur de tout le côté où s'eſt faite l'effuſion. Quelques

Praticiens ont eu assez de délicatesse dans le tact pour sentir la fluctuation.

Les causes de l'empyème servent beaucoup à le faire distinguer des maladies qui par la ressemblance de quelques symptômes, pourroient faire prendre le change à son sujet.

On sait qu'il est la suite des inflammations du poumon, de la pleurésie, de la paraphrénésie, de la vomique, des plaies, &c. Fridéric Hofman (a) dit qu'il peut venir par des saignées trop ménagées, ou trop souvent répétées. On sent en effet que lorsque l'inflammation est violente, la saignée est le meilleur moyen pour retarder & diminuer la formation du pus & prévenir l'engorgement; mais on sait aussi que les saignées trop fortes ou trop souvent répétées affoiblissant l'action organique des vaisseaux, les met hors d'état de se débarrasser de la matière purulente que produit l'inflammation. *Idem tamen evenit*, dit Hofman, *& empyema gignitur*, *quando vicissim nimium sanguinis per iteratas sectiones evocatur*, *eo quod his repetitis puris rejectus supprimitur.*

(a) Hofman cap. de generat. morb. ex morb. §. XV.

Lorsque

Lorſque le pus eſt formé, qu'il s'eſt épanché dans la poitrine ; les accidens paroiſſent diminuer, le malade ſe trouve mieux; mais ce calme eſt trompeur, & ne dure pas long-tems, Hypocrate nous en avertit. (*b*)

Auſſitôt que l'on aura des ſignes aſſez certains de l'exiſtence de l'empyème, il faut, ſans perdre de tems employer les moyens curatifs.

Si les accidens ne ſont pas bien preſſans, on peut tenter les remèdes internes, les vulnéraires, les légers diaphorétiques, les diurétiques ſurtout. Nous avons dit, en traitant de la vomique, que l'on voyoit quelquefois les dépôts de la poitrine ſe diſſiper & paſſer par les voies urinaires. C'eſt donc ſur ces derniers qu'on doit le plus inſiſter. Si le pouls (*c*) indique que la nature ſe décide à faire une criſe par les ſelles, on doit la favoriſer. Hors ce cas, il eſt dangereux d'employer les purgatifs : nous en avons déja dit la raiſon à l'article de la vomique.

Les remèdes externes ſont les plus sûrs : & parmi ceux-ci, l'opération de l'em-

---

(*b*) De morb. lib. III. cap. XV. Charter. tom. VI. pag. 592.

(*c*) Les Recherches ſur le pouls par M. Bord.u.

pyème doit être préférée : nous ne nous arrêterons pas aux autres, & nous recommanderons ſeulement de ne point attendre trop long-tems pour opérer.

Quelques praticiens conſeillent de ne point tirer tout le pus dans une ſeule fois. C'étoit la méthode d'Hyppocrate : nous penſons qu'il y a des cas où il ſeroit très-dangereux de la ſuivre ; par exemple, lorſque le pus eſt de mauvaiſe qualité, ſon ſéjour entretiendroit la fièvre, la chaleur, & corroderoit les parties environnantes. On ſent bien qu'il eſt néceſſaire alors d'en tirer le plus que l'on peut, & de faire des injections pour le delayer & émouſſer ſon action. Hyppocrate ſe ſervoit dans ces circonſtances d'un mélange de vin & d'huile, appellé *Baume Samaritain.* On peut auſſi faire des injections avec les décoctions adouciſſantes, auxquelles on ajoute un peu de miel.

Mais ſi le pus étoit de bonne qualité, les injections ne ſont point auſſi néceſſaires ; on ne doit alors travailler, qu'à entretenir une ouverture aſſez grande pour que le fluide puiſſe avoir une libre iſſue, & l'on aura une attention ſcrupuleuſe à n'en point interrompre le cours par des tentes, des bourdonnets, & des

autres pièces d'appareil qu'il n'eſt que trop ordinaire de voir employer. Les ſoins que nous venons de preſcrire ſeront ſecondés par la bonne ſituation du malade, auquel on ordonnera de faire ſouvent de fortes inſpirations. C'eſt au Chirurgien verſé dans ſon art, à mettre en uſage tous les autres moyens qu'il lui fournira dans ces circonſtances.

La qualité du pus décide encore de la fréquence des panſemens : s'il eſt doux & bien conditionné, on ne doit panſer que toutes les vingt-quatre heures ; l'intervalle ſera moindre dans le cas contraire.

On ne preſſera point de cicatriſer la plaie ; mais on entretiendra la ſuppuration auſſi long-tems que la nature paroîtra l'exiger.

Les remèdes internes dont nous avons parlé ci-deſſus, doivent être continués : l'hydromel vulnéraire eſt la boiſſon la meilleure que l'on puiſſe donner : on ne donnera les balſamiques, que lorſque le malade n'aura que peu ou point du tout de fièvre ; ils ſeroient nuiſibles dans tout autre tems.

Le pus peut auſſi s'amaſſer entre la plèvre & les muſcles, dans le médiaſtin, ou dans le péricarde.

Les ſymptômes ſont les mêmes que dans les Hydropiſies de ces parties joints à ceux de la ſuppuration : le traitement eſt le même que celui de l'hydropiſie enkiſtée. Voyez ces articles ſéparément.

DE L'HÉMOPTHISIE.

C'EST ici un des cas où l'art offre bien peu de reſſources, pour peu que la maladie ait d'intenſité. Ceux qui en ſont une fois attaqués, en périſſent preſque toujours, ſoit par les rechûtes fort communes dans ce cas ; ſoit par la phtiſie à laquelle l'hémophtiſie conduit le plus ſouvent.

Elle ſe manifeſte par un crachement de ſang plus ou moins conſidérable, une petite toux fréquente & vive : le ſang eſt vermeil, écumeux, quelques fois noir ou caillé, (*a*) lorſqu'il a ſéjourné dans le poumon.

(*a*) Stalh l'a vu de cette couleur : d'après cela qu'on juge du peu de foi que méritent les Leçons des Ecoles, où l'on débite gravement que le ſang qui vient du poumon eſt toujours écumeux & vermeil, & que c'eſt à ce caractère qu'on le diſtingue de celui qui vient de l'eſtomac, lequel paroît ſous la forme de grumeaux noirâtres.

Les accidens qui précédent les crachemens de ſang, ſont les friſſons aux pieds, qui gagnent inſenſiblement tout le corps; ce qui vient ſans doute du ralentiſſement de la circulation : le malade eſt tourmenté d'anxiétés, de douleurs dans le dos, parce que le poumon eſt ſurchargé de ſang : le mal être ſe communique à la région épigaſtrique, au diaphragme qui entre en contraction. C'eſt un accident familier aux hémoptriques : ils l'expriment bien en diſant, qu'ils ſentent une tenſion, une eſpece de barre qui les empêche de reſpirer.

Le viſage eſt rouge, le pouls petit, concentré, fréquent; le malade ſe plaint de chaleur & de démangeaiſon au fond de la gorge; cette chaleur ſe communique à la poitrine, la toux qui paroît, provoque un crachement de ſang plus ou moins abondant, ſelon qu'elle eſt plus fréquente, plus vive, & que les vaiſſeaux rompus ſont plus ou moins conſidérables. On voit des malades rendre des pleines jattes de ſang : la reſpiration eſt très-gênée, le malade étouffe, s'il n'eſt ſur ſon ſéant; la fièvre s'allume, les urines coulent peu; quelques fois l'abondance du ſang qu'il rend eſt telle qu'elle l'étouffe tout-à coup.

Quand le crachement de ſang a été abondant, le malade eſt épuiſé & abbatu : la terreur s'empare de lui ; il eſt pâle & décoloré, ſes yeux ſe cavent, ſon pouls eſt miſérable ; les extrémités s'œdématient, quelquefois l'enflure gagne tout le corps, & le malade périt quelque tems après, ayant la poitrine & l'abdomen pleins d'eau.

Si la fièvre lente s'empare du malade, s'il a une petite toux, des friſſons & des redoublemens vers le ſoir, une légere oppreſſion, des ſueurs nocturnes, une douleur ſourde, fixe, la voix rauque, point d'appétit, les joues rouges, la peau sèche ; on peut s'aſſurer qu'il périra empiique.

Les jeunes gens ſont plus expoſés à l'hémophtiſie que les adultes : & ceux-ci plus que les viellards. Les premiers, par les violens exercices auxquels ils ſe livrent ; par la délicateſſe de leurs fibres, ils ſont auſſi plus ſujets aux hémorragies par le nez. La foibleſſe & la délicate texture du poumon, la pléthore, les vices de conformation & le jeu forcé des organes, diſpoſent à l'hémophtiſie. Les chanteurs, les joueurs d'inſtrumens à vent, les orateurs, les acteurs périſſent ſouvent de

cette maladie. Tout le monde connoît la fin tragique de Moliere, qui mourut presque subitement d'un crachement de sang, après s'être surpassé dans le rôle du malade imaginaire.

Antigonus encourageant ses soldats dans un combat, fut pris d'hémophtisie dont il mourut (*b*). Les efforts trop violens, la mauvaise qualité du sang, comme dans le scorbut ; l'intempérance dans le manger & dans le coït, l'abus des liqueurs spiritueuses, la suppression des règles (*c*), des hémorroïdes (*d*), & des saignemens de nez, sont tout autant de causes qui conduisent à l'hémophtisie. Elle peut venir encore par la raréfaction du sang, à laquelle un air trop léger aura donné lieu, comme on l'observe sur les hautes montagnes ; & par la condensation de ce même air. C'est ainsi qu'on l'a vu arriver à l'égard de ceux qui s'étant mis dans la cloche du plongeur, ont eu l'imprudence de descendre trop avant dans la mer.

Une chaleur trop grande, un froid

(*b*) Plutarq. Agis & Cleomenes.
(*c*) Amatus Lusitan. en rapporte un cas. cent. 5. cap. 1.
(*d*) Alberti de hemorroïd. Duhaeñ. rat. med.

ſubit & cuiſant peuvent auſſi donner lieu à l'hémophtiſie ; la chaleur, en accélérant le mouvement du ſang ; le froid, en condenſant ce liquide, d'où proviennent des obſtuctions, des engorgemens dans les viſcères, &c. Les tumeurs méſentriques, en comprimant l'aorte, déterminent une plus grande quantité de ſang vers le poumon, qui ſe trouve opprimé ſous ce fardeau. Je ne dois pas omettre ici parmi les cauſes d'hémopthiſie les corps à baleine dans leſquels on met à la preſſe la poitrine des jeunes perſonnes : cet abus criant n'eſt pas moins funeſte à la ſociété que ces maladies épidémiques qui ſont à la fois, la terreur du citoyen & l'écueil de la Médecine.

Les maladies inflammatoires du poumon, les obſtructions, la pthiſie ſont quelquefois ſuivies de crachemens de ſang.

On a vu des familles entières périr de cette maladie. M. Coſte a obſervé ce fait (*e*).

Hyppocrate reconnoît auſſi (*f*) que

(*e*) Coſte malad. du poumon.

(*f*) Aretée eſt d'un ſentiment contraire : on ne reconnoît point ici ſon exactitude ordinaire. lib. 2. cap. 2. *De ſang. exitu ab ore.*

l'eau

l'eau froide bue inconſidérément peut être une cauſe de l'hémoptyſie. On lit dans Plutarque (*g*) que Cleomènes après avoir fait des prodiges de valeur dans un combat, ſe trouva preſſé d'une ſoif ſi ardente, qu'il but copieuſement de l'eau froide d'une ſource qu'il rencontra : il rendit tout-à-coup une ſi grande quantité de ſang, qu'il en fut étouffé.

Les perſonnes qui par une précaution ſouvent mal entendue s'habituent à des ſaignées, ſont ſujettes à l'hémoptyſie, lorſqu'elles viennent à les ſupprimer.

Je ne parlerai point de l'hémoptyſie qui arrive à la ſuite des playes pénétrantes de la poitrine : c'eſt l'objet de la Chirurgie.

Le ſang, comme le dit Arétée, eſt un fluide précieux, qui porte dans toute l'habitude du corps, la nourriture, la chaleur & la vie. C'eſt lui qui donne le coloris, qui caractériſe la ſanté : on ne le perd pas impunément, auſſi ne peut-on guères ſe flatter de guérir l'hémoptyſie, ſi elle eſt conſidérable. C'eſt une maladie terrible. S'il n'y a pas d'obſtructions au poumon, elle y diſpoſe ; s'il reſte du

(*g*) Plutarq. eod. loco cit.

ſang dans les bronches, il s'y altère & corrode le poumon par ſon acreté.

Ce n'eſt que lorſque le ſujet eſt fort, jeune, bien conformé, que la ſaiſon eſt tempérée, le crachement peu abondant & le malade ſans fièvre (*h*) qu'on peut eſpérer de le guérir, en lui faiſant obſerver le régime le plus exact.

L'hyver eſt la ſaiſon dans laquelle les crachemens de ſang ſont les plus fréquens.

On diſtingue l'hémoptyſie du vomiſſement de ſang, en ce que celui-ci n'arrive que par la contraction des muſcles du bas ventre; qu'il eſt mêlé d'alimens ou de matières bilieuſes; que le ſiège de la douleur eſt à la région épigaſtrique, & que les ſelles ſont teintes de ſang.

Les hémorragies qui viennent du nez ou des gencives, ſont auſſi faciles à diſcerner de l'hémoptyſie, en ce qu'elles ne ſont accompagnées ni de toux, ni de difficulté de reſpirer.

Il y a deux traitemens dans l'hémo-

(*h*) Selon ce principe d'Hyppocrates : *quicumque ſanguinem vomunt, ſi contingat id ſine febre, bonum; ſi cum febre, malum.* Aphor. 37, lib, 7.

ptyſie : l'un regarde le moment de la criſe, l'autre la cure prophilactique.

Dans le premier cas on diminuera la pléthore par des ſaignées promptes & fréquentes. On réglera la quantité de ſang qu'on doit tirer, ſur l'âge, la force, & la conſtitution du malade ; ſur l'état de la maladie.

Si le crachement de ſang vient d'un vice de conformation ; ſi le ſujet eſt foible, s'il a été épuiſé par une maladie ; on ne doit point tant inſiſter ſur les ſaignées : on y ſuppléera par l'application des ſang-ſues, ou des ventouſes ſcarifiées ſur la poitrine.

Pour borner la raréfaction du ſang & en raprocher les molécules, on emploira les nitreux, les acides vegétaux, l'oxicrat, la limonade : les ſyrops acides de limon, de citron, de groſeilles, de berberis & de vinaigre, ſont tous également bons ; mais on fait uſage avec beaucoup plus de ſuccès des acides minéraux, mêlés à l'eau juſqu'a une agréable acidité. Il eſt vrai qu'ils excitent la toux ; c'eſt auſſi pour cette raiſon que pluſieurs Praticiens ne les ordonnent jamais ; mais dans les cas urgens où les malades rendent beaucoup de ſang, on ne doit point

balancer à les prefcrire. On les donnera donc à une dofe affez forte ; l'efprit de fouffre, ou ce qui, fans être fi cher, revient au même, l'efprit de vitriol, & l'eau de rabel font ceux auxquels on peut donner la préférence.

On fait auffi ufage des adouciffans, des incraffans, & des mucilagineux, tels que les gommes adragant, arabique, la graine de pfillium, la grande confoude, &c. mais ces remèdes font infuffifans fans les acides.

On donne auffi dans des juleps rafraichiffans de légers narcotiques, pour calmer un peu la toux ; mais leur ufage demande beaucoup de circonfpection.

Pour diminuer la quantité du fang qui fe porte aux poumons, on prefcrira les lavemens émolliens, les pédiluves. Les Anciens banniffoient ces derniers de leur pratique, parce que, felon eux, ils raréfioient les humeurs. Cette raifon eft, comme on le voit, peu folide.

Les aftringens ne peuvent trouver leur place que dans les cas extrêmes, où il eft permis de dire : *in extremis extrema tentanda*. Le quinquina a eu quelquefois de bons effets : les fucs d'ortie, de plantain d'hypociftis ; les teintures de rofes

de Provins, de balaustes, de myrthe; les balaustes elles-mêmes, le sang-dragon, l'acacia, l'alun sont les astringens usités en pareil cas.

On doit proscrire les cordiaux, & tous les remèdes qui peuvent entretenir l'action des vaisseaux: quoique la petitesse du pouls & la foiblesse du malade semblent en demander l'usage. Ces remèdes feroient reparoître la maladie dans toute son intensité. On a proposé des remèdes externes; les anciens surtout en ont beaucoup vanté l'efficacité: les linges trempés dans l'oxicrat, ou dans le vinaigre seul, appliqués à froid sur la poitrine, peuvent produire de bons effets: on conseille aussi d'en recouvrir les parties génitales; on a également vanté les ligatures aux extrémités.

La diéte doit être austère dans les premiers jours de l'attaque: quelques bouillons très-légers & les boissons suffisent; elles doivent être données froides & en petite quantité: on mettra ensuite le malade aux alimens les moins nourrissans, & de facile digestion.

Il sera assis sur son séant, peu couvert, & exposé à l'air frais; il parlera peu & ne fera de mouvemens que le moins qu'il

pourra. Ces choses sont très-essentielles : on pourroit même dire, que la nature & le régime font plus que tous les remèdes.

Les scorbutiques qui sont attaqués d'hémoptysie, sont plus souvent sans fièvre, leur sang dissous s'échappe des vaisseaux, sans qu'il y ait pour cela rupture : les saignées sont peu convenables ; c'est aux acides qu'il faut recourir. Il seroit dangereux d'employer les anti-scorbutiques dans les premiers tems de la maladie.

La cure prophilactique se borne à un régime modéré & peu nourrissant. L'exercice du cheval est de tous le plus salutaire. Si le malade est jeune & sanguin, on le saignera de tems en tems ; on préférera, si on le juge à propos, les sangsues qu'on appliquera à l'anus. L'air que les hémoptysiques doivent respirer sera pur, ni trop humide, ni trop sec : le mariage auroit les suites les plus tristes pour eux.

Le lait a toujours été fort en vogue dans ces cas ; mais il ne convient que lorsqu'il n'y a point de fièvre & que le crachement de sang est totalement arrêté : les scorbutiques sont ceux qui en retirent le plus de fruit.

Celui qui a été une fois ſujet à un crachement de ſang, doit redouter, toute ſa vie les émétiques; mais il ne faut pas en dire autant des purgatifs, on en uſera de tems à autre; l'uſage des lavemens eſt ici très-avantageux pour entretenir la liberté du ventre.

DE L'ASTHME.

De toutes les maladies de la Poitrine, il n'en eſt guères de plus rebelle, & qui reconnoiſſe tant de cauſes différentes que l'aſthme. Elle a toujours fatigué les Médecins, réſiſté aux remèdes les mieux adminiſtrés; & les malades rebutés en abandonnent l'uſage pour ſuivre leurs goûts, & attendre tout de la nature, qui eſt ici preſque toujours en défaut.

Les Auteurs ont beaucoup multiplié les différentes eſpéces d'aſthmes. Nous ne nous arrêterons point à toutes ces dénominations purement ſcholaſtiques; nous nous contenterons d'en établir de deux eſpéces. L'aſthme humide dans lequel les malades crachent beaucoup,

ſur-tout après le paroxiſme ; & l'aſthme ſec ou convulſif.

DE L'ASTHME HUMIDE.

CETTE eſpéce eſt de tous les âges ; elle attaque indifféremment les deux ſexes ; cependant les enfans & les vieillards y paroiſſent plus ſujets ; les enfans, à cauſe des alimens gras & viſqueux dont on les nourrit, des mauvaiſes digeſtions, & de la foibleſſe de leurs poumons ; les vieillards, par l'épaiſſiſſement & la groſſiéreté de leurs humeurs, la lenteur de la circulation, la sècheresse de leurs fibres qui, n'étant plus ſuſceptibles de vibrabilité, ont moins d'action ſur les liquides.

Les perſonnes graſſes ; celles qui ſont d'un tempéramment mol & pituiteux, ou cachectique ; celles qui font peu d'exercice, qui s'épuiſent de bonne heure ; les Boulangers, les Perruquiers, les Plâtriers, & généralement tous les Ouvriers qui vivent dans une atmoſphère remplie de pouſſière, deviennent ordinairement aſthmatiques.

L'aſthme humide eſt quelquefois ha-

bituel ; mais le plus ſouvent il eſt périodique. Ses paroxiſmes paroiſſent avoir beaucoup d'analogie avec ceux de la goutte ; ils ſont, à la vérité, plus fréquens : mais en revanche, ils ſont plus courts.

Ils s'annoncent communément par des anxiétés à la région épigaſtrique, des nauſées, des vomiſſemens, tantôt de matières jaunâtres, d'autres fois verdâtres ou glaireuſes. Les malades ſe plaignent de bouffées de chaleur qui leur montent au viſage ; leur reſpiration devient laborieuſe, elle ſe fait avec ſifflemens ; à meſure que l'embarras augmente, ils ne peuvent reſter couchés dans leur appartement ; ils ſe tiennent aux fenêtres pour y reſpirer l'air froid qui les ſoulage ; ils reſſentent un poids, & beaucoup de chaleur dans la poitrine, & ſont quelquefois menacés de ſuffocation.

Le mouvement du cœur eſt alors petit, tremblottant, intermittent, par la gêne & la lenteur de la circulation. Les palpitations ſont ſouvent de la partie ; le volume des veines jugulaires eſt plus conſidérable, elles ſont plus pleines qu'à l'ordinaire ; le viſage eſt livide, les yeux

rouges, larmoyans, & le mal de tête violent: tous accidens qui ont pour cauſe la gêne que le ſang éprouve dans ſon retour de la tête au cœur.

Les aſthmatiques ſont auſſi quelquefois aſſoupis; mais ils n'oſent ſe livrer au ſommeil, dans la crainte d'être ſuffoqués; les urines coulent aſſez abondamment; elles ſont lympides, les extrémités froides & tremblantes: la fièvre accompagne quelquefois tous ces ſymptômes.

Les accès d'aſthme durent ordinairement quatre à cinq jours plus ou moins. Ils ſont plus longs & plus violens en été qu'en hyver. Leur fin s'annonce par le développement du pouls, l'aiſance de la reſpiration, l'abondance des crachats qui deviennent plus épais, par la quantité plus conſidérable des urines qui dépoſent beaucoup, & la fin par l'œdèmatie des pieds.

Le ſommeil revient en peu de tems; les malades prennent leur état naturel, à peu de choſe près; ils ont cependant toujours une difficulté dans la reſpiration, au moindre exercice qu'ils font.

Il eſt certain que l'aſthme humide eſt produit par une congeſtion dans les

poumons; les ouvertures de cadavres ne laiſſent rien à deſirer à cet égard. Elles ont convaincu les Praticiens que tout ce qui eſt capable d'obſtruer les ramifications bronchiques, peut auſſi cauſer l'aſthme.

Cette maladie peut cependant avoir ſon ſiège ailleurs que dans les poumons; Willis (*i*), Baillou (*k*), Baglivi (*l*) & Morgagni ont apperçu des épanchemens de ſéroſité dans le cerveau des aſthmatiques, ſans que leurs poumons aient paru altérés. Morgagni a vu l'obſtruction du pancréas cauſer l'aſthme (*m*); mais ces cas ſont trop rares pour faire loi.

Les cauſes de l'aſthme ſont 1°. Les vices des digeſtions qui ne fourniſſent qu'un chile épais, mal élaboré, & qui ne s'aſſimile que très-imparfaitement à nos humeurs. C'eſt cette cauſe qui rend les gens de lettres ſi ſujets à l'aſthme.

2°. Les répercuſſions des maladies de la peau. Morgagni rapporte une obſer-

---

(*i*) Oper. art. de aſtmat.
(*k*) Baillou, conſilia med.
(*l*) De aſtmat.
(*m*) De ſed. & cauſ. morb. l. 2. de morb. thor. p. 10.

vation de Malphigi qui nous apprend qu'une femme à laquelle on avoit imprudemment répercuté une galle invétérée, devint, peu de tems après, asthmatique. Après sa mort, on trouva ses poumons durs & remplis d'une matière tophacée concréte.

3°. La suppression des cautères, le desséchement des vieux ulcères, des sueurs habituelles, en donnant lieu à un métastase sur les organes les plus foibles, tels que le poumon, sont aussi des causes de l'asthme. On peut en dire autant de la suppression subite du flux menstruel, des fleurs blanches & des hémorroïdes.

4°. La suppression de la transpiration mérite aussi d'être rangée parmi les principes de l'asthme : c'est par cette raison qu'on trouve tant d'asthmatiques chez les Matelots & les Soldats.

5°, Le scorbut & la vérole ont aussi souvent produit l'asthme, en dépravant les humeurs, en leur donnant de l'acrimonie & trop d'épaississement.

6°. Une disposition héréditaire, le défaut d'exercice, les maladies inflammatoires de la Poitrine, les fièvres intermittentes, la petite vérole, la léuco-

plhegmatie conduisent souvent à l'asthme humide.

7°. Enfin, les excès dans le boire & dans le manger; l'usage immodéré des plaisirs de l'amour, des liqueurs spiritueuses; une Médecine prise inconsidérément & à trop forte dose; le changement de tems; le passage subit d'un air chaud à un froid; les passions de l'ame, &c. peuvent conduire à un état d'asthme. Je prie mes Lecteurs de m'épargner la *fine* théorie que je pourrois leur donner à l'imitation de bien des Auteurs; ils n'en seroient pas plus avancés dans le traitement, après avoir bâillé sur plusieurs pages de galimathias scholastique.

L'asthme, comme je l'ai déja dit, est une maladie fâcheuse & difficile à guérir. Elle exténue & conduit insensiblement au marasme, à l'hydropisie & à la mort.

L'inflammation qui accompagne les accès d'asthme est mortelle. Le malade périt ordinairement d'hémoptysie, ou de suppuration: on en a vu mourir aussi d'apopléxie.

On conçoit aisément que chez les

vieillards cette maladie eſt incurable ; les femmes aſthmatiques portent rarement leur enfant à terme, lorſqu'elles ont conçu. D'après tous ces faits, le Médecin appellé dans ce cas, pourra établir ſon prognoſtic.

Pour procéder au traitement de l'aſthme humide, nous conſidérerons cette maladie dans deux états 1°. Dans le paroxiſme, 2°. Dans l'intervalle que laiſſent les accès.

Dans le premier cas, ſi la difficulté de reſpirer, l'oppreſſion & la chaleur ſont conſidérables, le pouls élevé, le malade jeune & pléthorique, on lui fera promptement une ou deux ſaignées ; on n'agira pas de même à l'égard des vieillards auſquels ces évacuations ſont preſque toujours nuiſibles, ou d'un bien foible ſecours ; mais on ſubſtitue, dans ce cas, aux ſaignées, les ventouſes ſcarifiées entre les deux épaules, & les ſangſues appliquées à l'anus.

La diète ſera des plus rigoureuſes. beaucoup de malades ont péri dans un paroxiſme d'aſthme pour avoir imprudemment ſurchargé leur eſtomac. On ne doit leur permettre que des bouillons

légers, des boissons incisives & apéritives, acidules ; l'oxicrat par exemple. On doit, autant qu'il sera possible, entretenir le cours des urines : c'est par cette voie que la nature détermine ordinairement les crises de la poitrine.

Les vomissemens & les nausées dont sont attaqués les asthmatiques, semblent indiquer les émétiques : aussi ces remèdes réussissent-ils toujours. Ils débarrassent l'estomac, agissent comme incisifs, & favorisent l'expectoration. On donne par préférence l'hypécacuanha, l'oximel scillitique, auxquels le kermès peut très-bien être substitué.

Apres les émétiques, les vésicatoires aux épaules ou aux jambes sont du plus grand secours. Ils abrégent beaucoup la durée du paroxisme *(n)*.

Les lavemens ne doivent pas être épargnés. Ils soulagent les malades, débarrassent les gros intestins, & déterminent une plus grande quantité de sang vers l'abdomen.

L'usage des narcotiques conseillé par Floyer dans toutes les espèces d'asthme

---

(*n*) V. l'art. de la pleurésie, où il en est fait mention.

ne m'a jamais paru avoir de bons effets dans l'asthme humide : ils empêchent l'expectoration ; mais ils réussissent très-bien dans l'asthme sec.

Pendant tout le tems du paroxisme, le malade doit être dans un appartement frais. Les poumons ne pouvant se dilater suffisamment, à cause de l'engorgement des vaisseaux sanguins & lymphatiques qui compriment les bronches, il faut choisir l'air qui étant le plus condensé, occupe moins d'espace ; le plus frais est donc le meilleur dans les premiers jours de l'accès. On placera le malade dans un fauteuil, assis sur son séant, la tête élevée. Il sera médiocrement couvert, parlera peu, & évitera les plus légers mouvemens qui, en accélérant la circulation, augmenteroient la difficulté de respirer, & les angoisses.

La violence de l'accès commençant à diminuer, on rendra les boissons diurétiques, & légèrement diaphorétiques. On prescrira des looch avec le kermés & l'oximel scillitique. Après le paroxisme, on passera à la cure prophilactique, & l'on travaillera à débarrasser le poumon, & à empêcher qu'il ne s'y forme de nouvelles congestions. C'est à quoi

quoi l'on parviendra, en maniant à propos les diurétiques, les fondans, les stomachiques.

On recommencera l'usage des émétiques prescrits dans le paroxisme; on doit beaucoup compter sur leur efficacité; mais il faut y revenir de tems en tems.

Parmi les fondans, le savon tient le premier rang. Je me suis bien trouvé de l'opiate suivante.

℞ Sirop, althea ou autre, ℥ 4
Savon de Venise, ℥ 2
{ Oignons de scille en poudre ʒ 2
{ Ou de la pulpe ℥ ß.

Iris de Florence en poudre s. q., pour faire une opiate.

On commencera par faire dissoudre le savon dans le sirop, ensuite on ajoutera les poudres, ou la pulpe qu'on broyera & mêlera exactement.

Le malade prendra d'abord trois prises d'opiate; une le matin; l'autre, quatre heures après le dîner; & la troisième, à l'heure du coucher: la dose est d'un demi-gros pour chaque prise; on l'augmente, jusqu'à trois gros par jour. On boit par-dessus un verre d'infusion

d'hiſſope, de lierre terreſtre, ou autre boiſſon de cette nature.

Cette opiate eſt à la vérité nauſéabonde, elle fatigue même l'eſtomac des perſonnes délicates : & j'ai vu des malades ne pouvoir en ſoutenir l'uſage. Mais j'ai auſſi eu la ſatisfaction de la voir admirablement réuſſir dans ceux qui ont pu la ſupporter. Elle tient le ventre libre, pouſſe par les urines, rend l'expectoration facile & abondante.

Toutes les préparations de ſcille ſont également bonnes dans le traitement de l'aſthme humide ; la terre foliée de tartre, les fleurs de benjoin, de ſel ammoniac, la gomme ammoniac, le ſouffre, le *vinum benedictum*, ou l'infuſion de verre d'antimoine à petite doſe comme altérant, le ſirop de tabac, les eaux minérales ferrugineuſes : tous ces remèdes ſont d'un très-bon uſage.

Les amers, les ſtomachiques, tels que le cachou, le quinquina, la gentiane & la rhubarbe ſont néceſſaires pour entretenir les digeſtions qui ſont toujours viciées chez les aſthmatiques.

Les purgatifs ſont auſſi très bons, ſur-tout ſi le malade eſt bouffi & menacé d'hydropiſie ; on doit cependant évi-

ter de les donner à la plus légère apparence de paroxiſme ; on ſait qu'ils le font ſouvent reparoître.

Il eſt auſſi de la dernière importance que les aſthmatiques aient le ventre libre ; les Praticiens ne ſauroient être trop attentifs à cet égard ; c'eſt pour cela que les lavemens ſont très-recommandés alors.

Si l'aſthme a ſuccédé à quelque maladie cutanée, comme la galle, les dartres, on doit tâcher de les faire reparoître : à cet effet, on fera coucher les malades avec ceux qui ſont affectés de la maladie répercutée. Lorſque cet expédient ne réuſſit pas, on y ſupplée par un cautère dont l'effet eſt d'entretenir un écoulement qui ne peut qu'être ſalutaire (*o*).

Rhasès avoit remarqué que les dépôts aux extrémités ſoulageoient beaucoup les aſthmatiques ; c'eſt par cette raiſon qu'il préconiſe ſi fort les cautères. On preſcrira en même temps les remèdes propres à combattre les maladies cutanées : les diaphorétiques ſont ceux qui conviennent le mieux.

(*o*) De remed. lib. 7.

Mais ce ſeroit en vain qu'on donneroit tous les remèdes indiqués pour l'aſthme ; ſi cette maladie étoit entretenue par un vice particulier, tant qu'on ne détruiroit pas la cauſe, l'effet ſubſiſteroit, & le mal feroit des progrès. Il eſt donc eſſentiel de la combattre, lorſqu'on eſt aſſuré qu'elle exiſte, ayant néanmoins égard au vice local.

Quand la ſuppreſſion des règles ou des hémorroïdes eſt compliquée avec l'aſthme, on doit rappeller ces évacuations, ou y ſuppléer par des petites ſaignées, ou des ſangſues appliquées à l'anus.

Toute la vigilance & le zèle d'un Médecin n'auroient aucun effet, ſi le malade ne s'obſervoit ſcrupuleuſement touchant le régime. Rien de plus important que cet article : la moindre faute, le plus léger écart peuvent être funeſtes.

Les aſthmatiques doivent manger peu, choiſir les alimens de facile digeſtion & peu nouriſſans : la trop grande quantité de chile entretiendroit l'embarras des poumons ; les alimens gras empâtent & ſont par conſéquent nuiſibles.

On remarque que le vinaigre fait beaucoup de bien aux aſthmatiques. C'eſt un ſavoneux, ils doivent en aſſaiſonner

leurs alimens, en aiguiſer leurs boiſſons.

L'oxicrat ou l'hydromel ſont préférables dans ce cas à toute autre tiſane. Les Anglois préparent un hydromel & une bierre avec de l'abſinthe, & y font entrer auſſi les baies de genièvre: cette boiſſon fait beaucoup de bien aux aſthmatiques.

Le choix de l'air eſt une choſe eſſentielle pour ces malades. On doit préférer dans l'aſthme humide celui qui réunit la sècheresſe à la fraicheur. L'appartement doit être grand, bien aéré, expoſé aux vents du nord: le malade doit dormir les rideaux de ſon lit ouverts, la tête élevée & légérement couvert. Il doit faire un exercice modéré, ſoit à pied, ſoit à cheval, ſoit en voiture: le mouvement facilite l'oſcillation des vaiſſeaux, l'atténuation des humeurs, la tranſpiration & les digeſtions.

DE L'ASTHME SEC OU CONVULSIF.

CETTE eſpèce d'aſtme eſt le plus ſouvent habituelle. Ce qui la caractériſe principalement, eſt une toux continuelle, sèche, quoiqu'elle ſoit ſouvent accompagnée de crachats, de ſéroſité un peu

acre : le pouls est élevé, dur, convulsif ; le visage est rouge, violet, quelquefois il y a des convulsions.

Un Professeur de Montpellier prétend qu'avant Vanhelmont, on ne connoissoit point l'asthme sec. Qu'on me permete de relever cette assertion, il me suffit pour cela de citer ce qu'en dit Hippocrate, qui a très-bien fait sentir combien il étoit essentiel de ne pas confondre l'un avec l'autre (*p*).

Le tempérament sec, les veilles, l'ictère, l'hypocondrerie, l'abus des liqueurs ardentes, & du caffé; les exercices trop violens du poumon, les passions de l'ame (*q*) sont les causes les plus fréquentes de l'asthme sec.

Baglivi croit qu'il dépend souvent de la convulsion des muscles de la poitrine (*r*).

Les accidens de l'asthme sec ne sont pas moins pressans que ceux de l'asthme humide : la difficulté de respirer est ex-

(*p*) . . . *Nisi rectè distinxeris asthma convulsivum ab humorali, nunqam ex voto succedet curatio.* Hyppocrat. epid.

(*q*) Je connois un Marchand qui depuis un violent accès de colère, est tourmenté d'un asthme sec habituel.

(*r*) Prax. med. lib. 2, cap. 9.

trême, le malade sent une chaleur brûlante dans sa poitrine ; il est tourmenté par la soif, un grand mal de tête occasionné par les efforts violens qu'il fait pour tousser, & par l'irritation que les vomissemens occasionnent à l'estomac.

L'asthme sec est une maladie fâcheuse, particuliere aux adultes Elle est souvent suivie d'hémoptysie qui, dans ce cas, est toujours mortelle : quelquefois de maladies inflammatoires.

Lorsque l'asthme sec dure quelques tems, il se complique ordinairement avec l'humide : les poumons étant continuellement irrités, la circulation y est accélerée ; une plus grande quantité de sang & de lymphe y est déterminée : De là naissent les différens embarras dans cet organe.

Le traitement de l'asthme sec est bien différent de celui de l'asthme humide. On doit d'abord faire une ou deux saignées, en proportion de l'intensité du mal, & de la force du malade ; afin de prevenir la rupture des vaisseaux sanguins, & l'engorgement du poumon.

Ensuite on prescrira les adoucissans, les délayans, le petit lait, le lait coupé, l'eau de veau & de Poulet, les huileux,

les mucilagineux, les narcotiques, dans le fort même du paroxiſme. On revient de tems en tems aux ſaignées, ſelon le beſoin; ou l'on a recours aux ſangſuès qu'on applique auſſi dans l'aſthme humide à l'anus.

Le point eſſentiel eſt de relâcher, par conſéquent les bains froids ne convienment point, quoiqu'il ait plu à Monſieur Pomme de les ordonner comme *relâchans*. Ils produiſent un effet tout contraire, ils augmentent la toux, & refoulent le ſang vers l'intérieur; & c'eſt ainſi que leur uſage imprudemment adminiſtré a ſouvent donné lieu à l'hémoptyſie: les preſcrire dans l'aſthme ſec comme *relâchans*, ce ſeroit un remède pire que le mal: *adderetur oleum camino.*

Lorſque l'aſthme ſec ſe complique avec l'aſthme humide, c'eſt au Médecin prudent, à marier comme il convient les remèdes indiqués dans le traitement de ces deux maladies.

Le régime eſt auſſi néceſſaire ici que dans l'aſthme humide. La diète laiteuſe eſt préférable à tout: on évitera avec grand ſoin, les alimens échauffans: les potages de riz, de gruau, d'avoine, & le ſagou ſont les ſeuls dont l'uſage puiſſe être permis.

La

La tranquillité d'eſprit eſt très-néceſſaire : c'eſt pourquoi on égayera le malade par tout ce qu'on jugera propre à lui faire oublier ſes maux : on écartera de lui tout ce qui ſeroit capable de l'émouvoir ; un excès de joie ſeroit auſſi dangereux pour lui qu'un excès de triſteſſe : ſon ame doit être dans une douce égalité ; ceux qui environnent ces ſortes de malades ne doivent jamais perdre de vue ces attentions.

La qualité de l'air doit être ici différente de celle qu'on cherche dans l'aſthme humide. Autant les vents du nord ſont ſalutaires dans celui-ci, autant ils ſont nuiſibles dans l'aſthme ſec. Un air ſec tourmente & agite les malades. C'eſt pour éviter ces accidens, qu'il faut, autant qu'il eſt poſſible, les faire vivre dans une température moyenne entre l'humide & le ſec. Dans les chaleurs de l'Eté, on fera très-bien de joncher de feuilles ou de fleurs l'appartement du malade : on pourra encore y laiſſer des branches de ſaule récemment trempées dans l'eau, afin que l'humidité qui s'en exhalera, porte dans les poumons *arides* du malade un rafraîchiſſement ſalutaire.

DE LA TOUX.

LA toux, ſelon Duret (*a*), eſt un ébranlement de la poitrine qui tend à ſe débarraſſer d'une matière qui lui eſt à charge. Toutes les parties, dit cet Auteur, ont la même faculté. Ainſi la toux eſt à la poitrine, ce que l'éternuement eſt aux narines, & le hoquet à l'eſtomac. On peut en dire autant des reins, de la veſſie, de la rate & du diaphragme.

Il ne ſera point ici queſtion de toutes les eſpèces de toux; je me bornerai à parler de celle qui eſt ſimple & primitive.

Cette maladie eſt très-fréquente, ſurtout en hyver. Elle regne alors très-ſouvent épidémiquement; chacun touſſe: peu de gens y font attention; mais beaucoup finiſſent par en être les dupes: c'eſt un fait confirmé par l'expérience journalière.

Le ſiège de la toux varie. Il peut être dans la gorge, dans la poitrine ou dans

(*a*) Duret, annotat, in Holler.

l'eſtomac. Ces deux premières toux ont beaucoup de rapport entre elles : on les trouve ſouvent compliquées ; elles dépendent preſque toujours des mêmes cauſes.

La toux du goſier (gutturale) eſt aigue. On la connoît par la difficulté d'avaler, par un ſentiment de chaleur qui ſe fait ſentir au fond de la gorge. Elle eſt ſèche, accompagnée ſouvent de ſoif; & lorſque le malade rend des crachats, ils ſont ſéreux.

La toux pectorale eſt plus ſonore, accompagnée de crachats; les malades éprouvent une certaine difficulté dans la reſpiration, des tiraillemens & beaucoup de chaleur dans la poitrine; ils touſſent plus violemment ſur le ſoir & pendant la nuit, que durant le jour.

La toux ſtomachale a cela de particulier, qu'elle augmente après le repas; elle eſt plus ſourde, quand l'appétit eſt moindre, & l'eſtomac moins plein. Elle eſt ſouvent accompagnée de nauſées, de vomiſſement, de crachats ſéreux très-abondans, d'anxiétés vers le ſcrobicule du cœur. La région épigaſtrique eſt quelquefois tendue & ſenſible. Cette toux eſt familière aux enfans & aux vieil-

lards; il eſt très-important de la diſtinguer des deux autres.

Les toux gutturale & pectorale dépendent preſque toujours de la ſuppreſſion de la tranſpiration, d'un froid aux pieds, de la ſuppreſſion des ſueurs; les boiſſons froides, le changement de ſaiſon, le paſſage ſubit du chaud au froid, &c. peuvent par le même méchaniſme les produire. On peut mettre les brouillards au nombre de ces cauſes: mais le plus ſouvent leur effet n'eſt que paſſager.

Les anciens prétendoient que ces toux provenoient d'une humeur acre qui découloit du cerveau ſur la gorge & ſur la poitrine. On ſait aujourd'hui apprécier ce ſentiment.

La mauvaiſe conformation de la Poitrine, une foibleſſe héréditaire du poumon, rendent de bonne heure ſujettes à la toux les perſonnes qui portent en elles ce germe, lequel conduit inſenſiblement à la Phtyſie.

La toux ſthomachale dépend d'une ſaburre dans l'eſtomac; ſuite ordinaire des indigeſtions, des veilles, d'une étude forcée, &c.

Chez les enfans, la mauvaiſe qualité

du lait, les alimens grossiers & visqueux, tels que la bouillie, la malpropreté, l'humidité des appartemens, les vers, &c. sont les causes ordinaires de la toux.

Si les toux gutturale & pectorale sont accompagnées de fièvre, on fera bien de saigner le malade, sur-tout s'il est jeune & sanguin.

Les boissons doivent être abondantes, légérement diaphorétiques; telles sont, par exemple, l'infusion de fleurs de sureau, de lierre terrestre, de veronique, de coquelicot, de plantes capillaires, du thé; le lait seul, ou coupé avec ces infusions, est très-bon.

On évitera d'exposer les malades aux vents froids; on tiendra leurs pieds chauds & secs : cette attention est importante.

Si la toux les empêchoit de dormir, on pourroit leur donner quelque liqueur calmante, le sirop de diacode, les pillules de cinoglosse, la thériaque, &c.

Si, malgré ces secours, la toux persistoit, ou devenoit opiniâtre, un vésicatoire entre les deux épaules, la feroit promptement disparoître: nous en avons quantité d'exemples.

La méthode rafraîchissante qu'on n'emploie que trop communément dans ces

cas, m'a toujours paru contr'indiquée. Au lieu de rétablir la transpiration, elle la supprime de plus en plus, fixe les humeurs, & donne lieu à des congestions fâcheuses.

Le traitement de la toux stomachale différe beaucoup du précédent. Comme elle dépend d'une saburre accumulée dans l'estomac, les vomitifs répétés ne peuvent que produire un très-bon effet. L'hypecacuanha mérite la préférence. Ensuite on passe aux purgatifs, tels que les rhabarbarins; & successivement aux stomachiques, tels que le quinquina, le cachou, le macis, la rhubarbe, le vin amer, les eaux minérales: on en continuera l'usage, pendant un temps suffisant.

Les malades auront l'attention de peu manger, & de choisir les alimens de facile digestion. On ne doit pas leur interdire le vin, ni le caffé; l'usage modéré de ces liqueurs ne sauroit nuire dans ces circonstances.

Si le traitement regarde un enfant à la mammelle, on cherchera à reconnoître si le mal vient du lait. S'il est trop épais, on prescrit à la nourrice un régime approprié. Mais, si la cause de la

maladie dépendoit de la mauvaiſe conſtitution de l'enfant, envain employeroit-on une multitude de remèdes : c'eſt à la nature à vaincre le mal. Il ſuffira de bannir du régime les bouillies faites avec de la farine, dont on gorge ordinairement les enfans.

Lorſque l'enfant eſt ſevré, & âgé de quelques années, on doit le traiter différemment. On le purgera avec le ſirop de chicorée composé, celui de fleurs de pêcher, auxquels on ajoute quelques grains de mercure doux : on peut auſſi donner quelque doſe de magnéſie : je l'ai toujours vue réuſſir.

En général, on doit peu droguer les enfans, & avoir l'attention la plus ſcrupuleuſe à ce que leur eſtomac foible & délicat ne ſoit point ſurchargé d'alimens. On leur donnera un peu de vin; on leur permettra de courir & de ſe livrer aux amuſemens de leur âge; le tems achévera la guériſon.

DE LA COQUELUCHE.

CETTE maladie eſt preſque toujours épidémique; elle attaque ſpécialement

les enfans ; mais les adultes n'en ſont pas exempts ; elle eſt très-meurtrière ; on a vu des campagnes en être entièrement dévaſtées.

Les ſymptômes de la coqueluche ſont la toux vive qui prend par accès appellés *quinte*, ſuivies de crachats muqueux. Cette toux eſt quelquefois ſi violente, que le viſage en devient violet ; les hémorragies du nez, les convulſions, le mal de tête l'accompagnent auſſi très-fréquemment ; les vomiſſemens en ſont un des principaux ſymptômes ; le malade perd l'appétit ; il a de la fièvre, & éprouve de la difficulté dans la reſpiration. C'eſt dans la variété du tems & des ſaiſons, qu'on doit chercher la cauſe de cette maladie. On remarque qu'elle eſt plus fréquente & plus dangéreuſe, quand les froids ont été précédés de pluies abondantes. Les humeurs dont le corps abonde alors, ne s'étant point évacuées par l'inſenſible tranſpiration ; il ſe fait un embarras dans le poumon ou dans l'eſtomac qui ſont le ſiège ordinaire de cette maladie.

Le traitement de la coqueluche, chez les adultes, conſiſte dans les ſaignées,

les émétiques, les purgatifs, les boissons incisives, diaphorétiques, l'hydromel, les vésicatoires, les loochs avec le kermès, l'oximel scillitique. On doit être circonspect sur l'usage des calmans, & sur les purgatifs, si l'on ne veut courir le risque de supprimer les crachats : accident qu'il est de la plus grande importance de prévenir.

Quant au traitement des enfans, voyez ce que nous en avons dit à l'article de la toux. Nous ajouterons seulement ici qu'on ne peut leur donner rien de mieux qu'une eau miellée dans laquelle on a fait infuser un peu de canelle ; quelques cueillerées de vin sucré, le sirop de fleurs de pêcher, &c. On peut faire vomir avec l'oximel scillitique, ceux qui sont d'un âge un peu plus avancé.

DU RHUME.

Le rhume de Poitrine dont il est ici question, est caractérisé par l'oppression, la difficulté de respirer, la raucité de la voix, la toux plus ou moins vive, tantôt sèche, tantôt humide.

On ne doit pas négliger les rhumes ; ils ont des suites aussi fâcheuses que la toux ; les causes en sont les mêmes ; les variations de l'air, le passage subit du chaud au froid, les exercices trop violens du poumon, tels que le chant, les instrumens à vent, &c.

La curation est aussi la même, que celle de la toux. On saigne, s'il y a beaucoup de fièvre ; on prescrit des boissons chaudes & diaphorétiques, les infusions de capillaire & des fleurs béchiques, la décoction de son avec le miel, le sucre ou le sirop de capillaire. Les rafraîchissans doivent être bannis.

DE LA PTHYSIE.

Les Auteurs désignent cette maladie, sous le nom de *Tabes* ou de *Pthysie* indistinctement. Néanmoins il y en a quelques-uns qui ont jugé à propos de faire de ces maladies deux genres différens. Le premier est employé chez eux pour désigner l'étysie ou la consomption ; le second, pour dénoter la pthysie. Comme elles ne différent que par quelques circonstances légères, qui d'ail-

leurs n'ont aucune influence ſur le traitement, nous n'adopterons point la ſubtile diſtinction de ces Auteurs.

Il nous importe également peu de ſavoir ſi le mot *Phtyſie* déſignoit chez les anciens, la pourriture, ou bien une ſimple conſomption & amaigriſſement. Ces ſortes de recherches n'étant que de pure curioſité, ſont faites pour occuper le loiſir des Théoriciens. Depuis longtems, la valeur du mot *Pthyſie*, eſt fixée ; c'eſt dans ce ſens que je le prendrai.

Il y a des Médecins qui ont confondu la pthyſie avec le maraſme, juſqu'au point d'avancer que celui-ci en étoit le dernier période ; mais c'eſt une erreur. La pthyſie, il eſt vrai, ne ſauroit ſubſiſter ſans le maraſme qui en eſt un des ſymptômes caractériſtiques. Mais le maraſme peut très-bien exiſter ſans la pthyſie : c'eſt un fait dont une expérience journalière nous démontre la vérité.

On ne peut diſconvenir que la pthyſie n'ait une grande affinité avec la fièvre hectique. L'intervalle qui les ſépare eſt bien petit ; & l'on paſſe aiſément de l'une à l'autre : peut-être-même vaudroit-il mieux conſidérer la fièvre hectique comme le premier degré de la

pthyſie. En effet, ſi l'on ſe donnoit la peine de pouſſer ſes recherches un peu plus loin, on s'appercevroit, je penſe, bientôt que les Médecins n'ont diſtingué ces deux maladies, que parce qu'ils n'ont pas trouvé de ſiège fixe & déterminé à la fièvre hectique; tandis qu'ils étoient perſuadés que celui de la pthyſie réſidoit conſtamment dans le poumon. L'on verra par ce qui ſera dit dans la ſuite ce qu'il faut penſer de cette opinion des anciens.

Il ſe préſente une queſtion qui a fourni pendant long-tems matière à une vive diſpute. Fernel (*a*) nous apprend que de ſon tems, elle n'étoit point encore terminée. Il s'agiſſoit de ſavoir ſi l'on pouvoit être attaqué de la pthyſie, ſans avoir été auparavant hémoptoique; ou, ce qui revient au même, ſi l'hémopthyſie devoit être regardée comme la cauſe de la pthyſie.

Cette queſtion qu'il faut bien ſe garder de mettre au rang de ces futilités éphémères que l'on agite avec tant de chaleur dans nos Écoles, cette queſtion, dis-je, ne pouvoit être décidée que par

---

(*a*) Fernel, Pathol. lib. 5. cap. X.

l'obſervation. Nous ne ſavons malheureuſement que trop aujourd'hui que la pthyſie reconnoît pluſieurs cauſes, & qu'il n'eſt pas rare de la rencontrer, ſans qu'elle ait été précédée par le crachement de ſang.

Il y avoit un autre moyen bien ſimple de trancher la difficulté ; c'étoit de conſulter les livres des Médecins Grecs, pour ſavoir ce que leur pratique leur avoit appris à ce ſujet. Aretée s'explique aſſez clairement. Il dit : que quoique la pthyſie ſoit une ſuite ordinaire de l'hémopthyſie, on rencontre quelquefois celle-là, ſans celle ci (*b*) ; ne pourroit-on pas conclure de là, que de tout tems on s'eſt plus occupé à louer les anciens qu'à les lire ?

La pthyſie eſt regardée avec raiſon, comme la premiere maladie de la poitrine, tant à cauſe du nombre de ſes victimes, qu'à cauſe de la difficulté qu'il y a à la guérir. Willis a obſervé (*c*) que toutes les autres affections du thorax, lorſqu'elles ont réſiſté à un traitement methodique, ou qu'elles n'ont été guéries qu'imparfaitement, viennent ſe

(*b*) De cauſ. & diuturn affect. lib. 1. cap. 8.
(*c*) Pharmac. ration. ſect. 1. cap. 5.

perdre dans celle-ci ; comme on voit, dit cet Auteur, les petits ruiſſeaux ſe perdre dans les grandes rivières qui vont à leur tour ſe jetter dans la mer.

La pthyſie eſt un de ces maux qu'il n'eſt que trop ordinaire de voir réſiſter à toutes les reſſources de l'art. Les Praticiens l'ont diviſée en trois périodes ou degrés différens. Quoique cette diviſion ne ſoit pas dans la nature, il ne faut cependant pas la négliger : elle peut ſervir à une deſcription méthodique de cette maladie que les Auteurs ont traitée avec tant de confuſion. Elle a d'ailleurs l'avantage de fixer le Médecin, tant pour la curation qui n'eſt pas toujours la même, que pour le prognoſtic, à la juſteſſe duquel ſa réputation eſt le plus ſouvent attachée.

On convient unanimement que la pthyſie eſt incurable, lorſqu'elle eſt parvenue au troiſième degré ; qu'au ſecond, elle eſt très-difficile à guérir, & que ce n'eſt qu'au premier degré qu'on pourroit la combattre avec quelque avantage. Mais malheureuſement, il n'eſt pas aiſé de reconnoître ce période ; nous ne la connoiſſons que lorſqu'elle a paſſé au ſecond degré, ou qu'elle eſt ſur le point d'y paſſer.

On voit par-là, combien il importe d'avoir bien présent à l'esprit, les signes qui accompagnent cette maladie, dans son commencement. Je vais tâcher de les exposer avec le plus d'exactitude qu'il me sera possible.

Premier dégré de la Phtisie

La pthysie se manifeste à peu près, de la même manière que le rhume. On est saisi de la toux ; mais cela n'étonne point ; on se persuade que celle-ci se terminera comme celle qu'on a déja essuyée, & qu'une expectoration louable sera l'heureuse époque de sa fin ; on néglige conséquemment les remèdes, & plusieurs mois se passenr, avant que le Médecin soit appellé : faute capitale dont les malades sont presque toujours les dupes.

En effet, quoiqu'il soit difficile au premier coup d'œil de démêler la vraie nature du mal : un homme instruit ne s'y trompe pas. Cette toux a des caractères particuliers qui n'échappent point à un œil clairvoyant. Elle est sèche dans la pthysie ; elle est humide dès les com-

mencemens du rhume. De plus, elle eſt conſtamment accompagnée d'un ſentiment de peſanteur dans la poitrine, avec une diarrhée commençante.

Il faut néanmoins avouer que l'on voit quelquefois la toux devenir humide, dès le commencement; mais dans ces cas là même, les crachats ſont conſtamment pituiteux; ils ne viennent qu'après des *quintes*. Cela n'eſt pas ſurprenant. L'irritation que ces quintes ont cauſée à la trachée-artère, fait couler à la longue, la féroſité des glandes répandues dans la membrane interne de ce canal: & la toux qui d'abord étoit sèche, devient humide. Ce méchaniſme, comme le remarque Morton (*d*), ne reſſemble pas mal à celui par lequel un enfant tire le lait du ſein de ſa nourrice.

La toux des pthyſiques n'eſt pas auſſi forte que celle des catharreux, pendant le jour. On a obſervé auſſi qu'elle revenoit à des intervalles plus éloignés. Dans la nuit, ces proportions changent; & l'intenſité de la toux eſt à peu près égale. Vraiſemblablement patce que le corps

(*d*) De Pthiſi.

étant couché, les poumons ſe trouvent moins à leur aiſe, étant comprimés par le diaphragme qui l'eſt, à ſon tour, par les viſcères du bas ventre. Un autre phénomène bien remarquable, c'eſt que les malades touſſent cruellement, juſqu'à ce qu'ils aient vomi les alimens qu'ils avoient avalés.

Ce dernier ſymptôme, joint à la toux, étoit regardé par Morton, comme un des moins équivoques de la pthyſie. Ce n'eſt pas que le vomiſſement ſoit particulier à cette eſpèce de toux; il n'eſt pas rare de l'obſerver dans celles qui ſont épidémiques & catharrales, ſur-tout dans la coqueluche. Alors l'enſemble des autres ſignes, l'âge du malade, & le génie de l'épidémie dévoilent bientôt au Médecin la nature du mal qu'il a à combattre.

Les Pthyſiques ſe plaignent, en touſſant, d'une titillation déſagréable au fond du goſier. Il ne faudroit pas s'imaginer que cette impreſſion ſe fît immédiatement ſur l'endroit auquel ils la rapportent; il paroît plus probable que cela s'opére par continuité, comme on voit, la douleur ſe propager juſqu'à l'extré-

mité du gland, quand la veſſie eſt irritée par la préſence d'une pierre.

Les Pthyſiques ne goûtent point les douceurs du ſommeil. De-là, ces anxiétés, cette triſteſſe, cette mauvaiſe humeur qui ne les quittent jamais. Leur voix devient d'abord rauque, c'eſt la première altération qu'elle éprouve ; bientôt elle eſt aigue, glapiſſante, elle s'affoiblit enfin peu à peu.

La difficulté de reſpirer augmente au moindre exercice. Il s'y joint une oppreſſion & une péſanteur des hypocondres qui concourent avec les inſomnies, à précipiter le malade dans la rêverie & l'abbattement. Morton mettoit (*e*) ces deux derniers ſignes au rang des pathogmoniques. Quelques Auteurs ont avancé qu'une douleur de côté poignante accompagnoit preſque toujours la pthyſie dans ſon principe. Cela n'eſt vrai que lorſqu'elle ſuccède à quelque maladie ſuppoſée de la poitrine.

Il n'eſt pas indifférent de quel côté les malades ſe couchent. On a remarqué que lorſqu'ils ſont ſur un côté, ils ſont bien plus incommodés par la toux, que

(*e*) L. c. cit, pag. 55.

s'ils ſe couchoient ſur l'autre. Il faut en chercher la raiſon dans une plus grande affluence de liqueurs ſur un côté, que ſur l'autre : ce qui fait qu'ils ne peuvent ſe coucher qu'avec peine ſur le côté oppoſé ; comme dans l'hydropiſie de poitrine, lorſque l'épanchement n'eſt que dans une cavité.

Dans cet état de la maladie, on trouve la fièvre ; le pouls eſt aſſez fréquent ; il ſe répand ſur l'habitude de la peau une chaleur acre, mais qui ſe fait principalement ſentir à la paume des mains & à la plante des pieds ; elle redouble vers le ſoir & après les repas ; le viſage ſe colore ; & l'on apperçoit ſur l'os de la pomette, une rougeur éclatante, mais circonſcrite.

On s'eſt trompé, quand on a dit que cette fièvre, dont je viens de parler, étoit quotidienne continue ; ſon type n'eſt point fixe. on voit des paroxiſmes ſe ſuccéder plus ou moins rapidement, & à des intervalles inégaux : l'urine prend une légère teinte rouge, la ſoif ſe fait ſentir, l'appétit eſt perdu.

Il y a pourtant des ſujets qui le conſervent dans ſon entier ; mais ceux-là même ne ſont pas exempts des vomiſſe-

mens dont il a été parlé plus haut l'amaigrissement continue à se former; mais il n'est pas encore sensible.

SECOND DÉGRÉ DE LA PHTISIE.

LA toux continue, & va toujours en augmentant: on voit alors qu'elle excède les bornes d'un rhume ordinaire : les jambes du malade diminuent ; c'est sur les mollets que portent les premiers effets de l'émaciation qui devient bientôt générale. Elle affecte insensiblement tout le corps qui perd son coloris naturel, devient pâle & jaune. Le malade est sujet à une fièvre qui est accompagnée de tous les symptômes de la plevropéripneumonie.

C'est alors, & non pas dans le premier état, que les pthysiques se plaignent d'une douleur de côté assez vive, mais qui cesse avec la fièvre. La gêne de la respiration augmente avec la toux ; la soif est plus ardente, les veilles continuelles, la chaleur plus acre. Ils ne peuvent trouver une situation commode ; ils sont dans une perpétuelle agitation ; quelquefois ces accidens sont portés à un si haut point, que les malades périssent.

Le plus ſouvent néanmoins ces ſymptômes ſe mitigent vers le ſeptième, huitième, ou neuvième jour ; mais c'eſt pour faire place à d'autres qui, quoique plus doux en apparence, ne conduiſent pas moins ſûrement les malades au tombeau. La fièvre change de nature, elle ſemble prendre le caractère intermittent ; ſes accès ne ſuivent aucune marche réglée, ils reviennent pluſieurs fois dans un même jour, & ſont précédés par des friſſons.

Cette irrégularité n'eſt pas de longue durée : la fièvre paroît devenir quotidienne ; quelquefois, mais plus rarement tierce. Les redoublemens, comme je viens de le dire, s'annoncent par des friſſons dont la longueur & l'intenſité varient : ils finiſſent par des ſueurs abondantes & colliquatives. Il eſt à remarquer que ces ſueurs arrivent dans la nuit, & qu'elles ſont ſuivies d'une expectoration copieuſe qui ramene le calme & tranquilliſe l'eſprit du malade que la vue de tous les accidens avoit allarmé : il s'endort alors, & reprend ſes forces pour ſoutenir une nouvelle attaque.

Dans cet état de la maladie, les crachats ſont abondans : la plûpart des

Praticiens aſſurent qu'ils ſont amers, de doux qu'ils étoient dans le commencement. Cette aſſertion vague n'eſt aſſiſe ſur rien de ſolide : ils ſont par intervalle teints de filamens ſanguins ; & à ce ſujet, nous obſerverons qu'il n'eſt pas néceſſaire que les malades ayent craché du ſang, pour mourir ptyhſiques, comme quelques perſonnes l'ont avancé. M. de Sault rapporte pluſieurs obſervations qui confirment ce fait (*f*).

Aux ſymptômes ci-deſſus expoſés, le même Auteur en ajoute un qu'il a conſtament obſervé : ce ſont des embarras très-conſidérables dans le foye, manifeſtes dans le vivant, par une dureté de ce viſcère bien ſenſible au tact, & quelquefois par ſa douleur. Il eſt ſurprenant que les Auteurs n'en ayent pas fait mention. Il étoit aiſé de s'en convaincre, en portant la main ſur l'hypocondre droit du malade. J'ai ſenti pluſieurs fois cette renitence dont parle M. de Sault. Lorſqu'on voudra s'en aſſurer, il faudra avoir la précaution de faire coucher le malade ſur le dos, les jambes élevées ; alors on ne manquera pas de la ſentir,

(*f*)

ſurtout ſi l'amaigriſſement eſt conſidérable.

L'appétit que le malade avoit perdu dans le premier degré de ſa maladie, ſe réveille dans celui-ci. On remarque que le plus grand nombre des pthyſiques mange avec avidité, & digere bien : ils vont à la ſelle, une ou deux fois par jour, leurs excrémens ſont liés, & tels que pourroit les rendre l'homme qui ſe porte le mieux. Malgré cela, les alimens ne les réparent point ; au contraire, on les voit dépérir ſenſiblement.

Ce phénomène eſt très conforme aux loix de l'œconomie animale, & prouve bien que le poumon eſt le principal organe de la ſanguification. En effet, les alimens ayant ſubi un premier changement dans le bas ventre, n'ont beſoin pour prendre la nature des humeurs animales, que d'en ſubir un ſecond qui doit leur venir de la part du poumon. Mais comme ce viſcère eſt affecté, il ne ſauroit agir ſur eux. De-là il s'enſuit que l'appétit que les Médecins voyent paroître avec plaiſir dans toute autre maladie, n'annonce ici que la terminaiſon la plus funeſte. Cette idée que la théorie avoit enfantée, a été confirmée par l'ob-

ſervation. Bennet nous dit que les pthyſiques ſont déſeſpérés. *Pthiſici cibum avidè appetentes, & exinde robur neutiquam acquirentes, deſperati* (*g*).

Le pouls des pthyſiques varie ſingulièrement hors du paroxiſme; le matin, par exemple, on le trouve foible, petit, obſcur; il n'a preſque point de fréquence. Si on l'explore dans le fort de l'accès, il eſt vîte, fort, fréquent; lorſque la ſueur ſe déclare, ſa force & ſa vîteſſe diminuent, il revient à ſon état primitif.

L'urine eſt ici rouge, comme dans les fièvres intermittentes, avec cette différence toutesfois que le ſédiment qu'elle dépoſe eſt blanc & farineux.

TROISIÈME DEGRÉ DE LA PTHISIE.

LA face hypocratique annonce infailliblement que la pthyſie eſt à ſon dernier degré: les yeux ſe cavent & ſe terniſſent, les tempes s'affaiſſent, les oreilles ſe relevent, le nez devient pointu, les pommettes ſaillantes, les lèvres ſemblent

(*g*) Beunet, tabid. theat. p. 3.

ſe coller aux dents, la bouche s'aggrandit; quand on la fait ouvrir, on la voit couverte d'ulcères: les malades ſe plaignent que leur goſier eſt douloureux & aride, & cette douleur ſe propage preſque toujours juſqu'à l'oreille gauche (*h*). Je n'ai jamais eu occaſion de faire cette obſervation. Il y a apparence que ce ſymptôme dépend de l'ulcération de la membrane qui tapiſſe la trompe d'Euſtache. On a dit encore que les vaiſſeaux ſanguins ſont plus chauds que les chairs qui les avoiſinent; je n'ai jamais pu appercevoir cela, peut-être n'en dois-je en accuſer que l'imperfection de mon tact.

La peau du corps des pthiſiques; celle ſurtout des extrémités, eſt rude, ridée & comme *chagrinée;* il s'y éleve des puſtules rouges qui ſont la preuve la plus complette d'une diſſolution totale dans les humeurs.

La maigreur eſt bientôt portée à ſon dernier période: le malade reſſemble à un ſquelette: on diroit volontiers que les chairs ſont fondues, & qu'il ne reſte plus que la peau. Il eſt ſurprenant que dans cet état, l'action des muſcles ſe ſou-

(*h*) V. ſa thèſe: *An ſagou pthyſicis?* 176 .

tienne ; car ces malades exécutent tous les mouvemens musculaires, autant que la foiblesse où ils sont réduits peut le leur permettre, malgré l'aridité des capsules & des ligamens. M. Wanswieten (*i*) a vu un Musicien qui, la veille de sa mort, touchoit très-bien du clavecin. Voici la raison qu'en donne cet Auteur. On sait, dit-il, que le muscle est composé d'une grande quantité de tissu cellulaire, & que la fibre charnue n'y entre que pour la plus petite partie. Il est donc possible, ajoute ce Médecin, que le muscle soit réduit à un très-petit volume, sans que sa texture soit altérée : cette raison est puisée dans la nature.

L'œdème des extrémités dans la pthysie est l'avant-coureur de la mort. Il reconnoît ici une double cause. 1°. La difficulté que le sang éprouve à passer à travers les poumons. 2°. La dissolution des humeurs. En vain quelques Phisiologistes objecteroient-ils que plus les humeurs sont fluides, plus elles sont propres à circuler. M. de Sauvages a très-solidement prouvé que l'aisance de la circu-

(*i*) Comment. in aphr. tom. 4.

lation exigeoit un certain degré de cohérence dans les liquides (*k*).

Les ongles deviennent crochus, parce qu'ils ne ſont plus ſoutenus par la graiſſe, les cheveux tombent, & cet accident eſt mortel; Hyppocrate ne l'a point omis (*l*). Le défaut de nourriture eſt la cauſe de cette dépilation chez les pthyſiques, comme elle l'eſt chez les viellards.

Les poux rongent ces malades ſur leur fin; cela n'eſt pas étonnant. On ſait que la chaleur & la putréfaction ſont les deux agens qui font éclore ces inſectes. Ces deux cauſes ſe trouvent ici réunies. Les pthyſiques, comme chacun peut le remarquer, ont l'haleine fort puante; leurs crachats ſont d'une fétidité qu'ils déteſtent eux-mêmes; ils rendent le pus preſque tout pur, & leurs jours ſe terminent par la diarrhée. *Si ſputum in ore contentum excreatum deteſtatur, & pus magis ſincerum expuit; hunc intra breve tempus, aſſerito ex alvi profluvio periturum* (*m*).

(k) Diſſert. ſur les médicam.
(*l*) De morb. lib. 2.
(*m*) Hyppocrat. de morb. lib. 2.

Les malades qui s'étoient allarmés dans le ſecond degré de leur maladie, ſe raſſurent à meſure que leur fin approche: ils n'ont plus de frayeur, tout leur paroît d'un bon augure; ils ſe flattent de recouvrer bientôt leur première ſanté: & ces calmes trompeurs dont ils jouiſſent par intervalle, ne contribuent pas peu à les entretenir dans cet eſpoir. Ceux qui n'ont aucune connoiſſance de notre art ne ſont pas les ſeuls à ſe bercer de cette illuſion. M. de Sault (*n*) a vu des Médecins prêts à expirer de cette maladie, & ſe perſuader qu'ils n'étoient point pthyſiques, & j'en connois un qui eſt à-peu-près dans le même cas. Il eſt ſujet à de fréquentes hémopthyſies, & quand l'accès eſt paſſé, il n'y ſonge plus. Ce n'eſt pas qu'il ignore les accidens fâcheux qui en ſont les ſuites ordinaires, car il eſt très-inſtruit. Tel eſt le tableau de cettte maladie funeſte qui enleve tant de perſonnes à la fleur de leur âge.

Tout a ſes exceptions dans la nature: la pthyſie a les ſiennes. On ne la voit pas toujours ſuivre la marche que nous venons d'indiquer; elle s'en écarte dans

(*n*) Diſſertat. ſur la pthyſie.

certains climats. Sidenham nous apprend que dans le Briſtol, où cette maladie eſt ſi commune, elle s'annonce par des crachats douceâtres rendus en abondance, qui, dans l'eſpace de trois mois réduiſent les malades à un maraſme conſommé. La toux eſt légère le plus ſouvent: peu de malades ſont ſujets à ces toux *férines* qu'on obſerve ailleurs (*o*).

La pthyſie qui ſuccéde à une maladie inflammatoire ſuppurée de la poitrine, n'a que le ſecond & le troiſième période: puiſque les malades commencent à cracher du pus. Cette eſpèce eſt prompte & vive. Cela ne doit pas ſurprendre, étant fomentée par un ulcère au poumon, & par *la dégénération* des humeurs.

Morton diviſe la pthyſie en aigue & en chronique. (*p*) Ce qui l'a engagé à admettre cette diſtinction, c'eſt qu'il a obſervé des pthyſies qui parcouroient leur tems fort rapidement; tandis que d'autres laiſſoient parvenir les malades à un âge avancé, & ne paroiſſoient pas même abréger leurs jours. On ſent bien

---

(*o*) Proceſſ. inreg. cap. 2.
(*p*) Morton, de pthyſi pag. 66.

que les deux eſpèces que nous venons de rapporter ſont du genre des aigues.

La pthyſie eſt de tous les âges, mais les jeunes gens y ſont plus particulièrement ſujets. C'eſt depuis dix-huit juſqu'à trente-cinq ans, qu'elle attaque ſes victimes. C'eſt la remarque du Pere de la Médecine. *Tabes præcipuè contingit ætatibus quæ ſunt ab anno 18 ad 35* (*q*).

Les femmes y ſont plus ſujettes que les hommes; je ſai qu'il faut ſouvent en accuſer la ſuppreſſion de leurs règles; mais l'uſage inſenſé qu'elles font des corps à baleine, n'y entre-t-il pas pour quelque choſe? Spigellius (*r*) n'a pas craint d'attribuer à cette cauſe le grand nombre de pthyſies qu'on voit régner en Angleterre. Les Médecins ont obſervé après cet Auteur, que les ligatures multipliées dont on charge les enfans, & ſurtour les filles, ouvrent la porte à une foule de maux parmi leſquels on peut ranger la phtyſie.

Il eſt encore une autre raiſon qui explique pourquoi les femmes ont plus de diſpoſition à la pthyſie; c'eſt qu'elles ont voulu imiter les hommes dans tous

(*q*) Aphoriſm. 9. ſect 5.
(*r*) De human. corp. fab. lib. 1. cap. 9.

leurs excès; & comme leur tempérament eſt plus foible que le nôtre, il en reçoit des atteintes plus marquées : leurs règles ſe ſuppriment pour l'ordinaire au ſecond période de la phtyſie, pour ne plus reparoître. C'eſt un malheur, il ſeroit à ſouhaiter, lorſque leur fin approche, qu'elles puſſent concevoir : la groſſeſſe eſt un moyen de leur prolonger la vie. De deux femmes pthyſiques au même degré, on peut être ſûr que celle qui deviendra enceinte, portera ſon fruit à terme, tandis que l'autre pourra périr avant ce tems.

Ceux qui ſont nés de parens pthyſiques, portent ordinairement en venant au monde le germe de cette maladie, qui ſe développe plus ou moins vîte, en raiſon du concours des diverſes circonſtances de la vie. Elle a cela de commun, avec bien d'autres maladies, qu'elle ſe tranſmet par héritage.

Sic patrum in natos veniunt cum ſemine morbi.

Il y a quelques années que M. Louis fit une diſſertation pour prouver qu'il n'y a point de maladies héréditaires. Mais le raiſonnement ne tient point contre l'expérience : elle ne nous

prouve que trop cette fatale vérité.

Ceux qui par état ou par inclination, ſont continuellement auprès des pthyſiques, contractent une diſpoſition à cette maladie : car elle eſt contagieuſe. Ainſi les femmes des maris pthyſiques, le deviennent preſque à coup ſûr, & *vice verſâ*

Un ſon de voix aigu ou rauque, eſt un de ces indices de la pthyſie, qui trompent rarement. Il importe peu que nous l'ayons apporté en naiſſant, ou qu'il ſoit venu accidentellement. Dans le premier cas, il annonce une foibleſſe naturelle du poumon; dans le ſecond, une obſtruction, un engorgement, ou un autre dérangement quelconque de ce viſcère.

Les boſſus, ceux qui ont la poitrine applatie, ou quelqu'autre vice de conformation dans cette cavité, ſont plus ſujets à la pthyſie que les autres hommes: la raiſon en eſt bien ſimple; on doit la déduire de la gêne qu'éprouve le poumon.

Morton (*s*) met encore au nombre des ſignes qui doivent faire craindre

---

(*s*) Loco cit.

cette maladie, la blancheur de la peau, une conſtitution maigre, la molleſſe des chairs, les accès de paſſion hyſtérique, hypocondriaque &c. Ces ſignes ne ſont pas conſtans : les Auteurs en donnent beaucoup d'autres; nous laiſſons le ſoin aux Praticiens d'en fixer la valeur. Tels ſont la pâleur du viſage, la rougeur circonſcrite des pommettes, l'allongement de la tête, l'excavation trop profonde du palais, la pâleur des gencives, l'arrangement irrégulier des dents, la longueur du col, &c.

Bennet a obſervé (*t*) que la pthyſie ſurvenoit aſſez ſouvent après l'amputation des membres. Les humeurs qui avoient coutume de s'y diſtribuer, obligées alors de refluer à l'intérieur, ſe jettent ſur le viſcère qui leur offre le moins de réſiſtance : le poumon étant le plus foible de tous, comme je l'ai déja dit au chap. de la Pleuréſie, il s'y forme des ſtaſes, des engorgemens, des inflammations dont la pthyſie eſt la ſuite.

Il eſt encore d'obſervation que ceux qui rendent une grande quantité de crachats, ſont particulièrement enclins

(*t*) Bennet, theat. tabid. pag. 110

à la pthyſie. Cette expuition annonce un abord conſidérable d'humeurs vers le poumon ; lequel ne peut avoir lieu, qu'en conſéquence de l'atonie de ce viſcère. Hippocrate & les anciens ne connoiſſoient que deux cauſes de la pthyſie, le catharre & le crachement de ſang.

Ils penſoient que dans le catharre, il ſe faiſoit un écoulement de pituite du cerveau au poumon; laquelle ſe fixant ſur cet organe, acquéroit de l'acrimonie & cauſoit un ulcère.

A ces deux cauſes, on en ajouta dans la ſuite une troiſième. C'eſt l'empyème. Chez les Anciens, ce mot avoit une ſignification bien plus étendue que parmi nous. Il déſignoit une collection de pus dans une partie quelconque.

Tous les Obſervateurs avouent d'un commun accord, que les maladies ſuppurées de la poitrine, dégénerent aiſément en pthyſie : il n'eſt même pas néceſſaire que le foyer du pus ſe trouve dans le thorax, comme il ſera dit ci-après.

Le nombre des cauſes da la pthyſie a bien augmenté. Il eſt connu & prouvé que cette maladie peut être produite

par la ſuppreſſion d'une évacuation accoutumée & néceſſaire, des règles, par exemple, des lochies, des vieux ulcères, &c.

Perſonne n'ignore combien il ſeroit dangereux de sècher un cautère établi depuis long-temps. La nature habituée à cet égout, y détermine les humeurs ſurabondantes de notre corps: il ſeroit donc très-périlleux de leur fermer cette iſſue. nous ne manquons pas d'obſervations qui font voir que la pthiſie a ſuivi de près des imprudences de cette eſpèce (*u*).

Une autre cauſe des plus communes de la pthyſie, dans les grandes villes, c'eſt la ſuppreſſion de la ſueur des pieds, des aiſſelles, des aînes, à laquelle les perſonnes graſſes ſont fort ſujettes. Comme ces évacuations ont une odeur déſagréable, & qui frappe d'abord l'odorat, les femmes n'ont rien tant à cœur que de les arrêter: il n'eſt pas de remèdes qu'elles ne faſſent pour cela; elles réuſſiſſent enfin, mais qu'arrive-t-il? la voix devient rauque, la poitrine ſe prend, & elles périſſent pthyſiques. On ne ſe per-

(*u*) Des maladies qu'il eſt dangereux de guérir, *Raymond*.

ſuaderoit pas d'abord qu'une cauſe ſi légère pût donner lieu à un mal auſſi grave: Rien n'eſt cependant plus vrai & les Médecins n'y font preſque pas d'attention.

Les paſſions de l'ame, ſur-tout la triſteſſe & la crainte, peuvent être regardées comme des principes éloignés de cette maladie. L'action marquée qu'elles ont ſur les nerfs, le trouble qu'elles occaſionnent dans les digeſtions, ſuffiſent pour faire entendre leur manière d'agir. Il faut ranger dans cette claſſe, les fortes contentions d'eſprit, les études trop long-tems continuées.

C'eſt pour cette raiſon qu'on voit ſi ſouvent mourir d'affection au poumon, les perſonnes de cabinet. Il faut pourtant convenir qu'on a trop donné aux travaux de l'eſprit. Il eſt une autre cauſe bien ſenſible qui a échappé à la ſagacité des Obſervateurs : cette cauſe eſt la poſition de ces gens-là. On les voit ſe pancher beaucoup ſur leur bureau, lorſqu'ils écrivent : le bord de la table comprime la partie inférieure de la poitrine, & en altère ainſi les fonctions.

Cette idée n'eſt point chimérique : je parle d'après l'expérience d'un de mes

amis. Comme la foibleſſe de ſa vue, l'avoit forcé pendant l'ong-tems à ſe courber lorſqu'il écrivoit, il avoit contracté une douleur fixe à la région de l'eſtomac, & une légère difficulté de reſpirer. Il craignit les ſuites de cette infirmité, & chercha les moyens de les prévenir. Il a eu le bonheur de réuſſir, en ſe ſervant de lunettes qui lui permettent d'écrire ſans ſe pencher. Depuis ce tems, il reſpire ſans peine, les digeſtions ne ſont plus troublées, il jouit d'une ſanté qu'il n'eut jamais pu recouvrer, avec tous les remèdes, s'il eût continué à garder, en écrivant, la poſition gênante à laquelle les myopes ſont forcés.

Etmuller rapporte que les vents aigres produiſent beaucoup de pthyſies dans la Province de Moravie, en formant des concrétions dans le poumon. On lit dans la diſſertation de M. de Sault une obſervation qui confirme bien celle d'Etmuller. » Une Demoiſelle bien portante, mais qui prenoit de jour en » jour plus d'embonpoint qu'elle n'au» roit deſiré, ſe mit dans la tête de le » diminuer. Elle s'informa de tous côtés » des moyens les plus efficaces, pour

» la conduire à son but. Quelque ame
» charitable lui conseilla de boire cha-
» que matin, un verre de vinaigre. L'a-
» vis fut exécuté ; l'embonpoint dimi-
» nua ; mais la Demoiselle devint pthy-
» sique & mourut. A l'ouverture de son
» cadavre, on trouva le poumon farci
» de tubercules.

Cartheuser (*a*), en parlant de la vertu fondante du vinaigre, n'oublie pas de prévenir sur les suites funestes de ce remède. Le marasme & la pthysie sont celles dont l'Auteur menace ceux qui abuseront de cette liqueur.

Vanhelmont observe que les vapeurs de l'acide vitriolique & nitreux ont quelquefois occasionné la pthysie (*b*). Cet effet dépend encore de la coagulation des sucs opérée par les vapeurs acides.

Il se forme des *calculs* aux poumons, comme à la véssie & aux reins. Rien n'est plus commun que d'en voir rendre en toussant. Lorsqu'ils sont d'une figure inégale & raboteuse, ils ne sauroient passer dans les bronches, sans déchirer

(*a*) Fundam. mat. medic.
(*b*) Oper. pag. 200.

quelque vaiſſeau : auſſi voit-on qu'ils produiſent le plus ſouvent une hémophtyſie aſſez violente à laquelle la pthyſie ſuccéde bientôt. Bennet a remarqué que cette eſpèce étoit du plus mauvais caractère (*c*) : *Phtyſici*, dit cet Auteur, *quibus pulmones, ob lapidum & oſſium inæqualium innaſcentiam, lacerati fuere, deploratiſſimi.*

Ce fait s'explique ſans peine. Nous ſavons qu'à l'habitude du corps, les plaies avec lacération de chairs, ſont celles qui fourniſſent la ſuppuration la plus abondante, & qui ſe cicatriſent le plus difficilement. Qu'on faſſe l'application de cette théorie au cas préſent, & l'on verra qu'elle s'accorde avec l'expérience.

Willis qui a écrit d'aſſez bonnes choſes ſur la pthyſie, croit (*d*) que la dégénéreſcence du fluide nerveux ſeule, & ſans complication d'aucune autre vice, peut cauſer la pthyſie. Les preuves qu'il en apporte, ſont purement hypothétiques, & paroiſſent ſaiſies à la pointe de l'imagination. C'eſt pourquoi

(*c*) Bennet, theat. tabid. pag. 100.
(*d*) Pharmaceut. ration.

peu de Médecins adoptent son sentiment. Celui de Morton qui admet une altération générale des liquides pour principe de la pthysie, n'est pas renfermé dans des limites assez étroites (*e*). Morton lui-même a vu des vomiques qui couvant dans les bronches, dégénéroient en pthysie. Cette espèce, au rapport de Willis (*f*), est moins funeste, parce que le kiste étant plein, la matière sort par la voie des crachats, sans être repompée dans la masse du sang qui, par ce moyen, n'est point inficiée.

Les écrouelles sont mises avec raison, au nombre des causes de la pthysie. Les gens de l'art n'ignorent pas qu'il y a dans les viscères des écrouelleux, des petites tumeurs semblables à celles qui se montrent à l'extérieur; qu'elles s'enflamment & s'abscédent quelquefois. Mead (*g*) a observé que ceux qui avoient eu les écrouelles dans leur bas âge, étoient ensuite singulièrement exposés à la pthysie: & les Médecins Allemans nous apprennent que dans le Nord, cette ma-

(*e*) Morton, de pthysi, p. 36.
(*f*) Loco sup. cit.
(*g*) Mead, præcepta & monita.

ladie eſt preſque toujours fomentée par un vice ſcrophuleux.

L'acrymonie du ſang peut auſſi produire la pthyſie ; les faſtes de la Médecine ſont remplis de faits qui prouvent cette vérité. L'art a quelquefois prévenu & même guéri cette eſpèce, en faiſant une révulſion ſalutaire de cette humeur acre, à la ſurface du corps. Bennet rapporte qu'il a vu dans ce cas, pluſieurs perſonnes auxquelles il a ſauvé la vie par ce moyen ; il cite entr'autres, un Marchand de Londres, réduit dans l'état le plus affreux, & qui portoit à la main & aux pieds, des ulcères rongeans, d'où découloit une humeur ſaineuſe très-cauſtique qui n'avoit point encore attaqué le poumon (*h*).

Les vapeurs du charbon portent particulièrement à la poitrine : les Villes où l'on s'en ſert beaucoup, abondent en pthyſiques. C'eſt pour cette raiſon qu'il y en a tant à Londres, & que les Maréchaux ferrans, les Serruriers, les Taillandiers, &c. en un mot, tous les Ouvriers qui forgent le fer, y ſont très-expoſés. Elle commence dans cette

(*h*) Theat. tabid.

ſorte de gens, par une toux sèche qu'on néglige. Le mal fait cependant des progrès rapides; l'on mande enfin le Médecin, quand il n'y a plus de remède.

L'air des environs de la mer, ſurtout lorſque le Pays eſt plat & marécageux, eſt très-propre à engendrer la pthyſie. On croit que cela s'opère, parce que le fluide eſt chargé d'exhalaiſons ſalines. Cette opinion ne paroît guères fondée; la raiſon en eſt qu'on ne voit aucune pulmonie, ni aucune toux, dans certaines plages de la nouvelle Ruſſie & de la nouvelle Angleterre (*i*). Mais à quelle altération particulière de l'air faut-il attribuer cet effet? Nous n'en ſavons rien. Nos connoiſſances ſur les vices de ce fluide ſont trop peu avancées, pour qu'on puiſſe donner une raiſon ſolide de ce fait.

Le commun des hommes ne penſe pas que l'air puiſſe pécher par trop de pureté, rien n'eſt cependant plus vrai. M. de Bordeu a déja remarqué que l'air dépourvu des émanations des animaux & des plantes, que cet Auteur appelle

(*i*) Syden. proceſſ. integ. pag. 530.

ſi ingénieuſement *air vierge*, doit être compté parmi les cauſes des écrouelles (*k*). Henſter avoit dit avant M. de Bordeu, que l'air ſans vapeurs ne convenoit pas plus à l'homme, que l'eau pure aux poiſſons de mer (*l*). J'oſerois preſque aller plus loin que ces deux Médecins, & avancer que cet air peut produire la pthyſie, fondé ſur une obſervation qui ſemble mettre ceci hors de doute. Un de mes freres, jouiſſoit de la meilleure ſanté, lorſqu'il alla faire un voyage dans un Pays montagneux & fort aride. Quoiqu'il n'y eût demeuré que quinze jours, il en rapporta une toux vive & sèche qui, dans quatre mois, le conduiſit au tombeau, avec tous les ſymptômes d'une pulmonie confirmée.

Après avoir détaillé les cauſes de la pthyſie, je vais paſſer à l'examen de ſa nature & de ſon ſiège. Le plus grand nombre des anciens Médecins la faiſoient dépendre d'un ulcère au poumon, imaginé ſans doute à cauſe de l'abondance des crachats. L'ouverture des cadavres confirma cette opinion ; & il

(k) Prix de l'Acad. Roy. de Chir. tom. 3 p. 56.
(l) De morb. varioloſ.

n'en fallut pas davantage pour la faire adopter de tout le monde. On étoit si persuadé que la pthysie ne pouvoit exister sans ulcère au poumon, qu'on le fit entrer dans la définition de cette maladie. En vain lisoit-on dans Hippocrate : *ægrotabant macilenti citrà pulmonum ulcus* (*m*). L'autorité de ce grand Maître-ne parut pas devoir l'emporter sur l'observation.

Willis est le premier qui ait osé attaquer une erreur respectable par son anciénneté. Ayant ouvert plusieurs cadavres de Pthysiques, sans trouver d'ulcère aux poumons, il a changé la définition de cette maladie ; & au lieu de dire avec ses prédécesseurs : *quod sit totius corporis intabescentia ab ulcere pulmonis*, il a dit : *meliùs definitur, totius corporis intabescentia à malâ pulmonis conformatione orta* (*n*).

On lit dans Riviere (*o*) des observations conformes à celles de Willis. Ces deux Auteurs n'ont souvent vu dans les poumons des Pthysiques, qu'un amas de tubercules cruds. D'après ces

(*m*) Epidem. lib. 1,
(*n*) Loco pluries cit. part. 2, sect. 1. cap. 6.
(*o*) Prax. med.

autorités, & bien d'autres dont il sera fait mention plus bas, M. Desault a cru pouvoir avancer que la véritable & unique cause de la pthysie, étoit les tubercules du poumon. Ce Médecin a eu tort d'étendre cette cause à tous les cas particuliers possibles : il eût beaucoup mieux fait de la restraindre dans de justes bornes.

En effet, on ne peut disconvenir que ces tubercules ne se rencontrent très-souvent. Sennert qui a recueilli les opinions des anciens, a composé un chapitre entier de *tuberculis pulmonis* (*p*). Morton lui-même qui pense là-dessus comme les anciens, n'a disséqué aucun cadavre de Poumoniques, où il ne les ait constamment trouvés. Il n'est presque pas de page dans son livre où il n'en parle. Bonnet rapporte (*q*) plusieurs observations où ils ont été reputés pour la véritable cause de la pthysie. Enfin, Valsalva, Morgagni (*r*), M. Lieutaud (*ſ*) & beaucoup d'autres

(*p*) Sennert. lib. 2. part. 2 cap. 8.
(*q*) Anat. pract. lib. 2 sect. 7.
(*r*) De sed. & caus. morb.
(*s*) Hist. Anat. med.

Anatomiſtes ont apperçu maintes fois ces tubercules.

Il eſt bien clair que l'ulcère du poumon n'eſt que ſecondaire, & qu'il ne paroît ordinairement qu'au ſecond état de la maladie; que les anciens avoient pris l'effet pour la cauſe, & que les modernes qui les ont ſuivis, ſont tombés dans la même erreur qu'eux. Mais eſt-on en droit de conclure de-là que ces tubercules exiſtent toujours? non ſans doute: ce ſeroit une erreur preſque auſſi grave que celle que je viens de relever.

Bonnet (*t*) ne trouva dans un Pthyſique, que les poumons attendris, & ſans ulcère. Sydenham a très-ſouvent fait la même obſervation ſur tous les Poumoniques du Briſtol, qu'il a eu occaſion d'ouvrir (*u*). M. de Haën (*x*) a vu les poumons ſains & entiers à des Pthyſiques dans leſquels on ſe ſeroit attendu à les trouver conſumés, vû la quantité énorme de crachats qu'ils avoient rendus, pendant leur vie. Ce dernier fait prouve encore que cette maladie n'eſt

(*t*) Loco cit. pag 96.
(*u*) Proceſſ. integ. pag. 534.
(*x*) Rat. med.

pas tellement appropriée à la poitrine, qu'elle ne puiſſe bien réſider ailleurs, même dans une partie très-éloignée.

J'ai dit plus haut, que les Pthyſiques crachoient quelquefois des calculs : on ſait avec quelle facilité ces concrétions ſe forment dans le poumon ; elles ſuffiſent ſeules, pour donner la pulmonie, ſans qu'il ſoit beſoin de ſuppoſer de tubercules : & cette eſpèce, comme on l'a vu, eſt du plus mauvais caractère, par le délabrement affreux que ces calculs font en ſortant.

Tout ce qui pourra donner naiſſance à ces calculs, doit donc être évité avec le plus grand ſoin. Une atmoſphère pulvérulente eſt, on ne peut pas, plus pernicieuſe; c'eſt pourquoi les Tailleurs de pierre, les Plâtriers, les Meûniers, les Perruquiers, &c. ſont ſi expoſés à la maladie dont il s'agit. Par la même raiſon, il n'eſt pas prudent d'habiter dans des chambres nouvellement recrépies ; l'air qu'on y reſpire eſt chargé de particules terreuſes qui ne peuvent que bleſſer le poumon. Je connois une jeune perſonne qui, pour avoir commis cette imprudence, eſt attaquée d'un crachement de ſang qui revient par intervalles, &

d'une toux continuelle : ce sont sans doute les précurseurs d'une pthysie confirmée. Il y a une espéce de pthysie produite par un ulcère de la trachée-artère, qu'il ne faut pas confondre avec la pthysie ordinaire, parce qu'elle se guérit avec plus de facilité. Voici ses caractères distinctifs.

La respiration n'est point aussi gênée que dans l'autre ; les crachats sont moins abondans, & la douleur que les malades éprouvent, est fixée au fond du gosier. C'est d'après ces signes, que Morgagni (z) osa, dans sa jeunesse, se charger du traitement d'un Pthysique que tous les Médecins avoient regardé comme desespéré. L'évènement justifia sa hardiesse, & la guérison radicale de son malade, lui fit un honneur infini.

Cette espèce de pulmonie n'est pas une nouvelle découverte, comme on pourroit le penser. Hippocrate l'a décrite avec cette vérité qu'on reconnoît dans tous ses tableaux (&). Les moyens curatifs sur-tout y sont très-bien expo-

(z) Loc. plur. cit. litt. 22. art. 27.
(&) De morb. lib 2.

ſés. Le lait & les autres adouciſſans conviennent beaucoup dans ce cas, & il eſt de la dernière importance que le malade évite l'air froid, le vent & le ſoleil. C'eſt à l'exécution rigoureuſe de ce précepte d'Hippocrate, que Morgagni doit le ſuccès qu'il a eu. Il faut encore que le malade parle peu. Aſteus (*a*) conſeille, dans ce cas, de mettre, pendant la nuit, la tête dans une poſition plus déclive que le reſte du corps, de peur qu'il ne découle quelque choſe de la gorge, dans la trachée-artère.

Dans le premier degré, les crachats des Pthyſiques ſont inſipides ou douceâtres : ce n'eſt qu'au commencement du ſecond, qu'il s'y mêle un léger goût d'amertume, qui dépend de la bile. Cette humeur ne pouvant ſe filtrer dans le foye, à cauſe des obſtructions qui s'y forment, l'amertume va en augmentant, & ne diſparoît que pour faire place à une qualité plus mauvaiſe encore ; je veux dire, à la puanteur des crachats. Il s'en faut bien cependant que ceci ſoit conſtant ; il n'eſt pas rare de voir les crachats ſalés & même amers

(*a*) Med. letrabib. ſerm. 1.

dès le premier degré ; quelquefois au contraire, ils sont d'une douceur fade dans le progrès du mal, même étant mêlés avec du pus. C'est un fort mauvais signe, selon la remarque de Bennet : les malades périssent ordinairement dans trois ou quatre mois.

Cet Auteur pense, avec raison, que la mort de ces malades est causée par l'excès de leur maigreur, & non par l'ulcère de leurs poumons. En effet, il est hors de doute que c'est le suc nourricier qui, sortant avec les crachats, leur communique la douceur qu'ils ont. Ce qui acheve de confirmer cette vérité, c'est que si l'on expose ces crachats au feu, ils prennent, comme le suc nourricier, la consistance d'une gélée blancheâtre.

Les crachats de la meilleure qualité, sont ceux qui n'ont aucun goût. On a observé que les Pthysiques qui les rendent tels, dépérissoient plus lentement que les autres, toutes choses égales d'ailleurs.

Mais quand les crachats ont de l'odeur, ils sont d'un très-mauvais augure, puisqu'ils annoncent au moins un commencement de putréfaction. Ce-

pendant Bennet a très-judicieusement fait observer que ces crachats n'annonçoient pas toujours une mort certaine (*b*). Qui est-ce qui ignore en effet que le sang le plus pur se pourrit promptement, dès qu'il cesse de circuler ? Combien de personnes saines, mouchent le matin en se levant une morve puante, parce qu'elle a séjourné dans le sinus ? Doit-on être surpris après cela que le pus se corrompe dans un viscère aussi chaud & aussi humide que le poumon, où d'ailleurs l'air a un libre accès.

Les Praticiens ont vu nombre de sujets qui crachant des matières très-puantes, ne laissoient pas de vaquer à leurs affaires. M. Wanswieten en rapporte un exemple frappant (*c*). C'étoit un jeune homme dont les crachats, principalement ceux qu'il rendoit le matin, répandoient une odeur si infecte, qu'il ne pouvoit la supporter lui-même, quoique naturellement peu délicat. Cela n'empêcha pas ce jeune homme de vivre encore pendant deux ans, sans être obligé d'interrompre ses occupations.

(*b*) Bennet, theat. tabid. pag. 44.
(*c*) tom. 4. aphor.

C'eſt dans le tems de la puanteur des crachats que la pthyſie eſt plus contagieuſe. Il faut n'entrer dans la chambre des malades, que le plus rarement qu'il eſt poſſible, y reſter peu & ſe tenir éloigné d'eux. Les Médecins ſe ſont apperçus de tout tems que la pulmonie pouvoit ſe contracter par contagion. Galien ſurtout fait ſentir avec force le danger qu'on court, en habitant avec des malades de cette eſpèce (*d*). Le pthyſique dont parle Wanſwieten infecta ſa ſœur & ſa ſervante qui l'avoient aſſiſté juſqu'à la mort. Si donc l'on trouve dans les Auteurs peu de relations d'ouvertures de pthyſiques, n'en cherchons la cauſe que dans la crainte qu'ils avoient de prendre cette maladie.

Le défaut de puanteur dans les crachats ne doit pas tout-à-fait raſſurer ſur le danger de la contagion: l'haleine des malades, leur tranſpiration même ſont dangereuſes. Une femme pthyſique ſur le bord du tombeau, ayant donné à ſon mari un baiſer au menton, la barbe lui tomba précíſément à l'endroit où elle avoit appliqué ſes lèvres, quoi-

(*d*) De febrib. tit. 1. cap. 3.

qu'elle crût aux environs, comme auparavant. Heureusement pour l'homme, ce fut là que se bornerent tous les mauvais effets de l'haleine de sa femme; il vécut très longtems, sans être attaqué de la poitrine.

Quant aux habits des pulmoniques, je pense que le parti le plus sage est de les brûler. J'ai connu un jeune homme qui, pour avoir porté ceux d'un pthysique, avoit contracté une toux sèche qui n'annonçoit rien de bon pour l'avenir.

Il n'est pas prudent d'habiter tout de suite la chambre dans laquelle les pthysiques sont morts. Il faut au moins mettre un intervalle de trois mois, & ouvrir chaque jour, depuis le matin jusqu'au soir, les fenêtres de l'appartement. ces précautions sont indispensables pour quiconque veut éviter la contagion.

Les Médecins sont dans l'usage de jetter sur des charbons ardens les crachats des pulmoniques, persuadés que s'ils sentent mauvais, c'est une preuve certaine que la mort approche. Rien n'est plus illusoire que cette épreuve. Il est certain que les crachats même des personnes les plus saines, répandent de

l'odeur, lorſqu'on les brûle : ainſi on ne peut en rien conclure pour le prognoſtic. La puanteur qui s'en exhale ne pourroit donc ſervir tout au plus que de point de comparaiſon, pour déterminer le degré de putréfaction qui s'eſt faite dans toutes les humeurs. D'ailleurs cette expérience eſt pleine de dangers : les crachats en ſe réduiſant en vapeurs, ſe répandent dans la chambre, en infectent l'air, & paſſent dans les poumons de ceux qui s'y trouvent.

Rien n'eſt auſſi plus ordinaire, que d'entendre dire dans la pratique: *Voilà des crachats purulens.* Mais ceux qui tiennent ce langage ignorent donc que l'art ne poſſede encore aucun ſigne certain, pour diſtinguer ceux qui ſont purulens, d'avec ceux qui ne le ſont pas ? les moyens qu'on nous a donnés comme infaillibles, pour s'aſſurer de leur qualité, n'ont rien de bien ſolide. Le pus, dit-on, differe de la pituite ou de la matière des crachats, en ce qu'il eſt d'une couleur cendrée, & que celle-ci eſt blanche ; en ce que le pus eſt au moins un peu fétide & que les crachats ne le ſont pas ; enfin en ce que, ſi on jette le pus dans l'eau, il perd ſa *cohéſion*, & ſe diviſe en flocons, ce

qu'on ne voit point arriver aux crachats. Je prie les Auteurs de cette opinion de concilier ces deux derniers caractères du pus, avec ce qu'en dit Arétée.

Le pus, dit ce sage Observateur, est épais & sans odeur, *glutinosum & odore carens* (*e*). La couleur cendrée ne lui est pas plus essentielle : Hyppocrate n'en parle pas, & n'exige du pus, pour qu'il soit bon, d'autres qualités que celles-ci, *album, leve, æquale*

La poumonie est fâcheuse dans tous les âges; mais on a observé que les enfans en revenoient plus aisément que les adultes, quoiqu'ils aient une fièvre lente, une toux assez forte, & que l'émaciation soit générale.

Cette maladie fait, toutes choses égales d'ailleurs, des progrès plus lents chez les vieillards que chez les jeunes gens.

Les fréquentes hémorragies du nez, pourvu qu'elles soient médiocres, sont salutaires aux pthysiques, & prolongent leur vie.

Malheur aux filles nubiles, si la pthysie les prend sur le point d'être réglées pour la premiere fois. Sa marche est rapide

(*e*) De caus. & not. diuturn. affect. lib. 1. cap 9.

alors, & les conduit en peu de tems au tombeau.

Quand la couleur des joues est plus vive d'un côté, on prétend qu'on peut assurer que le poumon de ce côté est affecté. Cela est vrai en général; mais le lieu de la douleur est un signe bien plus constant.

La mort des pthysiques est souvent déterminée par une hémorragie considérable: cela ne doit pas surprendre, à cause de l'ulcère qui ronge leur poumon.

Pour traiter méthodiquement la pthysie, il faut la distinguer en deux états: le premier est l'inflammation du poumon; le second est l'ulcère de ce viscère. On sent bien que dans le premier cas, la cure doit être antiphlogistique. Les petites saignées fréquemment réitérées sont très-convenables: on en a vu l'effet le plus heureux (*f*).

La quantité de sang qu'on a coutume de tirer, varie depuis quatre, jusqu'à huit onces, & l'intervalle entre chaque saignée, est d'une semaine: on les diminue quelquefois, lorsque les circonstances paroissent l'exiger. Il est remarquable

(*f*) Observat. sur les maladies des arm. tom. 1.

que les malades ne ſont jamais ſi ſoulagés la première nuit après la ſaignée que la ſeconde ou la troiſième.

Il ne faudroit cependant pas que cette méthode devint trop générale, elle exige bien des reſtrictions qui doivent être tirées des circonſtances. Quelquefois l'ouverture de la veine trouve des oppoſitions de la part du malade, de ſes parens, & ſurtout des Médecins appellés en conſultation. Pour lors on peut propoſer les ventouſes ſcarifiées, elles ſuppléent merveilleuſement à la ſaignée.

Le véſicatoire entre les deux épaules n'eſt pas moins ſouverain dans le premier degré de la pulmonie, que dans les maladies inflammatoires de la poitrine. Baglivi a beau le regarder comme un poiſon, il n'avoit puiſé, ſans doute, cette crainte du véſicatoire dans la prhiſie, que dans une théorie dont le Docteur Whitt a mis la fauſſeté dans la plus grande évidence (*g*).

Ce Médecin n'eſt pas le ſeul qui ſe ſoit bien ttouvé de l'uſage des véſicatoires. Tous ceux qui ont eu le courage de les eſſayer, ſe ſont félicités de leurs tentati-

(*g*) Tranſact. phil. tom. 2. an. 1758

ves. Je connois plusieurs Médecins de la plus haute réputation qui ne bornent pas l'application du vésicatoire au premier degré de la pthysie ; Morton lui-même le recommande : il est surprenant qu'après une telle autorité, Baglivi (*h*) se soit déclaré si ouvertement contre ce remède.

La boisson des pulmoniques dans le premier état dont nous venons de parler, doit être rafraîchissante, & légérement résolutive. Il est bon d'y jetter quelques gouttes d'acide vitriolique, ou ce qui est encore préférable, quelques tranches de limon. Un hydrogala fait avec parties égales de lait & de décoction d'orge, & assaisonné avec du sucre, est très-agréable, & peut servir en partie de nourriture. Une décoction de pain édulcorée avec les fruits de la saison, ou avec leur gelée, convient assez : les farineux, les crêmes de riz, de gruau, de sagou, sont très-avantageuses.

Le second état de la pulmonie, c'est l'ulcère, ou pour parler plus correctement, l'abscès. Il présente les mêmes indications que l'abscès extérieur, mais elles ne sont pas aussi aisées à remplir,

(*h*)

parce que le mal ne ſe voit pas, que les mains ne ſauroient y atteindre, que les topiques ne peuvent pas y être appliqués immédiatement, & que le poumon eſt dans un mouvement continuel.

Le premier objet qu'on doit ſe propoſer, eſt de procurer l'expulſion de la matière purulente : les bronches ſont la voie la plus commode & la plus ſûre ; celle par conſéquent que l'on doit préférer. Tous les béchiques conviennent dans ce cas. Il y a cependant un choix à faire ſelon la qualité du pus. S'il eſt trop ſéreux, trop âcre, & qu'il faille lui donner de la conſiſtance, les décoctions de jujubes, de capillaire, de pariétaire, de pied-de-chat, de ſcabieuſe, de bouillon-blanc, de tuſſilage, &c. conviennent. Si au contraire, le pus péche par trop de cohérence & de ténacité ; ce qu'on connoît par l'épaiſſiſſement des crachats, & les efforts que le malade fait pour les rendre ; les béchiques inciſifs doivent être mis en uſage. Parmi ceux-ci nous choiſiſſons le vélard, l'ache, l'hyſſope, la camphrée, & ſurtout l'oximel ſcillitique, on pourroit auſſi donner la teinture autiphtiſique ſuivante.

℞ Sucre de Saturne . . . . ℥ß
Vitriol de Mars . . . . ℥ i
Esprit de vin rectifié . . ℔ i

Faites une teinture à froid.

On conseille encore de faire respirer la vapeur du souffre, des plantes aromatiques brûlées ou bouillies, ou d'habiter un atmosphère qui en soit imprégné. Galien se trouva fort bien d'envoyer les pthysiques à portée du mont Vésuve, afin qu'ils respirassent les vapeurs sulphureuses de ce volcan.

Le séjour des étables est vanté par quelques-uns comme un puissant remède dans quelques cas. Il parut, il y a deux ans, une petite brochure, où l'on tâche de démontrer l'utilité de cette méthode; les observations seules ont droit de l'apprécier; tout ce qu'on peut dire, c'est que peu de personnes voudront s'y soumettre, qu'elle paroît exposée à beaucoup d'inconvéniens, & que jusqu'ici elle n'a pas fait fortune.

Les bons effets que les balsamiques avoient paru produire à l'extérieur, doivent engager à s'en servir dans l'ulcère du poumon. C'est un des remèdes les plus usités de nos jours : cependant ils ne sont point exempts de danger. Tout le monde

ſait que les baumes augmentent la chaleur de la fièvre. Bennet a judicieuſement obſervé qu'à l'exception de quelques circonſtances, où il faut échauffer & donner du ton, il étoit prudent de s'en abſtenir, pendanr tout le reſte du traitement.

Cette méthode d'adminiſtrer les baumes étoit imparfaite ; on s'en apperçut bientôt. Il eſt inconcevable en effet, que quelques goutes de baume du Pérou ou de la Mecque, noyées dans le ſang, puiſſent lui communiquer une qualité déterſive. Il y avoit un moyen aiſé de les faire parvenir au poumon, c'étoit les fumigations.

Ce remède eſt fort ancien dans la pthyſie. Avicennes dit qu'on s'en ſervoit de ſon tems (*i*) ; mais il garde un profond ſilence ſur leurs bons ou leurs mauvais effets. Felix Flater va plus loin ; & dit que les fumigations peuvent être utiles (*k*). Cette façon de s'exprimer annonce aſſez qu'il ne les a pas eſſayées,

---

(*i*) *Quandoque adminiſtrantur in hâc ægritudine (phtiſi) genera ſuffumigationum exſiccantium & mundificantium, quibus fit ſuffumigatio cum trajectoria.* lib. 3, fin. 10 tract. 5. cap. 6.

(*k*) Lib. 1. cap. 5.

& qu'il ne les vante que d'après le raisonnement ou le témoignage d'autrui. Bennet s'étend sur la manière dont on doit les faire. Il faut dit il fermer avec soin, les fenêtres & la porte, afin qu'il ne se glisse dans la chambre aucun vent coulis : le malade y restera long-tems exposé. Sans ces deux précautions on n'en doit attendre aucun effet avantageux (*l*).

Comme les fumigations dessèchent les voies par où elles passent; Bennet, pour parer à cet inconvenient, étoit dans l'usage de les marier avec les évaporations humides. Il rapporte l'histoire d'un Marchand de Londres qui, à la suite d'une toux invétérée, qui lui avoit occasionné un crachement de sang, eut un ulcère au lobe droit du poumon : l'usage des fumigations & des évaporations le rétablit, & le fit jouir d'une santé parfaite pendant six ans au bout desquels il mourut d'un rhume.

Le même auteur assure avoir guéri, en combinant ces deux méthodes, deux personnes qui crachoient leurs poumons, à la suite d'une pthysie invétérée.

Il a été souvent témoin de la bonté

(*l*) Benner, tabid. theatr.

de ces remèdes, dans les érosions de la membrane interne des bronches.

Mead conseille beaucoup les fumigations. Il est persuadé qu'on peut en retirer de grands avantages, & qu'on a tort de les négliger (*m*).

Cependant leur usage n'est pas à l'abri de tout danger. Il est à craindre qu'elles ne causent des irritations fâcheuses dans les poumons & n'augmentent la toux. Le moyen de prévenir cet effet, est de suivre la méthode de Bennet ou de Wanswieten. Ce dernier n'impregne que successivement l'air de la chambre du malade de vapeurs balsamiques, & s'arrête dès que le patient commence à se sentir incommodé.

On a ensuite proposé le miel comme spécifique dans la pulmonie. C'est pousser la chose un peu trop loin, & avancer une proposition qu'on ne sauroit absolument prouver : le miel remplit à la vérité plusieurs vues à la fois; il est détersif, antiseptique & nourissant; mais il n'a point la vertu spécifique de guérir la maladie que nous traitons. Le sucre & surtout le rosat a opéré des effets

(*m*) Monit. & Præcep. med. cap. sect. 1●.

plus décisifs que le miel. Plusieurs Praticiens se louent beaucoup de l'avoir employé (*n*).

Avicene surtout l'éleve jusqu'aux nues. Il recommande d'en manger chaque jour autant qu'on pourra, même de le mêler avec du pain. Ce n'est qu'à cette dose qu'on peut, dit-il, se flatter de le voir réussir. Pris de cette manière, le sucre a guéri plusieurs pthysiques désespérés (*o*).

Malgré le témoignage d'Avicenne, il est des Médecins qui ne croyent pas l'usage du sucre aussi sûr qu'on le croit communément. On prétend qu'il peut disposer les poumons au relâchement, même à la gangrène, & l'on appuye cette opinion sur la délicatesse extraordinaire de la chair des cochons qu'on nourrit dans les Isles avec le marc des cannes à sucre.

L'infection des humeurs occasionnée par la résorption du pus, est peut-être le plus grand obstacle à la guérison de la pulmonie. C'est pourquoi de tout temps, les gens de l'art se sont appliqués à la prévenir, ou à la corriger.

Divers remèdes sont propres à pro-

(*n*) Cardan, de curat adminift. cur. m. Hoffmann, med rat. & systemat. tom. 4.

(*o*) Canon. med. lib. seu. X. tract. 5 cap. 6.

duire cet effet; les acides, les ſavoneux naturels dont nous venons de parler, & les diaphorétiques légers. Ces derniers paroiſſent d'abord contre indiqués; cependant adminiſtrés par une main habile & d'une manière convenable, ils ont opéré pluſieurs guériſons; Marcellus Donatus (*p*) en rapporte un grand nombre très-ſrappantes.

Perſonne n'ignore que les abſcès au poumon ſe guériſſent ſouvent par la voie des urines. L'art a imité la nature (*q*) & l'on a donné les diurétiques dans la pthyſie; on en a obſervé de bons effets; mais il paroît que leur manière d'agir n'eſt pas encore bien connue. Le plus grand nombre des Médecins ne conſidère en eux que la vertu qu'ils ont de pouſſer par les urines. Elle eſt la plus évidente, à la vérité; mais ils en poſſédent une autre qui n'eſt pas moins utile que la première, je veux dire, qu'ils ſont fondans, déſobſtruans, apéritifs, & propres par conſéquent à réſoudre les tubercules du poumon que l'on ſait être ſouvent la cauſe de la pthyſie.

(*p*) De med. hiſt. mirab. lib. 3. cap. X.

(*q*) Morton, Bagliv. Muret, &c. conſeillent beaucoup les apéritifs dans la pthyſie.

D'après cette réflexion, M. Desault desiroit qu'on fît usage des sels neutres, du mercure, & surtout des préparations de fer, des eaux minérales ferrugineuses. Il est certain qu'elles peuvent être très-utiles. On lit dans les essais de physique & littéraires de la Société d'Edimbourg (*r*) l'observation d'une pthysie confirmée avec crachats fétides, guérie par leur usage.

Les purgatifs n'ont pas été totalement négligés dans le traitement de la pthisie. Il faut avouer cependant que ce n'est qu'avec beaucoup de circonspection qu'on les a fait prendre. On a craint d'accélerer la diarrhée qui termine ordinairement la carrière des pulmoniques. Le premier degré est le seul où les Praticiens les ayent ordonnés ; encore n'ont-ils permis que les plus doux. Ce ménagement me paroît, j'ose le dire, avoir été porté trop loin. Hyppocrate ne craignoit pas d'ordonner des purgatifs assez violens, tels que les baies de thymelœa ou de thytimale. Il se proposoit sans doute, de faire par là, une révulsion, sans laquelle on ne parviendra jamais à

(*r*) Dissert. sur la pthisie.

cicatriser l'ulcère du poumon. C'est dans cette vue, que quelques Praticiens abandonnent les adoucissans, pour ne s'attacher qu'aux cautères, aux vésicatoires, aux setons, aux sternutatoires, &c. Qu'on ne conclue cependant pas de ceci, que les purgatifs doivent être administrés dans tous les tems de la pthysie : on ne peut se flatter de les voir réussir, que lorsque le malade a encore toutes ses forces.

Le caractère intermittent de la fièvre qu'éprouvent les pthysiques a dû naturellement faire essayer le quinquina. Morton s'en est servi, & son expérience lui a fait voir qu'on pouvoit en tirer parti. Torti, (s) à l'imitation de Morton, l'a mis en usage ; mais sans un succès bien décidé. M. Wanswieten en a vu de plus heureux effets. Il l'a fait prendre pendant long-tems & sous différentes formes, à une fille de condition, qui à la suite d'une hémopthysie étoit tombée dans une fièvre lente avec amaigrissement & crachats purulens. La malade fut parfaitement rétablie, quoiqu'elle fût mal conformée de la poitrine. Enfin M.

(s) *Febr. terap. special.*

De Haen a donné avec ſuccès un mélange de Gayac & de Styrax dans une décoction de kina. Malgré ces obſervations, il ne faut pas regarder le kina comme étant d'un uſage général dans la pthiſie; toutes les fois que cette maladie eſt entretenue par des obſtructions préexiſtantes (& cela eſt aſſez commun) il eſt ſage de s'en abſtenir.

Le lait eſt le remède par excellence de la plupart des Médecins, dans la pthiſie. Il remplit éminemment, ſelon eux, toutes les indications que cette maladie préſente & n'exige qu'un léger travail pour être aſſimilé aux humeurs animales. Ce raiſonnement eſt beau; mais la vérité eſt plus belle encore, & la vérité eſt qu'il y a autant d'eſtomachs incommodés par l'uſage du lait, qu'il y en a qui le ſupportent. Rien n'eſt plus commun cependant que de voir ordonner le lait dans la pthiſie, ſans y regarder de ſi près.

Il s'en faut bien cependant que tous les Auteurs ſoient de cet avis. Hyppocrate n'en permettoit l'uſage, que lorſqu'il y avoit peu de fièvre. Bennet ne l'ordonne, que dans le commencement de la pthiſie, & le proſcrit, lorſqu'elle eſt confirmée; par la raiſon que ſi cette

liqueur trouve des acides dans l'estomach, elle se coagule, & peut former des obstructions dans les divers couloirs. Que si elle rencontre des liqueurs alkalines, elle se convertit en bile. Cet Auteur rapporte l'histoire d'un Gentilhomme pthisique dont on trouva les premières voies farcies de lait coagulé. Morton n'est aussi rien moins que le partisan du lait. M. de Sault que j'ai cité plusieurs fois, ne fait pas même mention du lait. Fridéric Hoffman, qui au commencement de sa dissertation sur le lait d'ânesse, en fait un éloge si pompeux, semble l'oublier dans sa pratique. Il ne l'a pas ordonné deux fois dans ses consultations sur les maladies chroniques de la poitrine.

M. de Bordeu pere a fait sur le lait des remarques très-judicieuses, & toutes contraires à son usage (*t*). Il me paroît qu'on a dit trop de bien & trop de mal de l'usage du lait, qu'il est des cas où il est bien indiqué; mais qu'il en est aussi d'autres & en plus grand nombre, où il seroit pernicieux. Dans la pthysie tuberculeuse, par exemple, on sait qu'il peut augmenter les concrétions (*u*).

(*t*) Dissert. sur les eaux minérales de Bearn.
(*u*) V. Obser. de med. de Raulin sur la Ptyhsie.

On recommande de faire prendre le lait tout chaud, en ſortant du pis; quelques Auteurs conſeillent même, comme une choſe de la dernière importance, de le tirer dans un vaſe à goulôt, afin, diſent-ils, de prévenir la diſſipation de l'eſprit vivifiant qu'il contient: quoique l'exiſtence de cet eſprit ne ſoit pas démontrée, cette méthode n'a rien que de bon.

Le lait de femme eſt celui qui a été le plus célèbre à cauſe de ſa grande analogie avec nos organes. Cet avantage, qu'on ne ſauroit lui diſputer, eſt bien contrebalancé par la pente qu'il a à l'alkaleſcence. Car il eſt connu que le lait provenant des carnivores, eſt plus ſujet à ſe corrompre; que celui des herbivores.

Le lait d'âneſſe tient le ſecond rang; vient enſuite le lait de Chèvre, de Brebis, & enfin le lait de Vache. Les qualités par leſquelles on diſtingue ces diverſes eſpèces de lait, ne ſont pas bien évidentes. On les a toutes eſſayées, ſans avoir apperçu des différences bien ſenſibles dans leurs bons ou mauvais effets.

Le lait médicamenteux a eu des Pa-

négiristes. On l'obtient en nourrissant l'animal qui le fournit, des plantes propres à combattre les maladies pour lesquelles on l'ordonne. Mais outre que peu de personnes seroient en état de faire cette dépense, il ne paroît pas que les effets de ce lait soient plus merveilleux, que ceux du lait ordinaire.

Les Anciens condamnoient l'exercice du cheval, & le croyant trop fatiguant, ils ne permettoient que les charriots & les voitures. Sydenham, appuyé sur sa propre expérience, regarde l'équitation comme un secours assuré contre la pthysie (*a*). Elle lui a réussi, lorsque tous les autres remèdes avoient été infructueux: & ce n'est pas seulemeut dans le commencement, mais vers la fin des pthisies, puisque le flux de ventre étoit joint aux sueurs nocturnes dans plusieurs de ses malades. Ce Praticien croyoit que le mercure n'est pas plus efficace dans la vérole, ni le quinquina dans les fièvres intermittentes, que l'exercice du cheval dans la pthisie.

Sydenham n'est pas le seul qui ait été le témoin de l'utilité de cet exercice.

(*a*) Epist. ad Guill.

Etmuller en rapporte un exemple remarquable. Un citoyen d'Anchuse, nommé Augerius Passa, vit mourir son pere & sa mere de pthysie. Sa sœur aînée fut prise de la même maladie, & mourut. Deux autres sœurs qui lui restoient, subirent bientôt le même sort: Augerius Passa se mit à voyager, pour éviter une semblable destinée, (la succession de toute la famille réunie sur sa tête, le mettant en état de faire cette dépense) & il vint à bout par ce moyen de se garantir du mal (*b*).

Il est surprenant qu'on néglige si fort parmi nous une méthode aussi utile. Desault s'est très-bien trouvé de l'avoir employée, & nous a laissé sur ce sujet plusieurs observations dont il n'a pas tenu à ses confreres que nous n'ayons été privés.

Les voitures, au rapport de Sydenham (*c*), ont un succès bien peu inférieur à l'équitation.

La navigation a aussi ses avantages, à cause des secousses auxquelles le vaisseau est assujetti: Pline ne l'ignoroit pas.

(*b*) Pag. 2?0.
(*c*) Loc. cit.

Navigatio

Navigatio, dit ce Naturaliste, *pthisicis utilis est... neque enim Ægiptus propter se petitur, sed propter longinquitatem navigandi* (*d*).

L'air pur & modérément sec, convient aux pthysiques : cela souffre cependant des exceptions. Villis dit avoir vu des sujets pulmoniques qui s'accommodoient mieux d'une atmosphère crasse & remplie de fumée (*e*).

La meilleure regle qu'on puisse établir à cet égard, c'est de faire respirer aux pthysiques un air dont les qualités soient opposées à celles du pays où ils ont contracté la maladie. C'est ainsi que l'air sec de Montpellier & de ses environs est convenable aux Anglois qui ne jouissoient à Londres que d'un air humide & chargé de vapeurs.

Parmi les moyens de guérison de la pthisie, quelques Médecins anciens & modernes en ont vanté un, auquel ils ont attribué des cures surprenantes. C'est de faire coucher les malades avec leurs nourrices, ou avec des jeunes filles bien fraîches, & bien saines. Forestus en rapporte une observa-

(*d*) Hist. nat.
(*e*) Oper. tom. 2. cap. 6. pag. 45.

tion fameuse. (*f*) M. Wanswieten attribue cela à une émanation subtile du corps de ces jeunes filles, qui s'insinue par les pores absorbans, dans le corps du malade épuisé, & le ranime (*g*), au détriment de la jeune personne qui dépérit insensiblement. Il cite, pour étayer son sentiment, l'exemple de David dont on soutenoit ainsi la vieillesse.

Mais, que peut on conclure des observations de cette espèce en faveur des pthysiques? Est-on bien assuré de cette prétendue émanation? Quels effets leur a-t-on vu produire? c'est ce qu'on ne dit pas. Il paroît plus naturel d'attribuer les avantages de cette méthode, si toutesfois elle en a) à des desirs continuellement excités & jamais satisfaits qui agissent comme un *stimulus* ou *cordial.*

Cependant ne seroit-il pas à craindre que ce stimulus n'augmentât la fièvre & la chaleur dans lesquels sont toujours les pthysiques? d'ailleurs ne seroit-ce pas les exposer à succomber à leurs desirs? Or on sait que rien ne leur est plus pernicieux que le coït. On en a vu périr dans l'acte même.

(*f*) Observ. med.

(*g*) Comment. in aphor. tom. 1.

S'il étoit queſtion de traiter cette matiere en Théologien, il ne me ſeroit pas difficile de prouver que cette méthode doit être proſcrite. Je n'alléguerai qu'une ſeule preuve qui me paroît concluante. On ſait que la pthyſie eſt contagieuſe; cela poſé, eſt il permis, au détriment d'un individu, de chercher à en ſauver un autre tel qu'il ſoit?

Tout ce qui vient d'être dit concerne la cure radicale de la pthyſie; quant à la cure palliative, l'opium eſt regardé comme le principal remède, & pluſieurs Médecins le vantent beaucoup; ils ont ſans doute des raiſons que je n'ai encore pu connoître. J'ai toujours obſervé qu'à la vérité ce remède calme la toux; mais j'ai vu en même tems que loin de calmer les anxiétés, il les augmentent au contraire. On ſait, ſans que j'inſiſte à le prouver, qu'il provoque les ſueurs, & qu'il peut ſupprimer les crachats, ce qu'il eſt de la dernière conſéquence d'éviter.

Quand la diarrhée affoiblit extrêmement le malade, M. Wanſwieten s'eſt bien trouvé de donner quatre drachmes de thériaque diſſoutes dans ſix onces de lait, qu'il fait prendre en lavement; ce

moyen a prolongé les jours de plusieurs pthysiques.

Si les crachats venoient à être supprimés, on pourroit donner l'extrait de cascarille & de kina.

Lorsque le malade est affoibli par des sueurs colliquatives, Pringle (*i*) fait prendre le lait coupé avec l'eau de chaux : la décoction de sauge est aussi très-bonne ; mais il n'est rien audessus de l'air froid & du ventilateur.

Le régime est si essentiel dans la pthysie, que sans son secours on ne peut se flatter de conserver long-tems son malade : les alimens doivent être légers, proportionnés à l'état de la maladie, aux forces du malade, & aux pertes qu'il fait.

Dans les commencemens on doit eviter une trop grande quantité de chile qui causeroit de nouveaux embarras au poumou. A mesure que les forces diminuent, que le malade s'épuise par les sueurs & la diarrhée, on doit ordonner les analeptiques combinés avec de légers cordiaux.

(*i*) Observ. sur les malad. des arm. tom.

DE LA PTHISIE VÉNÉRIENNE.

De tous les accidens que la vérole peut causer, il n'en est guères de plus fâcheux que la pthysie: elle est plus commune qu'on ne l'imagine; & d'autant plus à craindre, que les malades, les femmes sur-tout avouent très difficilement, qu'elles ont eu des maladies vénériennes, & qu'on ne peut rien établir de certain, sans un aveu sincère du commerce qui peut y avoir donné lieu.

La marche de cette maladie est plus lente que celle de la pthysie ordinaire. On a vu des malades la porter des années entières. Elle est plus souvent tuberculeuse, accompagnée de toux sèche, d'une difficulté de respirer assez grande, & presque point de fièvre.

On présume que la pthysie est vénérienne, lorsque la toux, la difficulté de respirer, & la maigreur ont succédé à quelques accidens vénériens maltraités, si le malade est d'ailleurs bien conformé & d'une bonne constitution.

La pthysie vénérienne est la moins

dangereuſe de toutes : on la guérit, quoique dans un degré fort avancé.

Pour traiter cette maladie, il faut avoir recours au mercure ; mais on doit l'adminiſtrer avec le plus grand ménagement. Les bains ſont ici contre-indiqués. On y ſupplée par des boiſſons & des lavemens ; des petites ſaignées faites de tems en tems, ſont très néceſſaires.

On mettra le malade au lait, pour toute nourriture ; dans la journée, on en donnera quelques verres coupés avec les bois.

Après les préparations indiquées, on donnera les frictions, en mettant un intervalle de pluſieurs jours, entre chacune d'elles ; & pour éviter la ſalivation, on ne les fera que ſur les extrémités inférieures : en un mot, on traitera la maladie par la méthode de *l'extinction.*

On ſent bien, par ce que j'ai dit, que le traitement ſera long : le malade s'armera de patience ; la tranquilité de ſon ame influera ſur le ſuccès des remèdes.

Si les forces du malade le permettent, on purgera de tems en tems, on fera

même très-bien d'établ r un ou deux cautères aux bras ou aux jambes; & l'on ne permettra qu'ils ſe ferment, que long tems après la guériſon: il eſt auſſi avantageux de continuer quelque tems la diéte blanche.

FIN.

NOUVELLE

MÉTHODE

DE RECONNOÎTRE

LES MALADIES INTERNES

DE LA POITRINE

*PAR la Percussion de cette cavité ; traduite du latin d'*AVENBRUGGER*, Docteur en Médecine, Médecin ordinaire de la Nation Espagnole dans l'Hôpital Impérial, à Vienne en Autriche.*



A PARIS,

Chez HUMAIRE, Libraire, rue Marché-Pallu, vis-à-vis la Vierge de l'Hôtel-Dieu.

1770.

PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

VOici, mon cher Lecteur, une nouvelle Méthode, pour reconnoître les maladies de Poitrine : elle consiste dans la percussion de cette capacité, & à tirer certaines conséquences des différentes especes de son que cette percussion produira. Voilà le mystere de ma découverte.

La demangeaison (si commune) de s'annoncer pour Auteur, ou d'enfanter des systêmes, n'est point le motif qui me détermine à donner au Public le fruit de mes expériences, répétées, digérées & meuries, pendant sept ans de pratique.

J'ai prévu qu'en publiant cet Ecrit, je trouverois des difficultés à chaque pas. Je sai que les traits

de l'envie, de la haine, de la médiſance & de la calomnie n'ont jamais épargné ceux qui ont enrichi les arts ou les ſciences de quelques nouvelle découverte ; je courrai le même danger, ſans doute ; mais je ſuis réſolu à ne répondre à aucune critique.

Je n'ai écrit que d'après le témoignage de mes ſens. Je donne le reſultat de mes travaux & de mes veilles ; & je prie mes Lecteurs d'être bien perſuadés que je ne me ſuis jamais laiſſé ſéduire pas les attraits de l'amour propre.

Je ne prétens pas cependant avoir tiré du ſigne que je propoſe, toutes les conſéquences qu'il eſt poſſible d'en tirer dans les maladies de Poitrine. J'avoue avec toute la candeur dont je ſuis capable que je n'ai pas apperçu bien des nuances que les Obſervateurs attentifs ſaiſiront ſans doute avec le tems. Je ſuis perſuadé qu'il

reste sur la matiere que j'ai traitée, beaucoup de vérités à découvrir, qui seront très-utiles pour connoître, prévoir & guérir les maladies de la Poitrine.

C'est pour cette raison que je ne m'en suis pas tenu à ces signes en certains cas; & que pour donner plus de poids à mes observations, & faire une énumération exacte de certaines causes, j'ai souvent eu recours aux Commentaires de *M. le Baron de Wanswieten*, qui annoncent l'Observateur éclairé, & qui ne laissent rien à desirer: j'ai cru pouvoir me dispenser d'entrer dans un ample détail de théorie, quand j'ai trouvé des preuves capables d'assurer les fondemens de mon systême.

J'aurai rempli mon objet, si les vrais Médecins jugent que j'ai travaillé pour les progrès de l'art; & que mon travail a pu jetter

quelque jour ſur le traitement des maladies internes de la Poitrine.

Je n'ai point parlé des ſignes qui m'ont paru douteux, ou que je n'ai pas eu occaſion de confirmer, mais je ne ceſſe pas pour cela de m'en occuper.

Enfin je n'ai point couru après les graces du ſtyle, je n'ai cherché qu'à me faire entendre.

A VIENNE, 31 Décembre 1760.

AVIS AUX MEDECINS.

J'Atteſte, d'après mon expérience, que le ſigne du ſon de la Poitrine eſt de la plus grande importance, non ſeulement pour le diagnoſtic, mais encore pour la cure des maladies de cette capacité; ainſi après l'exploration du pouls, & les indications qu'on peut tirer de la reſpiration, la percuſſion doit tenir le premier rang: car toutes les fois qu'on rencontre un ſon contre nature, on peut s'aſſurer que le danger eſt preſſant.



NOUVELLE MÉTHODE DE RECONNOÎTRE LES MALADIES INTERNES *DE LA POITRINE.*

OBSERVATION I.

Du ſon naturel de la Poitrine de l'homme, & la méthode de l'exciter.

LORSQU'ON frappe la poitrine d'une perſonne en ſanté, elle raiſonne.

SCHOLIE.

Je comprends ſous le nom de poitrine, cette cavité qui s'étend, depuis le col & les clavicules, juſqu'à l'endroit où le diaphragme s'attache à l'arc des fauſſes côtes : il ſeroit hors de propos

de faire ici la defcription anatomique de cette capacité. Lorfqu'on propofe une nouvelle découverte, on doit chercher à plaire à fes Lecteurs, en expofant fes obfervations brièvement, fans art & ornement étranger. Il fuffit de fuppofer ici que la perfonne dont on frappe le thorax, fe porte bien, & que fes vifcères exécutent en liberté toutes leurs fonctions.

§. II.

La poitrine étant frappée, rend un fon femblable à celui qu'on tire de la caiffe d'un tambour couverte d'un drap ou d'une étoffe quelconque de laine.

SCHOLIE.

Nous fommes fouvent obligés d'employer des métaphores, quand nous manquons d'expreffions propres à caractérifer les impreffions que les objets extérieurs font fur nos fens. C'eft pour cela que je me fuis fervi de la comparaifon qu'on vient de voir.

§. III.

On entend ce fon raifonner dans toute la poitrine, en la manière fuivante.

1°. Quand on frappe le côté droit,

le ſon ſe fait entendre à la partie antérieure, depuis la clavicule juſqu'à la ſixième vraie côte; à la partie latérale depuis le creux de laiſſele, juſqu'à la ſeptième vraie côte; à la partie poſtérieure, depuis l'épaule, juſqu'à la ſeconde & troiſième fauſſe côte.

2°. Lorſqu'on frappe le côté gauche, on entend le ſon à la partie antérieure, depuis la clavicule, juſqu'à la quatrième vraie côte. Mais comme le cœur occupe une partie de ce côté; le ſon eſt tel, qu'on comprend aiſément que cette cavité n'eſt pas vuide, parce qu'il eſt émouſſé par le volume du cœur. Il arrive à la partie latérale poſtérieure du côté gauche, la même choſe que du côté droit (n°. 1).

3°. Le ſternum frappé rend un ſon auſſi clair que les côtés, excepté vers la région du cœur où le ſon eſt un peu plus obſcur.

4°. Le même ſon a lieu dans toute l'étendue de l'épine qui concourt à former la poitrine.

Scholie.

Ce ſon eſt plus clair dans les perſonnes maigres; plus ſourd dans celles

qui ſont charnues ; preſque nul, lorſqu'elles ſont graſſes. L'endroit le plus ſonore cependant, eſt ſur le devant de la poitrine, depuis la clavicule, juſqu'à la quatrième des vraies côtes où le ſon eſt plus obſcur à cauſe du volume des mammelles & des muſcles de la poitrine.

Quelquefois le ſon eſt plus obtus ſous l'aiſſelle, à cauſe des graiſſes qui s'y trouvent. Il eſt encore peu ſenſible ſur l'épaule, parce qu'il ſe perd dans l'omoplate & dans les muſcles qui recouvrent cet os. Quelquefois enfin en frappant ſur la troiſième fauſſe côte, on entend raiſonner le thorax : mais cela n'eſt pas conſtant & me paroît n'être qu'un jeu de la nature qui n'a point de regle invariable à l'égard des poitrines, dont les dimenſions varient preſque dans chaque individu.



OBSERVATION II.

Manière de frapper la Poitrine.

§. IV.

On rapprochera exactement les doigts les uns des autres ; on les allongera ensuite, & l'on frappera avec leur pointé, lentement & doucement.

SCHOLIE.

On doit frapper plus fort chez les personnes charnues, ou grasses ; car il faut alors une percussion assez violente pour exciter le son qu'une petite pulsation feroit naître dans une poitrine maigre.

§. V.

La poitrine sera recouverte de la chemise qu'on aura soin de tenir tendue ; ou bien on prendra un gand dont la surface ne soit point unie & luisante.

SCHOLIE.

Si l'on frappoit avec la main nue, sur une poitrine également nue, le contact des deux surfaces polies exciteroit un

bruit qui ne ferviroit qu'à obfcurcir le fon qu'on cherche.

§. VI.

La perfonne dont la poitrine doit être frappée, fera dans fon état naturel, eu égard à la refpiration; on lui fera enfuite retenir fon haleine. La variété qu'on trouvera dans le fon, pendant l'infpiration, l'expiration & la rétention de l'haleine, influera beaucoup fur le prognoftic.

§. VII.

Lorfqu'on voudra frapper le devant de la poitrine, on ordonnera au malade de tenir fa tête élevée, & de porter fes bras en arrière. Par ce moyen, la poitrine fait faillie, la peau, les mufcles & les côtes font tendues; & le fon qu'on tire, eft par conféquent plus clair.

§. VIII.

Quand on voudra frapper le côté, le malade levera fes deux bras fur fa tête les deux côtés étant ainfi tendus, le fon fera plus fort.

§. IX.

Lorfqu'on aura décidé de frapper fur le dos, on fera courber le malade en

devant ; il approchera les deux bras de la poitrine, comme s'il vouloit faire le boſſu ; le ſon ſera également plus fort, par la raiſon que j'ai déja alléguée.

SCHOLIE.

Toute perſonne en ſanté peut aiſément faire ces expériences ſur elle-même, ou ſur d'autres perſonnes ſaines. Si on les répéte pluſieurs fois avec ſoin & ſans prévention, l'on verra que la différence des ſons eſt capable de jetter un grand jour ſur la connoiſſance des maladies internes de la poitrine.

OBSERVATION III.

Du ſon contre nature de la Poitrine, & des indications qu'on peut en tirer.

§. X.

NOUS avons déja vu (§. 3) que lorſqu'on frappe la poitrine, elle rend un ſon dans toute ſa circonférence ; mais on ne doit pas ſe contenter de faire cette opération ſur un ſeul homme, ſi l'on veut bien s'aſſurer du caractère de chaque ſon en particulier, lequel varie dans chaque individu.

SCHOLIE.

Il a déja été dit (§. 3) ; que le thorax ne rend pas le même ſon dans tout ſon contour. Nous avons aſſigné en même tems les cauſes qui rendent le ſon moins ſenſible.

On ne doit donc pas ſe contenter de faire des obſervations ſur la poitrine d'un ſeul homme ; mais en frapper pluſieurs, non ſeulement à cauſe des obſtacles conſtans que l'Auteur de la nature a mis dans tous les hommes, tels que ſont les mammelles, les épaules, le cœur, &c. mais encore par rapport aux différences qui réſultent de l'embonpoint, de la grandeur reſpective de la poitrine de chaque ſujet: différences qui font que le ſon eſt tantôt élevé, & tantôt profond; tantôt clair, & tantôt obſcur, & quelquefois comme étouffé.

§. X I.

Lorſque les parties que nous avons indiquées (§. 19) ne rendent pas un ſon net, égal de chaque côté, & proportionné à la force de la percuſſion, on doit croire qu'il y a quelque maladie dans la poitrine.

SCHOLIE.

De cette vérité fondamentalle, on pourra tirer les prédictio s certaines que je vais expoſer. L'obſervation m'a appris qu'il peut y avoir dans la poitrine, des maladies graves qu'on ne ſauroit découvrir par aucun autre moyen, que par ma méthode. En effet, l'uniformité du ſon que rend une poitr ne de quelque cô é qu'on la frappe, eſt un ſigne aſſuré que les vaiſſeaux aëriens du poumon ſont perméables; que l'air y entre & en ſort librement; qu'ils ne ſont ni gênés par quelque tumeur, ni ſuffoqués par une ſanie épanchée. Il faut cependant excepter, de cette regle, certaines maladies de poitrine dont je parlerai dans la ſuite.

§. XII.

Si le ſon eſt plus conſidérable dans une partie ſonore de la poitrine, frappée avec une force égale à celle qu'on aura employée dans les autres, c'eſt un ſigne que le mal eſt placé ſous la partie qui rend ce ſon.

§. XIII.

Mais quand la percuſſion étant la mê-

me, le ſon eſt plus obſcur dans un point ſonore, que dans les autres; on peut auſſi être ſûr que c'eſt ſous ce point là préciſément, que le mal exiſte.

§. XIV.

Quand la poitrine frappée dans un lieu ſonore, ceſſe tout-à-coup de rendre un ſon naturel, & qu'il ſemble qu'on entend un bruit ſemblable à celui que produiroit la chair frappée: ce lieu eſt le ſiège de la maladie.

SCOLIE.

On n'a qu'à frapper ſa poitrine, & enſuite ſa cuiſſe, pour ſe former une idée du ſon dont je viens de parler.

§. XV.

Si la poitrine dans un endroit ſonore, produit un ſon pareil à celui de la chair: l'étendue de ce ſon ſervira à méſurer l'étendue de la maladie.

§. XVI.

Ce ſon de chair une fois apperçu; faites retenir ſon haleine au malade, frappez dans cet état, & ſi vous obſervez la même choſe, ſoyez aſſuré que le mal s'étend profondément dans la poitrine.

§.

§. XVII.

Lorſqu'on frappe la poitrine à ſa partie antérieure, & q'uon obſervera *le ſon de chair*, pendant que le malade retient ſon haleine, on n'aura qn'à frapper la partie diamétralement oppoſée ; & ſi cette partie ſonore d'ailleurs, rend *le ſon de chair*, il y a lieu de croire que la maladie pénétre dans toute la capacité du thorax.

Scholie.

Ces variétés dépendent des cauſes qui peuvent diminuer le volume de l'air contenu dans la poitrine, ou l'en priver tout-à-fait

Soit que cette cauſe exiſte dans les ſolides, ou dans les liquides, elle fera ce que nous obſervons à l'égard des tonneaux qui réſonnent dans toute leur cavité, quand ils ſont vuides : & qui étant remplis, rendent d'autant moins de ſon, que le volume d'air qui s'y trouve eſt plus petit.



OBSERVATION IV.

Des maladies en général dans lesquelles on observe le son contre nature de la Poitrine.

§. XVIII.

LE son contre nature dont nous avons fait mention (§. 3), se rencontre dans les maladies aiguës, & dans les maladies chroniques de la poitrine. Il annonce toujours une grande extravasion des liquides dans cette cavité.

SCHOLIE.

On a vu dans la scholie du §. précédent, que tout ce qui est capable de diminuer, ou d'enlever tout-à-fait le volume d'air contenu dans la poitrine, peut aussi rendre le son obtus, ou tout-à-fait imperceptible.

La nature, la cause & les effets des maladies chroniques prouvent cette assertion, qui se trouve mise dans le plus grand jour par l'ouverture des personnes mortes de ces maladies. L'expérience suivante démontre clairement la réalité du son

contre nature que nous avons dit ſuivre l'épanchement des liqueurs dans la poitrine.

Si dans un cadavre quelconque dont la poitrine rend un ſon ſonore, on remplit un côté de cette cavité, en y injectant un liquide, le ſon deviendra plus obſcur en raiſon de l'eſpace qu'occupera le liquide.

Je vais parcourir par ordre, toutes les maladies dans leſquelles on rencontre ce ſigne.

OBSERVATION V.

Des maladies aiguës dans leſquelles on rencontre un ſon contre nature de la Poitrine.

§. XIX.

CE ſon contre nature s'obſerve ou pendant le cours de la maladie ou ſur ſon déclin.

SCHOLIE.

Les Médecins ne doivent rien négliger pour ſe rendre certains d'un ſigne de ſi grande importance dans les maladies aigues; il aſſurera leur prognoſtic, lequel

eſt ſi douteux dans tous les tems de ces maladies.

J'en ai ſouvent vu, qui paroiſſant ſe terminer par une fièvre intermittente, en impoſoient aux Médecins, tandis que la matière morbifique dont la coction avoit été imparfaite, ſe jettoit ſur un poumon, & y cauſoit un ſquirre mortel ou une vomique.

§. XX.

Le ſon contre nature qu'on obſerve pendant le cours des maladies aiguës, ſe rencontre auſſi très-ſouvent dans les maladies inflammatoires de la poitrine.

SCHOLIE.

Je dis *très-ſouvent*; car pour peu qu'on connoiſſe l'hiſtoire de l'inflammation, on ſera convaincu de la vérité de ma propoſition, ſurtout ſi l'on ſe rappelle ce que dit le Commentateur de Boherrhave, M. le Baron de Wanſwieten, en parlant des effets de l'inflammation.

Si l'on fait l'application de ceci aux parties contenues dans la poitrine, on ſera invinciblement convaincu que le ſon contre nature indiqué dans l'obſervation 3, ne peut jamais ſe rencontrer plus fréquemment que pendant le cours

des maladies inflammatoires. Il peut cependant arriver que ce ſigne accompagne ces maladies épidémiques qui pouſſent immanquablement la matiére morbifique à la circonférence du corps ; quand cela ſe rencontre, c'eſt ſurtout avant l'éruption exanthématique.

J'ai ſouvent eu occaſion de l'obſerver pendant la maladie pétéchiale épidémique qui regna en 1757, 1758, 1759 & dans l'épidémie exanthématique miliaire de l'année 1760. J'ai ſurtout fait cette obſervation ſur les ſujets chez qui le mal s'étoit d'abord montré ſous les apparences d'une maladie inflammatoire de la poitrine.

Ce que j'ai obſervé de particulier dans la dernière épidémie, c'eſt que ce ſon une fois apperçu en quelque partie de la poitrine, demeuroit conſtamment le même, juſqu'à la parfaite coction de la maladie qui parcouroit régulièrement tous ſes temps.

Si Dieu me donne vie, je pourrai publier un jour ce qu'une pratique de dix ans m'a mis à même d'obſerver au ſujet des éruptions miliaires.

§. XXI.

Le ſon du (§ XIX.) que nous avons

dit s'obſerver ſur le déclin des maladies aiguës ne paroît que lorſque l'évacuation critique n'eſt pas proportionnée à l'intenſité de la maladie.

SCHOLIE.

Le ſigne du paragraphe XXI m'a toujours fait voir que ce que les Anciens appelloient *aigu* par décidence, étoit réellement chronique ; c'eſt pourquoi ce paragraphe regardant proprement les maladies chroniques, nous aurions dû le ranger ailleurs, ſi l'ordre que nous avons choiſi, n'avoit demandé que nous en fiſſions mention en paſſant.

§. XXII.

Le ſon contre nature (§ XX) qu'on obſerve ſur le déclin des maladies inflammatoires, paroît quelquefois le quatrième jour de la maladie, rarement avant ce tems, ſouvent après ; mais toujours du côté affecté.

SCHOLIE.

Je n'entreprendrai point de donner ici la raiſon de ce phénomène, je me contenterai ſeulement de faire remarquer que je me ſuis convaincu par rapport à ce ſigne qu'on ne le rencontre que les jours que

nous appellons décrétoires, c'eſt-à-dire, rarement le trois, ſouvent le quatre, ſouvent le cinq & le ſept, & jamais plus tard. On trouvera peut être étrange que j'aie mis le cinq & le ſept au nombre des jours décrétoires; mais quiconque aura exactement obſervé la marche des criſes, avouera que ſouvent le cinquième jour eſt l'indicateur du neuf, & le ſept du onze, ce qui cependant arrive très-rarement par rapport au dernier dans les maladies inflammatoires, mais il faut en excepter les maladies aiguës qui regardent le paragraphe XXI.

Ce ſigne paroît ordinairement dans les inflammations de poitrine qui attaquent le poumon ou la plèvre ſéparément, ou tous les deux enſemble, & qui ſont accompagnés d'une toux humide, mais on ne le rencontre jamais, dans le cas où il n'y aura point eu d'expectoration au commencement ou pendant le cours de la maladie, comme dans la pleuréſie sèche, l'inflammation du médiaſtin, du péricarde ou du cœur; car dans ces cas la partie affectée ceſſe d'être ſonore juſqu'à la ſuppuration ou juſqu'à la mort.

§. XXIII.

Ce son depuis le jour qu'il a commencé, devient plus sensible, selon la nature, l'intensité & la durée de la maladie. Il diminue aussi proportionnément à la qualité, à la durée & à l'abondance des excrétions.

Scholie.

L'accroissement de ce son contre nature dépend de la matière morbifique, laquelle se porte insensiblement sur le côté enflammé, & s'y accumule quelquefois en si grande quantité, qu'elle en occupe plus des deux tiers, comme je l'ai observé. Ainsi la santé ne pouvant se rétablir que par la coction, l'excrétion & l'expulsion de cette matière, il est nécessaire que cette excrétion conserve un rapport de proportion avec la maladie, tant par la qualité, que par la durée & l'abondance des matières qui sont expulsées.

§. XXIV.

Ce son (§. 23) une fois apperçu, annonce la mort pour le jour décrétoire après son commencement: ou la maladie se termine par les crachats, ou elle dégénère en une autre.

SCHOLIE.

Voyez à ce ſujet les commentaires de M. Wanſwieten mon maître, dans les articles où il donne les ſignes qui annoncent la mort, la terminaiſon de la maladie par les excrétions, ou ſon changement en un mal d'une autre eſpèce.

§. XXV.

L'ouverture des cadavres de gens dont la mort avoit été annoncée par le ſigne du paragraphe 22, après des maladies inflammatoires, m'a fait établir les règles ſuivantes.

1°. Plus le ſon d'une partie du thorax eſt obſcur & approche de celui de la chair frappée, plus la maladie eſt grave.

2°. Le danger de la maladie eſt d'autant plus grand, que ce ſon obſcur ſe fait entendre dans un plus grand eſpace.

3°. Il y a plus de danger ſi le côté gauche eſt affecté, que ſi c'eſt le côté droit.

4°. Si la partie antérieure & ſupérieure de la poitrine (j'entens cette partie qui s'étend depuis la clavicule, juſqu'à la quatrième vraie côte,) ne rend ſon, il y a moins de danger que ſi cela

arrive à la partie inférieure de cette capacité.

5°. Il y a plus de péril, si l'on cesse d'être sensible à la partie postérieure de la poitrine, que si c'étoit à la partie antérieure & supérieure.

6°. C'est quelquefois un signe mortel quand le son n'est perceptible en aucune partie d'un côté de la poitrine.

7°. Si le sternum frappé ne rend aucun son, c'est un signe mortel.

8°. Si la partie qu'occupe le cœur rend un son de chair; c'est encore un signe mortel.

SCHOLIE.

J'ai souvent observé que des prédictions de mort faites le sixième ou le septième jour de la maladie, s'étoient trouvées fausses, lorsque la nature poussoit la matière morbifique à la circonférence de la poitrine, ou des autres parties du corps, en y formant des abscès. C'est ainsi que la prudente témérité des Anciens qui brûloient ou incisoient la partie affectée, secondoit fort bien les efforts de la nature.

OBSERVATION VI.

Des maladies chroniques dans lesquelles on trouve le son contre nature de la Poitrine.

§. XXVI.

LE son contre nature qu'on observe dans les maladies chroniques, vient 1°. d'une malignité cachée qui affecte les viscères de la poitrine, & détruit lentement leur texture; 2°. ou d'une cause connue & sensible qui les vicie successivement.

SCHOLIE.

Voilà les points principaux d'où naissent les maladies chroniques, & desquels elles dépendent comme de leurs causes.

Quelleque soit de ces deux causes, celle d'où provient l'engorgement des viscères contenus dans la poitrine: le son dont il s'agit ici sera toujours le même.

§. XXVII.

Les maladies qui attaquent les viscères de la poitrine par une malignitê cachée, sont 1°. une disposition héréditaire.

2°. Les maladies qui dépendent des affections de l'ame, & qui ont leur source dans un desir qui ne peut avoir son effet : telle est entr'autres la nostalgie.

3°. les maladies de certains ouvriers qui ont naturellement les poumons trop foibles.

SCHOLIE.

1°. L'expérience apprend mieux que les raisonnemens les plus rafinés, l'effet qu'un vice héréditaire peut avec le tems produire sur nos organes. Un jeune homme d'une foible constitution, mais né de parens sains, ne se porte-t-il pas mieux, qu'un autre qui, sans être d'une complexion plus délicate, doit le jour à des parens pthysiques ?

M. Wanswieten confirme cette assertion dans ses Commentaires, aph. 1075. *L'observation nous apprend*, dit-il, *que les maladies sont transmises des peres aux enfans : & cela ne s'observe pas seulement à l'égard des épileptiques, mais il est constant encore que la goutte & la pthysie se transmettent de génération en génération, & il est étonnant que cette semence morbifique reste cachée pendant plusieurs années, avant que de causer aucun ravage.*

Le Lecteur trouvera dans le paragraphe indiqué ci-deſſus, la ſolution de toutes les difficultés qu'il pourroit me faire.

2°. Nous voyons que les paſſions produiſent des effets tout-à-fait oppoſés, lorſqu'elles font germer en nous quelques maladies.

Mais de toutes les paſſions de l'ame, celle que j'ai trouvée la plus capable d'étouffer le ſon de la poitrine, c'eſt le déſeſpoir d'obtenir ce qu'on deſire.

Or comme la noſtalgie appellée en Allemand *Hermwhe*, tient le premier rang parmi ces maladies, je ne crois pas à propos de la décrire ſuccinctement.

Lorſque des jeunes, gens à la fleur de leur âge, ſe voient enlevés par force, enrôlés dans les troupes, & qu'ils perdent l'eſpoir de revenir en ſanté dans leur patrie, ils ſe laiſſent bientôt aller à la triſteſſe, deviennent taciturnes & languiſſans; ils aiment la ſolitude, ils ſont rêveurs, ſoupirent, gémiſſent, & tombent enfin dans l'inſenſibilité & l'indifférence pour les devoirs de leur état.

C'eſt cette maladie qu'on appelle noſtalgie; ni les médicamens, ni les remontrances, ni les promeſſes, ni la vue des ſupplices, ne ſauroient guérir le malade.

Toujours occupé de la perte qu'il vient de faire de ſa liberté, il tombe dans le maraſme avec obſcurité de ſon d'un côté de la poitrine.

J'ai ouvert pluſieurs cadavres de perſonnes mortes de cette maladie, & j'ai toujours trouvé les poumons fortement adhérens à la plèvre. Le lobe du côté droit qui ne rendoit aucun ſon, étoit dur, calleux & plus ou moins purulent.

Cette maladie étoit très fréquente il y a quelques années : elle eſt rare à-préſent, ſurtout depuis que le terme des engagemens eſt fixé, & que le ſoldat peut eſpérer de retourner dans ſa patrie pour y jouir des privilèges de citoyen, après ſon engagement expiré.

Il eſt des maux attachés à l'induſtrie des hommes, comme il en eſt de particuliers à chaque âge, à chaque tempérament, à chaque ſexe.

Ne voyons nous pas en effet les gens de lettres traîner des jours languiſſans, tandis que leur eſprit ſe forme & ſe perfectionne par une étude continuelle. Le vigilant laboureur ne vieillit-il pas de bonne heure au milieu de ſes pénibles travaux ?

On peut dire la même choſe de certains

ouvriers. C'eſt ainſi que ceux qui travaillent aux mines, les doreurs, les plombiers & autres de cette eſpèce ſont ſujets à des coliques ſpaſmodiques connues ſous le nom de *colique des Peintres.*

Mais il s'agit ſeulement des profeſſions qui diſpoſent aux maladiesdu poumon, en éteignant le ſon de la poitrine.

J'ai ſouvent vu des frippiers, des meûniers, &c. dont la poitrine ne rendoit aucun ſon, mourir de pthyſie cauſée par la foibleſſe de leurs poumons: les premiers, en découſant de vieux habits, reſpirent les débris des étoffes que le tems a réduites en poudre: les autres ſont forcés à vivre dans une atmoſphère remplie de pouſſière.

Les cordonniers, les tiſſerans, &c. qui ſont obligés d'appuyer fortement leur poitrine contre leurs métiers, deviennent ſouvent aſthmatiques, & leurs poumons ſont trouvés ſquirreux.

Le progrès de ces maladies eſt plus ou moins lent, ſelon que ces ouvriers ſont plus ou moins preſſés d'ouvrage.

J'avoue cependant que j'aurois pu me diſpenſer de parler ici des maladies des ouvriers, parce que les cauſes que je

leur ai aſſignées ſont connues de tout le monde.

Mais ſi l'on regarde les ſignes cachés de débilité dans un viſcère, comme une cauſe prédiſpoſante, & qu'enſuite on compare les progrès de la maladie lents & à peine ſenſibles, avec l'état de ceux à qui la nature a donné des poitrines ſaines & robuſtes : on ſera convaincu, après cette comparaiſon, de la vérité de ce que j'ai avancé.

On pourroit ici me demander pourquoi les cauſes qui ſe portent ſur un poumon, n'attaquent pas les deux lobes à la fois ?

Je répons qu'on voit rarement des cas où les deux poumons ſoient affectés en même tems : & lorſque cela arrive, on trouve toujours un lobe plus malade que l'autre.

Je me ſuis convaincu par l'ouverture des cadavres, qu'il eſt ordinaire de rencontrer un lobe du poumon affecté, tandis que l'autre eſt ſain.

J'avoue franchement que je ne pourrois donner aucune raiſon ſolide de ce phénomène ; car dans les maladies, il eſt des choſes qu'on ne peut qu'obſerver, ſans qu-il ſoit poſſible d'en donner l'explication.

§.

§. XXVIII.

Les maladies (V. §. 26 n°. 2) dont les effets ſenſibles n'altèrent que lentement les viſcères de la poitrine, viennent ou d'un vice des liqueurs, contracté peu-à peu : ou des maladies aiguës mal guéries.

SCHOLIE.

1°. Les vices des liquides qui ſe manifeſtent peu-à-peu, procédent des alimens que nous prenons, leſquels ne peuvent s'aſſimiler à nos humeurs. Il eſt aſſez démontré combien les mauvaiſes digeſtions contribuent à cauſer les maladies chroniques.

On dit qu'une maladie aiguë n'eſt pas bien guérie, lorſqu'il eſt reſté dans le corps une partie de la matière morbifique.

Ce reſte de matière ſe fixera primitivemens ſur la partie affectée, ou ſe tranſportera dans cette partie de la poitrine qui ne rend aucun ſon, comme je l'ai dit au paragraphe de la troiſième obſervation.

Elle s'attachera donc à la plèvre, à un ſeul poumon, ou à tous les deux enſemble, au médiaſtin ou au péricarde.

Il eſt aſſez aiſé de connoître, quand la matière de la ſuppuration eſt reſtée dans

la poitrine après une maladie inflammatoire ; mais il est très-difficile de reconnoître si cette matière dégénère en squirre de poumon.

J'ai souvent observé que tout un côté de la poitrine ne rendoit aucun son, quoique le malade ne toussât presque pas, & que sa respiration ne fût point gênée. Cela arrivoit surtout dans la convalescence, après une fiévre aiguë qui dégénéroit en fièvre erratique : de sorte que le malade paroissoit presque rétabli. Il restoit dans cet état, jusqu'à ce que la maladie qu'on n'avoit peut-être pas connue, faisant insensiblement des progrès, causât une hydropisie, & jettât le malade dans le dernier degré de la consomption.

§. XXIX.

Lorsqu'on rencontre le signe du paragraphe 26 pendant le cours des maladies chroniques, on peut établir comme une règle générale, que le malade n'a plus d'espoir de guérison, quand il maigrit & perd ses forces.

SCHOLIE.

Tel est l'effet que la matière morbifique, qui a résisté à l'action des remèdes,

produit avec le tems ſur les viſcères de la poitrine auxquels elle s'attache.

Voilà la cauſe du dépériſſement du corps dont nous avons parlé à la fin de la ſcholie du paragraphe 28.

C'eſt pourquoi toutes les fois qu'on trouve le ſon contre nature, en frappant l'un ou l'autre côté de la poitrine, on peut conclure que le poumon eſt gêné par la matière morbifique, ou conſumé par une acrimonie locale.

Toutes ces cauſes étant capables de s'oppoſer entièrement aux fonctions de ce viſcère, conduiſent inſenſiblement à la mort.

OBSERVATION VII.

Du ſon contre nature de la Poitrine, qui eſt la ſuite d'un épanchement des liquides contenus dans les vaiſſeaux de cette cavité.

§. XXX.

LES liquides qui circulent dans les vaiſſeaux de la poitrine, ſont le chile, le ſang, & la limphe.

SCHOLIE.

La physiologie nous apprend que ces trois espèces de liquides sont contenues dans les vaisseaux de la poitrine : l'Anatomie nous le démontre ; l'œil seul ou armé d'un microscope, achève de nous en convaincre.

Il n'est question ici que de l'extravasation de ces liquides dont on peut s'assurer par la percussion du thorax indépendemment des autres signes.

J'avoue ingénuement qu'il ne m'est point encore arrivé de voir dans la poitrine des épanchemens de chile. Je sai très-bien que le canal thorachique qui conduit cette liqueur dans la veine souclavière, est hors des lames de la plèvre : mais ayant trouvé dans cette capacité une matière acre qui avoit rongé cette membrane, les côtes & la peau, j'ai regardé cet épanchement comme très-possible.

§. XXXI

Les liquides s'extravasent dans la poitrine (§. 30) 1°. par la rupture des vaisseaux dans lesquels ils sont contenus ; 2°. par la ténuité & la dissolution des humeurs ; 3°. lorsqu'il ne se fait aucune résorption de la matière perspirable &c.

SCHOLIE.

Nous rapporterons ici 1°. les cauſes externes, comme les plaies, les contuſions, & généralement tout ce que M. Wanſwieten & les Auteurs ont obſervé.

2°. Les épanchemens dans la poitrine reconnoiſſent auſſi des cauſes internes, lorſque les vaiſſeaux relâchés ou trop foibles, ne pouvant réſiſter à l'augmentation du mouvement de la circulation, ou à la durée de la pléthore, ſont diſtendus & ſe rompent.

3°. L'obſtruction peut cauſer ces extravaſations.

§. XXXII.

Toutes les fois donc que quelqu'un des liquides ſuſdits s'épanchera dans la poitrine & y ſéjournera, le ſon obſcur s'appercevra à la hauteur du liquide

SCHOLIE.

La vérité de ce fait ſe trouve confirmée par l'expérience rapportée dans la ſcholie du parahraphe 28.

Cette règle cependant ſouffre quelque exception. J'ai promis que j'en parlerois; je vais tenir ma promeſſe.

OBSERVATION VIII

Des maladies de Poitrine qu'on ne sauroit découvrir par la percussion.

§. XXXIII.

IL est des maladies qui fatiguent la poitrine par une toux violente : ce qui fait soupçonner que le poumon est attaqué ; tandis qu'elles ont leur siège dans le bas ventre, & que les poumons ne sont affectés que sympatiquement.

SCHOLIE.

On doit rapporter ici les toux stomachales & convulsives des enfans, des femmes grosses & de ceux qui éprouvent des accès de fièvre quarte, ou qui sont surchargés de pituite.

§. XXXIV.

On voit des toux très-fatiguantes, des difficultés de respirer, des asthmes, des pthysies dépendre de l'irritabilité des nerfs de la poitrine ; mais ces incommodités sont rarement soumises à la percussion : on pourra cependant les soupçonner, lorsqu'à l'absence de notre

ſigne, ſe joindront des urines abondantes & limpides.

SCHOLIE.

Ici viennent ſe ranger les toux, les difficultés de reſpirer, les aſthmes qu'on obſerve ſi ſouvent chez les hyſtériques & les hypocondriaques, enfin la pthyſie & les aſthmes nerveux des vieillards : peut-être même pourroit-on ſoupçonner par ce moyen les concrétions polipeuſes qui ſe forment chez les jeunes gens.

§. XXXV.

Il eſt impoſſible de découvrir par la percuſſion du thorax, une petite calloſité au poumon, un ſquirre commençant, un épanchement léger; quelquefois cependant ces affections ſe manifeſtent par un ſon plus fort de la partie affectée.

SCHOLIE.

Ces maux ne ſont dangereux que lorſque leur volume augmente; alors la percuſſion nous les fait découvrir.

§. XXXVI.

Il y a des maladies du poumon qui cauſent une toux violente, laquelle fait expectorer des concrétions gypſeuſes, crétacées & pierreuſes.

SCHOLIE.

La qualité des crachats ſeule fait reconnoître ces maladies qui ne ſont point ſoumiſes à notre ſigne. J'ai ſouvent obſervé une pareille toux occaſionnée par un mauvais traitement des fièvres miliaires : cet article ſeul demanderoit un traité à part.

OBSERVATION IX.

De ce que l'ouverture des cadavres m'a montré, lorque j'avois rencontré le ſon contre nature de la Poitrine.

§. XXXVII.

TOUTES les fois que j'ai ouvert des cadavres de gens en qui j'avois trouvé ce ſigne, j'ai obſervé :

1°. Un ſquirre au poumon.

2°. Sa terminaiſon en une vomique ichoreuſe.

3° Une vomique purulente enkiſtée, qui s'ouvroit dans la plèvre, le médiaſtin ou le péricarde.

4°. Un empyème.

5°. une hydropiſie de poitrine dans l'un ou l'autre côté.

6°.

6°. Une hydropiſie du péricarde.

7°. Un épanchement du ſang dans la cavité de la poitrine, ou du péricarde.

8°, Un anévriſme du cœur.

SCHOLIE.

Il me reſte à traiter de chacune de ces maladies en particulier; je donnerai les ſignes qui caractériſent quelques-unes d'elles pour qu'on ne les confonde point avec ceux qui ſont propres à chacune en prrticulier.

OBSERVATION X.

Du ſquirre du poumon & de ſes ſymptômes.

§. XXXVIII.

JE dis que le poumon eſt ſquirreux; quand la ſubſtance ſpongieuſe de ce viſcère ſe change en une maſſe dure & indolente.

SCHOLIE.

Une portion du poumon ſain jettée dans l'eau ſurnage toujours; mais s'il eſt ſquirreux, elle va au fond. Il y a une grande variété dans tous ces ſquirres. J'ai vu des poumons ſquirreux différer en

dureté, en couleur, & par la qualité des matières qu'ils contenoient. Dans les maladies inflammatoires de la poitrine qui tuent le 5, le 6, le 7 ou le neuvième jour, on trouve le poumon si gorgé de sang, qu'il a souvent la couleur & la consistance du foie.

Il est important de remarquer, que toutes les fois qu'une pleurésie violente a dégénéré en péripneumonie, on trouve le poumon couvert d'une espèce de menbrane purulente.

On voit des différences notables dans les poumons de ceux qui sont morts de quelque maladie chronique; souvent ils paroissent marbrés; d'autres fois, ils n'offrent à la vue qu'une masse cartilagineuse. Mais il est plus fréquent de les trouver gorgés d'un sang noir & épais qui croupit dans leur parenchime, & s'y durcit. Ces variétés semblent dépendre de la qualité de la matière morbifique.

§. XXXIX.

Lorsqu'il y a squirre, on peut le soupçonner par les signes suivans.

Signes du squirre du poumon.

Si on frappe la poitrine de ceux qui en sont atteints dans l'endroit affecté,

le ſon qui en réſulte eſt à peine ſenſible : ces gens-là touſſent peu.

Leur toux n'eſt ſuivie d'aucuns crachats ; ou s'il y en a, ils ſont en petite quantité, gluans & cruds.

Le malade étant en repos, on n'apperçoit aucun changement ni dans la reſpiration, ni dans le pouls.

Mais, s'ils font quelque mouvement un peu violent, la reſpiration devient fréquente, & un diſcours trop long-tems prolongé les fatigue & les affoiblit.

Ils éprouvent une sècheresſe au goſier ; & le pouls, de naturel qu'il étoit ordinairement, devient inégal & accéléré.

La reſpiration & la voix ſont alors entrecoupées de ſoupirs.

La face préſente auſſi des ſignes très-remarquables : les veines temporales, ſublinguales & jugulaires du côté affecté ſont plus gonflées qu'à l'ordinaire ; & ce même côté paroît mois mobile dans la reſpiration.

Au reſte, les fonctions naturelles & animales s'exécutent bien : le malade ſe couche indifféremment ſur les deux côtés.

Voilà les ſignes qui indiquent le ſquirre du poumon. Ils ſeront d'autant plus conſidérables, que le ſquirre le ſera lui-même.

OBSERVATION XI.

De la vomique en général.

§. X L.

QUAND une humeur ſaine ou morbifique ſe ſépare du torrent de la circulation, pour ſe fixer ſur une partie du corps, qu'elle s'y épaiſſit, paſſe de rechef à ſon état primitif par l'action des forces vitales, & ſe forme enfin une cavité où elle croupit, on dit que c'eſt une vomique.

SCHOLIE.

Cette définition eſt générale & convient à toute eſpèce de vomique : l'hiſtoire de l'obſtruction & de l'inflammation vient à ſon appui. Elle eſt également vraie, ſoit que la maladie provienne du vice des liquides ou de celui des ſolides.

§. X L I.

J'ai obſervé deux eſpèces de vomiques : l'une ichoreuſe, l'autre purulente. La première n'attaque que le poumon ; la ſeconde attaque indiſtinctement le poumon & les autres parties du thorax. Dans l'un & l'autre cas, le ſac eſt tantôt

entier, & tantôt il s'ouvre dans la trachée artère.

SCHOLIE.

Il étoit néceſſaire d'entrer dans ce détail, pour me faire entendre de ceux qui braveront l'ennui des obſervations toujours pénibles, lorſqu'on les fait ſur les malades; & dégoutantes, quand on fouille dans les entrailles d'un cadavre.

J'entends par *vomique ichoreuſe*, une poche qui ne renferme point une matière purulente; mais une humeur peu épaiſſe, d'une couleur tirant ſur le rouge, ou d'un rouge brun, ou mêlé de l'un & de l'autre; ce qui eſt toujours un ſigne de la deſtruction du poumon ſquirreux.

Mais ſi la matière de l'inflammation ſe change en une humeur graſſe, épaiſſe & gluante, il y aura alors un abſcès qui prendra le nom de *vomique purulente*, dès qu'il ſera contenu dans un ſac particulier.

Quand ces vomiques s'ouvrent dans les bronches, & que leur matière ſort avec les crachats, on les appelle *vomiques ouvertes*; & dans le cas contraire, *vomiques fermées*.

VOMIQUE ICHOREUSE.

§. XLII.

Quand on s'eſt aſſuré de la préſence du ſquirre, par les ſignes que nous avons donnés: on connoîtra auſſi qu'il ſe termine par ſuppuration de mauvaiſe qualité, en obſervant ce qui ſuit.

Signes qui indiquent qu'un ſquirre ſe termine par ſuppuration.

Outre les ſignes énoncés au paragraphe 39, les malades deviennent languiſſans, & maigriſſent à vue d'œil, quoiqu'ils prennent leur nourriture ordinaire; leur pouls eſt fréquent ſerré & inégal.

La reſpiration eſt gênée & très-accélérée, même pendant le repos: elle eſt de tems en tems entrecoupée de ſanglots.

Ils éprouvent quelquefois des défaillances, pendant leſquelles leur viſage ſe couvre d'une ſueur froide.

Les yeux ſont abattus; les veines des joues & des lèvres livides; la langue eſt plombée, ſurtout du côté affecté.

Le malade eſt ſans douleur & ſans ſoif; le côté intéreſſé paroît immobile, pendant l'inſpiration, & cette immo-

bilité est d'autant plus sensible, que la vomique occupe plus d'espace.

La toux n'est point fréquente, elle est sèche, interrompue, sans crachats; & lorsqu'il se fait quelque expectoration, c'est une matière bourbeuse ou brune.

Quand la maladie est à ce degré, l'appétit diminue insensiblement, & finit par s'éteindre.

Le malade se dégoute enfin de toute espèce d'alimens, & quand il a mangé quelque chose, la digestion, au lieu de réparer ses forces, lui cause des anxiétés; elle se fait toujours sans cette chaleur hectique qui accompagne les vomiques purulentes.

Quand le squirre commence à suppurer dans son centre, quelques malades ont le ventre & les hypocondres affaissés, rarement enflés: & si cela arrive, la tumeur est peu considérable, & paroît sous la forme d'un kiste rempli d'eau.

Leur urine est naturelle: quelquefois cependant elle est rouge, & le sédiment, s'il s'en dépose, conserve la même couleur.

Leurs déjections ne sont pas plus fréquentes, que dans l'état sain, à moins qu'on ne les provoque par des lavemens.

Mais lorſqu'à la pâleur des extrémités, ſuccéderont la rougeur & la chaleur hectiques, le côté malade s'enflera, & cette enflure ſe fera d'abord appercevoir au pied & à la main du même côté.

De-là naiſſent les défaillances fréquentes auxquelles ces malades ſont ſujets. Depuis ce moment, il ne leur eſt plus poſſible de ſe coucher que ſur le côté affecté.

Signes de la vomique purulente fermée.

Cette vomique eſt annoncée par une toux fréquente, sèche, & ſi violente qu'elle ulcère le goſier, cauſe des vomiſſemens, & rend la voix rauque. Il eſt remarquable que même alors, les viſcères abdominaux s'acquittent très-bien de leurs fonctions.

A ces ſymptômes, ſe joignent les horripilations, une chaleur vague, & une rougeur vermeille qu'on apperçoit ſurtout ſur les joues & les lèvres du côté affecté.

Quand les choſes en ſont à ce point, les malades ſont pris d'une grande laſſitude; & cela, plutôt après leurs repas, que lorſqu'ils ſont à jeun.

La reſpiration eſt alors plus fréquente

& mêlée d'une ſorte de mal-aiſe : ce qui ſeul fait ſouppçonner avec un peu d'attention, que le mal eſt dans la poitrine.

Outre cela, le pouls eſt ſerré, fréquent, dur, inégal; comparé, hors du tems de la digeſtion avec le tempérament du ſujet, il ne paroît jamais bien naturel. Les mouvemens du corps, la parole & le ris le feront encore mieux diſtinguer.

Enfin ſi la vomique a acquis aſſez de volume, pour qu'on puiſſe s'aſſurer par la percuſſion, qu'elle exiſte, on obſerve ce qui ſuit.

Les alimens que prend le malade, ne lui font aucun bien, parce que la violence de la toux les fait ſortir de l'eſtomac par le vomiſſement; que l'aſſimilation ne s'en fait pas à cauſe de la léſion du poumon, & qu'enfin la plus grande partie des ſubſtance alimentaires ſe change alors en pus.

Il arrive de là que la vomique devenant de jour en jour plus conſidérable, la reſpiration ne ſe fait plus que par un poumon.

Alors le malade a des inquiétudes continuelles; il ſe couche forcément ſur le côté affecté, pour ne point être étouffé par le poids de la vomique, s'il ſe cou-

choit ſur celui qui eſt ſain. La face, les mains, les pieds & le côté affecté ſont atteints d'une chaleur hectique, & d'une enflure œdémateuſe; tandis que le côté oppoſé ſe deſsèche par le défaut de nourriture, & l'abondance des ſueurs nocturnes.

Les urines ſont en petite quantité; rouges, troubles, deviennent bientôt fœtides, & fourniſſent un ſédiment furfuracé & copieux.

Le dernier période du mal ſe manifeſte par une reſpiration grande & laborieuſe; les joues, la langue & les ongles ſont livides, & le malade preſque ſuffoqué, périt dans l'agonie la plus affreuſe.

Signes qui annoncent que la vomique eſt ouverte dans la trachée-artère.

Lorſqu'une vomique conſidérable dont ont s'eſt aſſuré par la percuſſion, crève par une large ouverrtue dans la trachée-artère, c'eſt-à-dire dans les bronches, elle étouffe le malade dans le moment.

Mais ſi l'ouverture eſt petite, on le reconnoîtra par les ſignes ſuivans.

Par les efforts d'une toux vive, le malade crache un pus tantôt blanc, jaune ou orangé; tantôt verd, bourbeux, ou

mêlé de sang. Ces crachats jettés dans l'eau se précipitent au fond; lorsqu'on les jette sur des charbons ardens, il s'en exhale une odeur fœtide.

Si pendant les quintes de cette toux, on applique la paume de la main à l'endroit sous lequel la percussion a fait soupçonner la vomique, on sentira manifestement l'ondulation du pus.

L'abondance des crachats diminue de jour en jour, & le malade paroît soulagé. Cependant l'augmentation de la fièvre annonce le retour de l'expectoration.

Le sac s'étant rempli de rechef, & étant sur le point de se vuider, si l'on frappe la poitrine, elle rend un son de *chair* lequel devient obscur aussitôt que la violence de la toux fait sortir de nouveau le pus qui s'étoit accumulé.

La fièvre lente compagne inséparable de la suppuration, augmente après les repas, surtout pendant la nuit. Ses redoublemens se terminent par une sueur copieuse au front, au col, à la poitrine.

A ces symptômes qui vont en croissant, pendant l'excrétion du pus, se joint une puanteur de l'haleine insupportable aux assistans & au malade lui-même.

Il éprouve une soif ardente; & l'appétit

que les crachats ne diminuent pas ordinairement, lorſqu'ils ſont ſans odeur, s'éteint, lorſqu'ils commencent à devenir fœtides, au point que le malade a de la répugnance, non-ſeulement pour les alimens dont il avoit accoutumé de ſe nourrir, mais encore pour les mets les plus exquis. Ceux qu'on vient à bout de lui faire prendre, loin de le ſoutenir, l'affoibliſſent & lui cauſent des anxiétés.

Ses urines ſont toujours écumeuſes, elles deviennent bientôt puantes & dépoſent un ſédiment blanc, épais & viſqueux.

La maigreur eſt tous les jours plus affreuſe; les os font une ſaillie hideuſe, les cheveux tombent, les ongles ſe courbent, & les pieds s'œdématient.

Un état auſſi pitoyable réduit bientôt le malade à une foibleſſe extrême. Une diarrhée colliquative qui ſuccede aux crachats ſupprimés, tranche le fil de ſa vie, le troiſième jour après que la foibleſſe l'a forcé à ſe coucher ſur le dos, les pieds ordinairement tournés en arc.

L'Empième.

§. XLIII.

Lorſqu'après la rupture de la vomique

(§. 37 n°. 3.) la matière s'épanche dans la poitrine, la maladie porte le nom d'*empième.*

SCHOLIE.

Il falloit établir cette propoſition, pour être entendu de ceux qui confondent l'ouverture de la vomique dans la trachée-artère avec l'empyème. Ce paragraphe ſera plus intelligible, quand on aura lû les Commentaires de mon illuſtre Maître M. Wanſwieten.

§. XLIV.

Si une vomique conſidérable dont je ſuppoſe la circonférence & la profondeur connues, (§. 14, 15, 16, 17.) a crevé, comme on l'a dit au paragraphe 23, on le connoît par les ſignes ſuivans.

Le malade qui juſqu'alors, s'étoit tenu couché de tems en tems ſur le côté de la vomique, ſe ſent tout-à-coup ſuffoqué par une douleur très-vive; il ſe leve ſur ſon ſéant & exige qu'on le tienne dans cette ſituation.

Le ſon qui étoit auparavant éteint à l'endroit de la vomique, devient un peu ſenſible.

Mais il eſt plus ou moins affoibli à la partie poſtérieure & inférieure de la poi-

trine, ſelon la quantité du pus épanché ſur le diaphragme.

La toux eſt fréquente, & fatigue beauconp; ſi elle amene des crachats, ils ſont en petite quantité & écumeux.

Les défaillances ſont rapprochées; la reſpiration laborieuſe, le front & le col ſont couverts d'une ſueur froide. Alors les joues & les lèvres prennent une rougeur pâle; les ongles ſont livides, la prunelle de chaque œil ſe dilate.

Enfin la foibleſſe de la vue eſt l'avant-coureur de la mort qui arrive bien promptement, lorſque la vomique eſt conſidérable.

Une petite vomique qui ſe fait jour dans l'intérieur de la poitrine, cauſe auſſi la mort avec les mêmes ſymptômes, à peu de choſe près; mais elle arrive plus lentement, & tous les ſymptômes de la plèvro-péripneumonie la précédent.



OBSERVATION XII.

De l'Hydropiſie de Poitrine.

§. XLV.

ON entend par hydropiſie de poitrine, un épanchement d'eau entre la plèvre & le poumon. Il y en a de deux eſpèces ; celle qui n'occupe qu'un ſeul côté, & celle qui les occupe tous les deux à la fois.

SCHOLIE.

La percuſſion du thorax annonce l'hydropiſie ſur le vivant, l'ouverture des cadavres la fait voir après la mort.

Symptômes généraux de l'Hydropiſie de Poitrine.

Voici les principaux : 1°. La reſpiration eſt difficile & ſanglotante.

2. la toux eſt sèche, interrompue, & n'amène que des crachats déliés, aqueux, quelquefois un peu viſqueux.

3. Le pouls eſt ſerré, fréquent, dur, inégal & ſouvent intermittent.

4. Au moindre mouvement, le malade eſt eſſoufflé, & éprouve un ſentiment de ſuffocation.

5. Il commence à avoir du dégoût pour les alimens chauds.

6. Il se plaint d'un mal-aise continuel au creux de l'estomac.

7. Il sent un poids énorme à la poitrine, & une distention singulière à l'estomac, pendant la digestion.

8. Il entend un bruit incommode à la région des hypocondres, & rend beaucoup de vents par le haut qui le soulagent; mais ce soulagement n'est que momentané.

9. Il n'a presque point de soif.

10. Les urines sont peu abondantes, rouges, en petite quantité, & laissent un sédiment briqueté.

11. On sent une tumeur très-renitente dans la région épigastrique, surtout du côté de l'épanchement.

12. Les extrémités, les pieds principalement, sont enflés, livides & froids.

13. Les paupières inférieures sont œdématiées.

14. Les lèvres, les joues & la langue ont une couleur pâle, souvent livide, selon la nature de la maladie.

15 Le malade reste couché avec peine. Il passe les nuits dans l'inquiétude, & dort très-peu. Tous ces symptômes varient cependant, suivant les degrés du mal.

Symptômes

Symptômes de l'Hydropiſie de Poitrine d'un ſeul côté.

Outre les ſignes généraux dont je viens de parler, lorſque le côté affecté eſt entiérement rempli, il paroît mol, peu mobile pendant l'inſpiration, & ne fait entendre aucun ſon, quand on le frappe.

Mais ſi la cavité n'eſt qu'à moitié pleine, le ſon ſera plus ſenſible à la partie que l'eau n'occupera pas.

Le ſon qu'on obtient varie auſſi, ſelon la ſituation du malade. Il peut par ce moyen, s'aſſurer lui-même de la hauteur du liquide dans les différentes poſitions qu'il fera prendre à ſa poitrine.

L'hypocondre du côté affecté eſt plus ſaillant & plus dur que le reſte de l'abdomen.

La paupière, la main & le pied du même côté ſont œdématiés.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le malade ſe tient panché ſans difficulté, quand tout le côté eſt exactement rempli, & qu'il ne peut ſe permettre cette attitude, lorſqu'il y a du vuide.

Symptômes particuliers à l'Hydropiſie de Poitrine des deux côtés.

1°. Le ſon eſt éteint, juſqu'à la hau-

teur de l'eau dans l'un & l'autre côté de la poitrine.

2°. Tous les malades attaqués de cette infirmité deviennent asthmatiques ; leur état seroit même semblable à celui des ascitiques, s'ils n'avoient les paupières inférieures & les extrémités des doigts enflées.

Joignons à tous ces signes, celui de ne pouvoir rester couché, & de se sentir suffoqué, de quelque côté qu'on se couche.

Aussi ces sortes de malades sont-ils obligés d'être nuit & jour sur leur séant, afin que le poids des eaux n'exerce point vers la partie supérieure de la poitrine, la même pression qu'il fait sur l'abdomen, lorsqu'ils sont assis.

C'est ce dont on sera mieux assuré, lorsque faisant tenir le malade debout, on verra que l'eau portant alors toute son action sur le diaphragme, la tumeur apparente du ventre, n'est point aussi considérable que celle des hypocondres, qui diminue, quand le malade est couché. Ces sortes de malades meurent de la mort des péripneumoniques.

Leur pouls s'éteint ; tous les membres se réfroidissent ; la tête & la poitrine sont les seules parties qui conservent encore un reste de chaleur ; les joues & les extré-

mités sont livides. La respiration est grande, elle est interrompue par intervalles, & cesse enfin pour toujours.

HYDROPISIE DU PÉRICARDE.

Lorsqu'une humeur s'amasse dans le péricarde, au point de gêner l'action du cœur, on donne à cette maladie le nom d'*Hydropisie du péricarde.* Nous en connoissons de deux espèces, l'une aqueuse, & l'autre purulente.

SCHOLIE.

Pendant les travaux d'une longue agonie, l'humeur péricardine dont la physiologie apprend les usages, s'accumule dans le péricarde, où après la mort on la trouve en plus grande quantité que dans l'état de santé.

Je ne prétens pas parler de cet amas qui dépend d'une paralysie mortelle des vaisseaux absorbans; il ne sera question ici que de cette hydropisie du péricarde qui est l'effet de l'inflammation & par conséquent de l'obstruction (V. scholie du paragraphe 40.)

De-là on voit la raison pour laquelle j'ai distingué deux espèces d'hydropisie du péricarde; il m'est souvent arrivé de les observer toutes les deux; & il y a

cette différence entre elles, que dans la purulente, on trouve le cœur enduit d'une croute puriforme; dans l'aqueuſe au contraire, ſa ſurface eſt ſeulement flétrie & décolorée.

Il y aura peut-être des Médecins qui aimeront mieux donner le nom d'empyème à l'hydropiſie purulente du péricarde; j'y conſens: on ne me verra jamais diſputer ſur le nom, quand on ſera d'accord ſur les choſes.

Signes de l'hydropiſie du péricarde.

Cette maladie a pour ſignes communs preſque tous ceux de l'hydropiſie de poitrine.

Les ſignes qui lui ſont particuliers, ſont les ſuivans.

Le ſon, qui dans l'état de ſanté étoit obſcur à la région du cœur, (§. 3. n°. 3 & 4) eſt tout-à-fait éteint, & l'on croiroit frapper ſur un morceau de chair.

On apperçoit une tumeur au creux de l'eſtomac. Cette tumeur eſt renitente, & par là facile à diſtinguer de celle que pourroient produire les vents retenus dans cet organe.

Les malades s'endorment, lorſqu'ils ſont aſſis, la tête penchée en avant; mais

ils s'éveillent auſſitôt qu'elle tombe ſur la poitrine.

Ils ſe plaignent aux aſſiſtans de cette propenſion incommode qu'ils ont au ſommeil. A ces maux ſe joignent des foibleſſes, qui vû l'inégalité & le déſordre du pouls, ſe ſuccédent très-rapidement : ces foibleſſes les accompagnent juſqu'à la fin de leur vie qui arrive enfin parmi les angoiſſes les plus affreuſes.

Quelques jours avant la mort, le col enfle à pluſieurs, leurs yeux deviennent rouges, comme s'ils avoient verſé des larmes.

Il en eſt d'autres dont les ſouffrances ne ſont pas ſi longues, l'apopléxie ou la ſyncope tranchent ſubitement le fil de leurs jours.

Le ſon que la percuſſion produit, eſt le même dans l'hydropiſie purulente, que dans l'hdropiſie aqueuſe du péricarde. Quant aux autres ſignes de ces hydropiſies, ils leur ſont communs avec la vomique purulente fermée.

L'eau qu'on trouve dans l'hydropiſie purulente du péricarde reſſemble à du petit lait troublé ; ce qui eſt purulent, s'attache au cœur en forme de floccons.

SCHOLIE.

On voit ſouvent de ces anévriſmes à l'ouverture des cadavres, 1°. Après des inflammations promptes & violentes des deux poumons.

2°. Après les maladies inflammatoires dont j'ai parlé (§. 22) & qui ſont mortelles.

Signes de l'Anévriſme du Cœur.

Le ſigne pathogmonique de cette maladie, eſt que l'endroit où eſt placé le cœur, rend exactement un ſon de chair frappée.

Qand l'anévriſme du cœur eſt l'effet d'une inflammation violente aux poumons (n°. 1) il annonce que le malade périra dans vingt-quatre heures. En effet, il devient tout-à-coup ſtupide, comme apoplectique, & meurt ſans avoir le tems de ſe reconnoître.

Ce ſigne n'eſt pas moins funeſte dans les maladies inflammatoires de la poitrine (n°. 2) ſurtout quand il eſt accompagné des ſignes ſuivans.

Les malades ſont extraordinairement inquiets; ils s'agitent continuellement, &

& ne peuvent ſouffrir le poids des couvertures.

Les vieillards ſupportent plus tranquillement que les jeunes gens les angoiſſes de cet état; ceux-ci parlent ſans relâche & avec feu, & juſqu'à épuiſement à ceux qui les environnent; ils veulent ſe lever & demandent leurs habits, ſoit pour ſe mettre en voyage, ſoit pour vaquer à d'autres fonctions.

Pendant ce tems-là, le brillant des yeux s'éclipſe; les roſes des joues s'effacent, & les ongles des mains & des pieds prennent une couleur plombée.

Une ſueur froide & mortelle s'empare de tout le corps; le pouls eſt auſſi fréquent & auſſi concentré qu'il ſe puiſſe; il eſt irrégulier & s'éteint peu-à-peu.

La reſpiration fréquente & ſtertoreuſe d'abord, ſe rallentit enſuite, devient intermittente, & s'arrête.

Je ſouhaite que ces obſervations ſoient utiles à mes ſemblables. Je les ſoumets au jugement des vrais Médecins: puiſſent-ils contribuer aux progrès de l'art!

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour tire *Traité des Maladies de la Poitrine, où l'on trouve la théorie la plus naturelle, les regles de pratique les plus simples & les plus sûres pour connoître les Maladies de cette cavité; avec une nouvelle Méthode de reconnoître ces mêmes Maladies par la percussion du Thorax, traduite du latin d'*AVENBRUGGER *par* M. N.

Ces deux Ouvrages renferment des observations & des remarques intéressantes : l'Impression n'en peut être qu'utile. A Paris 20 Février 1769.

LASSONE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil,

Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre amé le Sieur *HUMAIRE Libraire*, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage *intitulé Manuel des Pulmoniques, ou Traité complet des Maladies de la Poitrine*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres: que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la Présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur DE MEAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MEAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU desquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir l'Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission; & nonobstant clameur de haro, charte

normande, & lettres à ce contraires; car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le 15e. jour du mois de Novembre, l'an 1769, & de notre regne le 54e. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Régiſtré ſur le Régiſtre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 482, *fol.* 47, *conformement au Réglément de* 1723. *A Paris, ce* 17 *Novembre* 1769.

BRIASSON, Syndic.

sur nous, à toutes ces
onsolations ineffables
recevoir de vous. Je
Dieu, à tous les An-
changes, & à tous ces
x qui environnent vo-
vous prefere à toutes
& invisibles, & géné-
qui est, mais qui n'est
es.

:, ô mon ame, que
ul au-dessus de tout ;
si infinie que sa gran-
ance ; reconnois qu'il
e la plenitude & la
de son éternelle féli-
ns lui seul que tu dois
eur ; toutes les joyes
ations spirituelles que
ent de lui seul ; il est
uniquement aimable ;
majesté & de gloire,
ns ont toûjours été,
nellement tous en-
r souveraine perfec-
es créatures, ô mon
e ton repos dans ce
e consoler. Tout ce
onner, tout ce qu'il
r, tout ce qu'il pour-
'il ne se découvre
is ces biens ne pour-
entiere satisfaction,
ux être pleinement
ne, qu'en t'élevant

cet état de perfection, afin qu'ayant
telligence de votre parole, & pené
vos secrets les plus cachés, je me r
attentif à votre divine présence, af
vous ouvrir la porte de mon cœur. D
nez-moi cette véritable sagesse,
grande circonspection dans toute
conduite, beaucoup de vigilance à p
& faites que je conserve l'humilit
toutes choses.

ORAISON.

O Dieu, qui seul pénétrez le fonc
tous les cœurs ; & connoissez
volontez, à qui seul rien de secret n
caché, détournez de nous cet espri
curiosité, & répandez sur nous les
ces du Saint Esprit, pour purifier les p
sées de nos cœurs, afin que vous aim
parfaitement, nous puissions dignem
vous louer. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXV.

De la véritable paix de Dieu, & en
consiste la paix intérieure, moyen de
voir ; & le véritable avancement
l'ame.

VOus nous l'avez dit, ô mon Di
que la paix que vous nous avez l
sée, n'est pas comme celle que do
le monde, nous désirons tous cette p
& ce repos ; mais helas ! nous ne trav
lons point pour l'acquerir ; vous ne
donnez cette paix tant désirée, q

CHAPITRE XXIII.

re avis importans pour avoir toûjours
paix. Se soûmettre à la volonté de
tres ; se contenter de peu ; s'humilier :
haiter l'accomplissement de la volonté
Dieu.

m'apprennent à rev
ment cette source d'u
liberalité infinie, qu
tant de bienfaits. Les
& les autres moins : n
vous, ô mon Dieu ; il
rien avoir, si vous ne
même le moindre bien